

Delly

La maison des Rossignols



BeQ

Delly

La maison des Rossignols

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 225 : version 1.0

Delly est le nom de plume conjoint d'un frère et d'une sœur, Jeanne-Marie Petitjean de La Rosière, née à Avignon en 1875, et Frédéric Petitjean de La Rosière, né à Vannes en 1876, auteurs de romans d'amour populaires.

Les romans de Delly, peu connus des lecteurs actuels et ignorés par le monde universitaire, furent extrêmement populaires entre 1910 et 1950, et comptèrent parmi les plus grands succès de l'édition mondiale à cette époque.

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes
Esclave... ou reine ?
L'étincelle
L'exilée
Le rubis de l'émir
La biche au bois
Aélys aux cheveux d'or
L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Numérisation :

Romance en ebook.

Relecture :

Jean-Yves Dupuis.

Première partie

1

Transis par l'aigre bise qui soufflait, en cet après-midi de mars, les passants hâtaient leur marche, peu soucieux de flânerie. Une pluie, mêlée de grésil, commençait à tomber... Pour s'en préserver, une fillette qui sortait d'une fruiterie ramena sur ses cheveux blonds le châle couvrant ses épaules et se mit à courir, souple et légère comme un feu follet. En deux minutes, elle eut atteint une grande maison de rapport, très vieille, sous la voûte de laquelle disparut sa frêle petite personne.

Au-delà d'une cour étroite et noire, un autre bâtiment se dressait, haut de cinq étages, noir, lézardé, percé de fenêtres nombreuses. L'enfant s'engagea dans le couloir de ce corps de logis et commença de gravir l'escalier étroit, mi-partie brique et bois. La rampe usée, grasseuse, les murs d'un vert déteint, d'où se détachaient de

larges plaques, les relents de cuisine et de lessive, tout annonçait le logis de pauvres.

Au troisième étage, une femme qui descendait dit à la fillette, au passage :

– Bonsoir, mademoiselle Lilian... Comment va votre maman, ces jours-ci ?

– Pas très bien toujours, madame Justine.

– Eh ! la pauvre dame, c'est le temps qui fait ça probable. S'il venait un peu de soleil, ça la remonterait tout de suite.

Lilian soupira.

– Je ne sais trop... Elle est si, si fatiguée !

Puis, adressant un amical bonsoir à la femme, une voisine de palier très complaisante, elle continua son ascension, jusqu'au cinquième, où elle s'arrêta devant une porte qu'elle ouvrit.

On entrait directement dans l'étroite cuisine, d'une minutieuse propreté. Après cela venait l'unique chambre, où M^{me} de Sourzy avait réuni les quelques épaves de son aisance passée... Un jour terne éclairait cette pièce, qui donnait sur la cour, enserrée par des bâtiments de cinq et six

étages. Près de la fenêtre, M^{me} de Sourzy cousait. À l'entrée de l'enfant, elle leva son visage émacié, creusé de rides nombreuses.

– Tu n'es pas trop mouillée, ma chérie ?

– Non, maman, presque pas. J'ai couru, et c'est tout près, d'ailleurs... Mais il fait bon, ici, quand on rentre !

Lilian, tout en parlant, retirait le châle qui couvrait d'admirables cheveux blond doré. Sa figure délicate apparut, toute rosée par la course et le froid, éclairée par de grands yeux noirs et veloutés, sur lesquels s'allongeait la frange soyeuse des cils bruns.

S'approchant de sa mère, la fillette lui mit un bras autour du cou et se pencha pour l'embrasser.

– Il faut laisser maintenant cet ouvrage, maman. Vos pauvres yeux n'en peuvent plus.

– Je dois le finir aujourd'hui, mon enfant, pour que tu le portes demain à M^{me} Bordier.

– Je m'en occuperai ce soir, chère maman. Laissez cela, je vous en prie !

Et Lilian enleva doucement des mains de sa

mère la pièce de lingerie presque terminée. Puis, après un nouveau baiser, elle se dirigea vers la cuisine pour préparer le frugal dîner.

M^{me} de Sourzy la suivait des yeux. Un soupir gonfla sa poitrine, et, joignant les mains, elle songea en frissonnant : « Ma pauvre petite chérie, si fine, si jolie ! Quelle existence pour elle !... Et qu'allons-nous devenir si Laurence ne répond pas ? »

Tandis que l'enfant allait et venait, la mère, une fois de plus, reportait sa pensée vers les années heureuse : celles de son enfance, celles de sa courte union avec Adrien de Sourzy. Puis les malheurs avaient commencé : la mort de son mari, la vente trop hâtive, dans de mauvaises conditions, d'une propriété jusque-là prospère ; des placements défectueux émiettant rapidement la fortune de la veuve. Celle-ci, de nature passive et indolente, n'était pas capable de remonter le courant. De plus, sa santé s'altérait... Un dernier coup lui fut porté quand ce qui lui restait pour vivre sombra dans une catastrophe financière. Brisée par cette suite de malheurs, elle quitta la

ville de province où elle vivait depuis son veuvage et vint s'installer à Paris avec Lilian, qui avait alors dix ans.

Une de ses amies, restée fidèle à l'infortunée lui procura quelques leçons. Mais la pauvre femme tomba malade, dut rester plusieurs mois chez elle et ne retrouva plus ensuite ses élèves, qui s'étaient adressées à une autre. D'ailleurs, les forces l'abandonnaient complètement. Maintenant, elle ne sortait presque plus... M^{me} Burdennes, son amie, très gênée elle-même, chargée d'une nombreuse famille, ne pouvait lui venir en aide autrement que par des conseils, des adresses de maison où Lilian allait demander, pour sa mère, quelque ouvrage de couture. La plupart du temps, on l'éconduisait. Cependant, une entrepreneuse de lingerie avait consenti à lui donner du travail, rétribué de façon infime, et qui devait être livré à jour fixe. M^{me} de Sourzy accepta..., et maintenant elle usait ses dernières forces pour ajouter ce pauvre gain à la petite rente viagère de quelques centaines de francs qui permettait à la mère et à l'enfant de ne pas mourir de faim.

Mais cette rente s'éteignait après elle. Que deviendrait alors Lilian ?... C'était, pour cette femme qui savait sa santé irrémédiablement atteinte, la terrible angoisse de chaque jour... Lilian, l'enfant charmante, dévouée, à l'intelligence vive, au cœur aimant et délicat..., l'enfant qui serait dans quelques années une femme si belle – trop belle, hélas ! pour une isolée.

Comme parenté, M^{me} de Sourzy n'avait plus qu'une cousine de son mari, lady Stanville, plus âgée qu'elle d'une dizaine d'années, veuve d'un riche industriel anglais. Elle ne s'était rencontrée avec elle qu'une seule fois, quelques mois après son mariage, et gardait un souvenir peu sympathique de cette grande femme brune, orgueilleuse de sa fortune, de son rang, considérant de haut ces cousins qui, bien que dans l'aisance à cette époque, demeuraient néanmoins dans une situation fort inférieure à la sienne. Les rapports s'étaient bornés à l'envoi de lettres de faire-part au moment de la mort de lord James Stanville et de celle d'Adrien de Sourzy... Quand la ruine s'abattit sur elle, M^{me} de Sourzy

songea bien à demander l'aide de Laurence Stanville. Mais, se rappelant cette physionomie dure, elle n'osa pas et se dit : « Attendons encore... Je pourrai peut-être m'en tirer sans arriver à cette extrémité... »

Hélas ! il avait bien fallu y venir, pourtant ! La main tremblante et le cœur en détresse, M^{me} de Sourzy avait écrit à sa cousine pour lui exposer sa triste situation. Un mois s'était écoulé depuis lors... et aucune réponse n'avait été faite à ce cri d'appel.

« Ma lettre s'est-elle égarée ? se demandait la pauvre femme que le désespoir commençait d'envahir. Dois-je écrire encore ?... Ou bien faut-il penser qu'elle ne veut rien faire et dédaigne même de répondre ? Elle n'a pas de cœur, mon pauvre Adrien me l'a bien dit. Il l'avait en vive antipathie – et elle non plus ne pouvait le souffrir, paraît-il. Ce sont là, évidemment, de bien mauvaises conditions pour réussir dans ma démarche ! »

Tandis qu'elle songeait ainsi, douloureusement, le crépuscule s'insinuait dans

la chambre déjà sombre en plein jour, et si froide, car on n'y faisait jamais de feu. Le petit fourneau de la cuisine ne parvenait pas à chauffer cette pièce humide mal close, où la bise pénétrait tout à l'aise. M^{me} de Sourzy frissonna, en serrant plus étroitement autour d'elle le vieux manteau dont elle s'enveloppait.

Lilian vint étendre une serviette sur la petite table. Puis elle apporta des assiettes, mit le couvert avec des mouvements à la fois vifs et soigneux. Dans l'ombre envahissante, M^{me} de Sourzy regardait évoluer la frêle silhouette, et son cœur se gonflait d'émotion à la pensée du dévouement, du courage, de la pénétration supérieure à son âge dont faisait preuve cette enfant bien-aimée.

Dans le silence, un coup sec frappé à la porte retentit et fit un peu sursauter la veuve.

Lilian dit, tout en posant vivement sur la table un verre qu'elle tenait à la main :

– Je parie que c'est Loulou qui s'amuse à frapper comme cela. Il mériterait que je n'aille pas lui ouvrir !

Sans prendre la peine d'enlever le vieux tablier bleu dont elle avait couvert sa robe, pour sa besogne de ménagère, la fillette alla vers la porte... Mais, au lieu de Loulou, le fils cadet de M^{me} Burdennes elle se trouva en face d'une grande et forte femme vêtue de noir, qui demanda sèchement :

– Est-ce ici que demeure M^{me} de Sourzy ?

Lilian balbutia :

– Mais oui, madame.

– Je suis lady Stanville. Dites-lui que je viens lui parler.

– Lady Stanville !... entrez, madame, s'il vous plaît.

De sa chambre, M^{me} de Sourzy avait entendu. Tremblante d'émotion, elle se levait, s'avancait vers la visiteuse qu'introduisait Lilian.

– Que c'est bon à vous, ma cousine, de prendre cette peine !...

La voix sèche répliqua :

– J'aime toujours mieux traiter les affaires de

vive voix... Mais vous êtes logées terriblement haut ! Il est fort heureux que j'aie encore de bonnes jambes !

Une main gantée de laine noire se tendit vers M^{me} de Sourzy qui la serra en balbutiant une excuse au sujet de son pauvre logement.

– Oui, je vois que vous avez fait du chemin en arrière depuis une dizaine d'années ! C'est incompréhensible de se laisser ruiner ainsi !... Tout à fait incompréhensible !

Le dédain vibrait dans l'accent de lady Stanville.

M^{me} de Sourzy bégaya :

– Il y a des malchances...

– La malchance ?... Je n'y crois pas, ma chère. C'est le terme commode dont on enveloppe l'insouciance, l'incurie, la dépense mal entendue...

Lilian s'était éclipsée vers la cuisine pour aller allumer la lampe. De là, elle entendait... et son jeune cœur, fier et sensible, tressaillait d'émotion, de colère, aux paroles dures, humiliantes, qui

tombaient sur sa pauvre mère.

Quand elle entra dans la chambre, la lampe à la main, les deux femmes étaient assises près de la fenêtre, d'où ne venait plus qu'un crépuscule mourant. Lady Stanville, penchant un peu la tête pour regarder l'enfant, demanda :

– C'est votre fille, Emmeline ?

– Oui, c'est ma petite Lilian, ma consolation.

Tout en continuant d'examiner la fillette des pieds à la tête, lady Stanville interrogea encore :

– Quel âge a-t-elle ?

– Douze ans, ma cousine.

– Douze ans !... on ne le dirait pas ! Quelle mauviette ! Caroline Bairn, la nièce de mon mari, a ce même âge, mais est autrement forte que cela !

M^{me} de Sourzy fit observer timidement :

– Lilian a bien pâti depuis quelques années. Elle n'a pas une nourriture suffisante, pas assez d'air non plus, dans ce triste logis, et elle travaille beaucoup pour me venir en aide. Mais, si elle est

restée frêle, sa santé n'est pas mauvaise, car elle n'est jamais malade.

– C'est fort heureux pour elle, puisqu'elle n'aura pas de rentes lui permettant de se dorloter... Mais venons maintenant au fait, Emmeline, car j'ai peu de temps à moi. Je suis arrivée hier et je repars demain soir. Or j'ai encore à traiter quelques affaires dont m'a chargée mon fils, pour la fabrique.

– C'est lui qui s'en occupe, maintenant ?

– Oui, depuis la mort de son père. Bien qu'il n'ait que vingt-trois ans, tout marche admirablement sous sa direction. Hugh est une intelligence supérieure, servie par une énergie inflexible. Je prévois qu'avec lui les affaires connaîtront une prospérité inouïe !...

L'orgueil faisait vibrer la voix sèche, animait le dur visage sans beauté, sans charme, les yeux clairs et froids.

– Son jugement est remarquable, et je ne fais rien sans le consulter. D'ailleurs, il est le chef de la famille, maintenant, et toute la fortune des

Stanville lui appartient. C'est donc lui et moi qui avons décidé que nous devons, comme parents, répondre à votre appel en vous offrant de venir chez nous... Dans votre lettre, vous me dites que vous avez six cents francs de rente ?

– Oui, c'est absolument tout.

Une sorte de rictus dédaigneux plissa les lèvres minces de lady Stanville.

– Vraiment, vous vous êtes mise dans une jolie situation !... Enfin, nous acceptons de vous tendre la perche, puisque vous faites partie de la famille. Vous allez venir à Breenwich, et nous prendrons à notre charge vos dépenses de nourriture, celles que nécessitera l'instruction de cette petite, à laquelle il faudra donner un moyen de gagner sa vie.

L'angoisse et l'humiliation serraient le cœur de M^{me} de Sourzy. Elle avait espéré qu'on lui ferait une petite rente, suffisante pour lui permettre de vivre très simplement et d'achever l'éducation de sa fille. Au lieu de cela, on lui offrait – et de quelle façon ! – une hospitalité qui ne pourrait être qu'un esclavage, sous le joug de

cette femme orgueilleuse et dure... Et pourtant il fallait qu'elle acceptât, car, hélas ! le choix ne lui était pas laissé !

Elle balbutia :

– Mais, ma cousine, nous vous dérangerons peut-être beaucoup ?

– J'espère que non. La maison est immense, je puis vous loger facilement. Vous prendrez vos repas avec nous, et je trouverai à vous occuper... Parlez-vous anglais ?

– Oui, et Lilian aussi.

– Très bien ! Mon fils et moi nous nous servons fréquemment du français, entre nous, mais les domestiques l'ignorent, en dehors du valet de chambre de Hugh et de ma femme de chambre, qui est normande... Eh bien ! est-ce convenu ?

M^{me} de Sourzy, en crispant les mains sur sa vieille jupe, répondit d'une voix tremblante :

– Je vous suis très reconnaissante... Oui, nous irons à Breenwich, et nous nous efforcerons de vous gêner le moins possible.

– Eh bien ! entendu ! Venez dès la semaine prochaine, si vous le voulez ! vos chambres seront prêtes... Il y a, pas très loin de chez nous, une petite maison où l'enfant recevra une instruction suffisante pour sa position..., une instruction pratique surtout.

Elle se levait en parlant. Sa grande taille forte se développa, dans l'ample manteau noir de forme disgracieuse, mais chaud et confortable, dont elle était vêtue. Près d'elle, M^{me} de Sourzy, mince, blonde et si frêle, apparut comme écrasée.

– Au revoir, Emmeline. Écrivez-moi si vous avez quelque renseignement à me demander... Mais je ne le pense pas, car j'ai l'habitude de tout prévoir. Tenez, voici les heures du train et du bateau...

Elle sortit de son sac un papier, qu'elle tendit à M^{me} de Sourzy.

– Quant à la somme nécessaire pour le voyage, je présume que vous ne l'avez pas ?

– Oh ! non !

Le regard inquisiteur de lady Stanville fit le

tour de la pièce et s'arrêta sur un petit secrétaire en bois de rose.

– Vous pouvez vendre ceci, qui a de la valeur.

M^{me} de Sourzy bégaya :

– Je l'avais conservé jusqu'ici parce que c'est le dernier souvenir de famille qui me reste et que ma mère y tenait beaucoup. Mais je le vendrai... oui, pour payer ce voyage et quelques dettes...

– Des dettes ?... chez qui ?

– Le pharmacien, le boucher, un terme en retard...

– Total ?

– Environ trois cents francs, je crois.

– Environ ?... Vous ne savez pas cela au juste ?... Si c'est toujours ainsi que vous avez conduit vos affaires, Emmeline, je ne m'étonne pas de vous voir réduite où vous en êtes !...

La pauvre femme courba la tête sous l'ironie méprisante.

Lady Stanville poursuivit :

– ... Trois cents francs !... Ce meuble en vaut

bien huit cents ou mille, je crois ; ces choses-là se vendent cher, à notre époque. Tâchez de ne pas vous faire voler... Quant au reste, vous en retirerez une somme infime, car c'est de la pacotille. Maintenant, je vous dis bonsoir...

Elle sortit, après avoir tendu la main à sa cousine, qui murmurait un remerciement. Lilian l'accompagna jusque sur le palier, puis dans l'escalier obscur, pour l'éclairer... Lady Stanville relevait très haut sa jupe et affectait de ne pas frôler le mur ni toucher la rampe. Dans le couloir du rez-de-chaussée, son pied heurta une brique disjointe. Elle grommela :

– Quel logis !... On peut être reconnaissant aux gens qui viennent vous enlever à cette misère !

Le cœur de Lilian bondissait d'indignation, quand l'enfant rentra dans la chambre où M^{me} de Sourzy, affaissée sur une chaise, attendait dans l'obscurité.

– Oh ! maman, quelle mauvaise femme !... Est-il possible que nous soyons obligées d'aller vivre chez elle ?

– Hélas ! ma Lily chérie !

Lilian s'agenouilla près de sa mère et prit la main glacée sur laquelle s'appuyèrent ses lèvres.

– Petite maman, si j'étais déjà une jeune fille, comme je travaillerais de toutes mes forces plutôt que d'accepter cela.

– Mais tu n'es encore qu'une enfant, pauvre petite..., et moi je suis faible, usée !... Il faut accepter l'offre qui nous est faite..., il le faut absolument, Lily.

La fillette eut un mouvement de révolte.

– Nous devons, alors, tout accepter d'elle ?... Il lui sera permis de vous traiter de cette manière tant qu'elle voudra ?... Mais je ne pourrai pas supporter cela, maman !

Le regard inquiet et douloureux de la mère enveloppa la délicate physionomie, toute frémissante, où les yeux brillaient de fierté ardente.

– Lilian, Lilian, il faudra t'habituer, mon enfant..., t'habituer à tout supporter... Comprends-le bien, nous serons les parentes

pauvres..., les parentes dépendantes, qui n'ont qu'à courber la tête et à remercier. Ta nature est fière, délicate, Lily ; mais, dans notre situation, tu devras la tenir en bride et t'accoutumer, pauvre chérie, à l'humiliation.

Sa main, toute tremblante, caressa les beaux cheveux soyeux.

Lilian dit ardemment :

– Ah ! comme je vais aspirer à la fin de mes études pour échapper à cette servitude, pour vivre et vous faire vivre de mon travail !

La mère soupira, en songeant : « Pourvu que je lui reste jusque-là, ma petite bien aimée !... Que deviendrait-elle, si tendre, si sensible, près de cette Laurence au cœur de glace ? »

Pendant un moment, toutes deux gardèrent le silence, un lourd silence d'angoisse. Puis M^{me} de Sourzy murmura, en jetant un coup d'œil vers le secrétaire de bois de rose :

– Il faudra parler à M^{me} Burdenne au sujet de cette vente, Lily. Elle pourra peut-être nous avoir l'adresse d'un antiquaire à peu près

consciencieux... Pauvre cher meuble, il m'en coûte de m'en séparer ! Cela aurait été si peu de chose, pour Laurence, de m'épargner ce sacrifice... oui, si peu de chose, mon Dieu !

Ses doigts maigres se joignirent et elle soupira encore en disant tout bas :

– Que votre volonté soit faite, Seigneur !

*

La famille Stanville était d'origine normande. Vers le temps où Henri V régnait sur l'Angleterre, le chevalier Hugues Stanville, ayant épousé la fille d'un négociant anglais, vint s'établir à Breenwich et devint l'associé de son beau-père. Sous la direction de cet homme intelligent, énergique, entreprenant, la fabrique de draps, qui périclitait, reprit un nouvel essor. Les coffres vides s'emplirent de nouveau d'or sonnante et trébuchante ; la maison entra dans une phase de prospérité, qui, par la suite, devait aboutir à la véritable opulence.

Car Hugues Stanville eut des successeurs qui le continuèrent dignement. Presque tous furent de grands travailleurs, durs à eux-mêmes et aux autres, économes, habiles dans leurs affaires, tout en restant d'une probité inattaquable. Certains, à des heures critiques, purent rendre au souverain, à de puissants personnages, des services pécuniaires dont ils furent remerciés par des avantages honorifiques. C'est ainsi que le grand-père de James Stanville, le mari de lady Laurence, reçut, du roi, la pairie, avec le titre de lord. Le prestige dont jouissait déjà l'opulente famille, à Breenwich et dans tout le comté, fut, de ce fait, augmenté considérablement... Mais le nouveau lord et son fils ne changèrent rien à leurs habitudes de labeur et d'économie. On les vit s'occuper de diriger eux-mêmes la fabrique, ainsi que l'avaient fait la plupart de leurs prédécesseurs, et mener ferme leurs ouvriers, selon une tradition bien établie.

Or Hugh Stanville, le fils de Laurence, paraissait disposé à marcher sur leurs traces..., à les surpasser même, comme chef d'industrie.

À l'angle d'une place et d'une petite rue étroite se dressait, depuis des siècles, la lourde façade grise de Stanville-House, percée de hautes fenêtres, décorée de trois massifs balcons de pierre. Une porte en bois épais, cloutée de fer, ouvrait sur un hall immense, dallé de pierre, au fond duquel s'élevait un imposant escalier de granit, sombre et sévère comme toute cette demeure. Dans les vastes pièces du rez-de-chaussée, du premier étage, s'alignaient de beaux vieux meubles solides, entretenus avec un soin méticuleux. De lourds brocarts, des velours épais couvraient les sièges, drapaient les fenêtres. Dans les armoires profondes s'accumulaient des trésors d'argenterie, des piles de linge superbe, orgueil de lady Laurence après avoir été celui de ses devancières. Une impression de richesse bien assise, lourde – écrasante même – se dégageait de toute cette demeure, à l'intérieur comme au-

dehors.

Dans la petite rue voisine, étroite, sombre, mal pavée, une large porte cochère s'ouvrait au milieu d'un haut mur gris. Au-delà d'une cour sablée se dressaient les bâtiments de la fabrique, reliée à Stanville-House par une galerie que soutenaient des arcades de pierre – passage réservé au maître pour venir directement de son logis au bureau d'où il dirigeait, en autocrate, les importants rouages qui s'augmentaient à chaque génération.

Le maître... C'était ce nom-là – et non celui plus moderne de « patron » – que les ouvriers, les employés de tous grades continuaient de donner à lord Hugh Stanville. Parmi eux, la tradition s'était continuée, de père en fils. Mais cette appellation n'avait pas ici le sens affectueux que lui donnaient jadis, si fréquemment, les serviteurs, les artisans qui faisaient partie de la maison et presque de la famille. Les Stanville, au cours des siècles, avaient été craints, mais rarement aimés. Ils tenaient leurs ouvriers par la nécessité, car eux seuls donnaient de l'ouvrage aux gens de Breenwich, vieille ville

aristocratique sans autre industrie, et à ceux des alentours immédiats.

Aussi lord Hugh avait-il pu déclarer un jour, en parlant de grève avec un autre industriel :

– Si jamais un fait de ce genre se produisait chez moi, je fermerais la fabrique, et rien au monde ne me déciderait à la rouvrir.

Or, on savait trop bien qu'il tiendrait parole. Sa main de fer pouvait donc s'appesantir comme il lui plaisait et maintenir une discipline inflexible. Il n'était pas un des êtres employés là, du plus humble au plus important, qui ne courbât le front et ne sentît un frisson de crainte ou de gêne sous le regard étincelant de la plus haute intelligence, mais dur, impérieux, de ce très jeune homme, qui était bien vraiment « le maître » – un maître déjà redouté comme peut-être aucun des Stanville ne l'avait été avant lui.

Telle avait été l'œuvre de James Stanville et surtout celle de sa femme dans l'âme de cet enfant, admirablement doué à tous points de vue, et dont ils avaient exalté l'orgueil, resserré le cœur, entretenu les tendances dominatrices en lui

persuadant qu'il était un être à part, fort au-dessus de la commune humanité, en lui assurant que la bonté, l'indulgence, la charité n'étaient que des mots dont un Stanville ne devait pas s'occuper.

Si M^{me} de Sourzy avait connu cela, ses appréhensions, si douloureuses déjà, n'en auraient pas été allégées, bien loin de là !

Par un après-midi pluvieux et froid, elle descendit avec Lilian à la gare de Breenwich. Personne ne les y attendait. Lilian dut se débrouiller le mieux possible pour faire porter les bagages. Puis elle monta avec sa mère, brisée de fatigue, dans une voiture qui les conduisit à la porte de Stanville-House.

Un domestique revêché, aux cheveux gris, leur ouvrit et les fit monter au second étage, où se trouvaient leurs chambres. Celles-ci étaient deux très grandes pièces, convenablement meublées, mais sans rien de confortable. Il n'y avait pas de feu, et M^{me} de Sourzy dit en frissonnant :

– Je crois que, l'hiver prochain, nous aurons plus froid ici que dans notre pauvre logement.

Les fenêtres donnaient sur un très vaste jardin entretenu d'impeccable façon, trop impeccable même, au gré de Lilian, qui murmura :

– Il doit être triste même sous le soleil, ce jardin-là !

Puis, voyant la physionomie abattue, découragée de sa mère, la fillette s'efforça de dominer ses impressions pénibles, feignit un peu de gaieté, parla de quelques arrangements à faire pour donner à la chambre de M^{me} de Sourzy un aspect plus hospitalier.

Lady Stanville ne s'était pas montrée. Une jeune femme de chambre apporta du thé, mais n'offrit pas autrement ses services. Elle informa seulement les arrivantes de l'heure du dîner, en ajoutant que lady Stanville leur recommandait la plus stricte exactitude.

Avant de quitter Paris, M^{me} de Sourzy avait acheté pour elle une robe noire et, pour Lilian, un costume gris bien simple.

C'était là une tenue fort modeste, étant donné surtout les habitudes anglaises pour le repas du

soir. Mais elle ne pouvait mieux faire.

Les dettes une fois payées, la somme nécessaire au voyage mis de côté, il lui était resté juste de quoi, sur le prix de vente du secrétaire, acheter un peu de lingerie, des chaussures, ces deux costumes, quelques objets indispensables.

– Si lady Stanville ne nous trouve pas bien, elle nous habillera à ses frais, voilà tout ! déclara Lilian en donnant un dernier coup de brosse à ses cheveux, avant de descendre.

Dans un grand salon où brûlait un feu d'anthracite, qui ne parvenait pas à le chauffer, lady Stanville tricotait à la lueur d'une lampe électrique placée près d'elle, sur un guéridon à dessus de marbre. De l'autre côté de celui-ci, une grande fillette au corps anguleux, au visage maigre, semé de taches de rousseur, aux cheveux blonds trop pâles, travaillait indolemment à une tapisserie.

C'était, ainsi que l'apprirent un instant plus tard les arrivantes, Caroline Bairn, nièce du défunt lord Stanville, une orpheline qu'élevait lady Laurence.

Sa physionomie maussade, sa mine arrogante accentuaient l'impression désagréable produite par sa disgrâce physique. Elle toisa M^{me} de Sourzy, puis Lilian, et leur tendit le bout des doigts d'un geste condescendant.

Quant à lady Stanville, après un accueil sec, elle commençait d'interroger M^{me} de Sourzy sur de menus détails du voyage, lorsqu'une porte s'ouvrit au fond de la pièce. Dans la pénombre apparut une silhouette d'homme, svelte et haute... Lady Laurence s'interrompit et dit avec un accent où vibrat tout à coup la satisfaction orgueilleuse :

– Voici mon fils.

Lord Stanville s'avança et adressa quelques mots de bienvenue correcte à M^{me} de Sourzy. Il avait une voix nette, bien timbrée, mais à laquelle les intonations dures, autoritaires, devaient être habituelles. Son visage restait dans l'ombre, car l'abat-jour de la lampe rabattait sur le guéridon toute la lumière. On distinguait seulement des yeux scrutateurs, qui examinaient d'un rapide coup d'œil les nouvelles venues.

Comme M^{me} de Sourzy commençait

d'exprimer sa reconnaissance pour l'hospitalité qu'on lui accordait, il l'interrompit avec une froide politesse :

– Je ne fais qu'accomplir un devoir à l'égard d'une parente de ma mère. J'espère que vous vous habituerez vite ici et que vous ne regretterez pas trop Paris, dans notre paisible Breenwich.

M^{me} de Sourzy balbutia :

– Oh ! Paris, je n'ai fait que d'y souffrir !... Je ne le regrette pas du tout.

Le dîner fut annoncé à cet instant... Dans la salle à manger aux vieux meubles de chêne sculpté, un homme entre deux âges, qui attendait là, debout, salua lady Stanville. Hugh le présenta à M^{me} de Sourzy :

– M. William Huntler, mon secrétaire.

Lilian, placée au bout de la table, put bien voir lord Stanville, cette fois en pleine lumière. Tous les traits de ce visage mat, aux lignes bien modelées, dénotaient la fermeté, la dureté même. Des cheveux bruns et soyeux, coupés ras, dégageaient un front volontaire. Dans les yeux

foncés, fort beaux, se reflétaient une puissance d'énergie et d'intelligence, une décision orgueilleuse qui donnaient à cette physionomie dix ans de plus que son âge véritable.

Un bel homme, d'ailleurs, d'une distinction très aristocratique, de tenue correcte et presque sévère, ce qui achevait de lui enlever l'apparence de jeunesse qu'eussent demandée ses vingt-trois ans. Lilian eut un petit frisson en songeant :

« Il n'a pas l'air facile, lord Stanville !... Je pense qu'il ne ferait pas bon le mécontenter ! »

Le secrétaire, petit homme maigre au teint jaune et aux yeux vifs, devait être tout à fait de cet avis, si l'on en jugeait par la façon discrètement adlatrice avec laquelle il écoutait la moindre phrase tombée des lèvres de lord Stanville. Celui-ci, d'ailleurs, parlait peu. Il adressait quelques mots à M^{me} de Sourzy, placée à sa droite, échangeait quelques courts propos sur la politique avec Huntler, écoutait distraitement le récit des menus événements de Breewich que faisait lady Laurence. Celle-ci, vêtue d'épaisse faille noire, une lourde broche de diamants au

corsage, couvrait son fils de regards idolâtres. Quant à Caroline, qui occupait la place à gauche de son cousin, elle semblait en extase aussitôt qu'elle le regardait, ce dont Lilian finit par s'amuser beaucoup, en son for intérieur.

« Est-elle drôle ! pensait-elle. Quelle bêtise de prendre cet air-là !... Et lui ne paraît d'ailleurs y faire la moindre attention... Mais c'est égal, ils semblent à genoux devant lui, ici, sa mère y compris. Faudra-t-il donc que nous fassions de même ? »

À ce moment de ses réflexions, elle rencontra le regard de lord Stanville, ce même regard d'indifférence hautaine, si pénétrant pourtant, qui s'était posé sur elle tout à l'heure, dans le salon, quand sa mère l'avait présentée au maître de céans.

Elle rougit et eut un frémissement de gêne, comme si lord Stanville avait pu deviner la révolte de sa jeune âme fière à l'idée qu'on exigerait peut-être d'elle d'humiliantes platitudes envers celui qui tenait, entre ses mains, le sort de sa mère et d'elle-même.

Aussitôt le dîner terminé, le jeune homme prit congé des deux dames et s'éloigna en compagnie de son secrétaire ; lady Laurence le suivit d'un regard orgueilleux... Quand la porte se fut refermée sur lui, elle se tourna vers sa parente.

— Il va travailler tard dans la nuit. Voilà où il met tout son plaisir, mon bel Hugh, à un âge où les autres ne songent qu'à s'amuser... Vous avez vu quel homme superbe il est ? Sa ressemblance avec un frère de mon père est frappante. Mais, grâce au ciel, il diffère de lui moralement autant que le jour et la nuit ! Sous ce rapport, c'est un Stanville, un parfait Stanville !

Ainsi, dès ce soir-là, M^{me} de Sourzy et Lilian comprirent clairement qu'ici lord Stanville était la toute-puissance incontestée ; que sa mère elle-même, si autoritaire, l'admirait avec dévotion et annihilait, devant lui, toute sa volonté... ; puis aussi que ce jeune homme au front hautain, aux yeux froidement dominateurs, n'aurait qu'indifférence pour les parentes malheureuses auxquelles il daignait accorder l'abri de son toit.

Dès le matin, un soleil printanier vint un peu réchauffer les grandes chambres où le lendemain, s'éveillaient M^{me} de Sourzy et Lilian. Celle-ci, vite habillée, descendit pour demander le déjeuner de sa mère, qu'une nuit d'insomnie avait complètement affaiblie... Comme, au bas de l'escalier, l'enfant restait indécise, ne sachant pas trop comment se diriger, elle aperçut le domestique revêché qui traversait le hall, un plateau à la main.

Lilian s'avança et demanda :

– Où dois-je aller, s'il vous plaît, pour le déjeuner ?

Il répondit du bout des lèvres :

– Suivez-moi.

À droite, dans le hall, il ouvrit une porte et fit entrer Lilian dans une salle lambrissée de chêne

du haut en bas, éclairée par d'étroites et hautes fenêtres garnies de fort beaux vitraux anciens. Une table carrée couverte d'une épaisse nappe damassée en occupait le milieu. Là était servi le déjeuner du matin, que finissaient de prendre lady Stanville, son fils et Caroline.

Lilian fut aussitôt apostrophée en ces termes :

– Eh bien ! vous êtes en retard !... Joli début !

– Je vous demande pardon, ma cousine... Je ne croyais pas...

– C'est bon, asseyez-vous. Mais ne vous avisez pas de recommencer, car vous vous passeriez alors de déjeuner... Votre mère ne vient pas ?

– Elle a été souffrante toute la nuit et se trouve trop fatiguée pour se lever. Je viens vous demander la permission de lui porter son déjeuner...

Lady Laurence pinça les lèvres.

– Je n'aime pas cela. Très probablement, avec un peu plus d'énergie, elle aurait pu descendre... Enfin, quand cela se produira, vous vous

occuperez de la servir, car les domestiques ont autre chose à faire. Dès que vous aurez déjeuné, Dominich vous donnera un plateau sur lequel vous préparerez ce qu'il faut.

Lord Stanville, qui parcourait un journal, répondit par un signe de tête au salut timide de la fillette. Celle-ci prit place à table et reçut des mains de lady Laurence une tasse de thé.

– Prenez les toasts, dit la voix sèche. Et tâchez de ne pas traîner, car on enlève le couvert aussitôt que nous avons quitté la pièce.

Tandis que Lilian commençait de manger, le cœur bien gros, lady Stanville se prit à l'examiner attentivement... Et, tout à coup, elle dit sur un ton désapprobateur :

– Quelle façon de vous coiffer ! Ces cheveux ébouriffés ne sont pas convenables.

– Ils ondulent tout seuls, ma cousine. Je ne puis les empêcher de bouffer...

– Ta, ta, ta ! On peut toujours quand on le veut. Vous me ferez le plaisir de vous coiffer autrement... Tenez, comme Carrie.

Elle désignait les cheveux pâles bien tirés, bien secs, réunis en deux petites nattes serrées qui tombaient toutes raides sur le cou de Caroline.

Lilian objecta timidement :

– Ce n'est pas la même chose...

À ce moment, lord Stanville leva les yeux, effleura d'un regard la chevelure aux ondes souples, aux tons d'or vif, puis acheva de boire sa tasse de thé.

Lady Laurence fronça les sourcils.

– Seriez-vous raisonneuse, par hasard ? En ce cas, je vous ferai passer ce défaut !... Demain matin, vous mettrez de l'huile sur ces cheveux et vous les serrerez très fort, en les nattant. Le résultat, j'en suis certaine, sera satisfaisant.

Lilian garda le silence, comprenant qu'elle ne serait pas la plus forte, hélas... et que ce n'était que le commencement des tracasseries dont on les abreuverait sous ce toit.

Hugh se leva, échangea brièvement quelques mots avec sa mère et quitta la pièce, suivi par le regard admirateur de Carrie.

Lady Stanville demanda :

– Vous avez fini, Carrie ?... Alors, habillez-vous pour que Matty vous conduise au cours... La semaine prochaine, je vous présenterai à la directrice de la pension Lebson, Lilian. D'ici là, vous tâcherez de vous rendre utile dans la maison. Je vous permets de vous promener un peu aujourd'hui dans le jardin, mais sans toucher à rien.

Cédant aux instances de sa mère, Lilian, dans l'après-midi, mit à profit l'autorisation ainsi donnée. Elle s'engagea dans les allées du vaste jardin si bien peigné, décoré de pelouses aux formes sans grâce, de fleurs disposées avec un manque de goût dont s'aperçut aussitôt la fillette, qui avait le sens de l'harmonie et de toute beauté. En flânant, elle atteignit un vieux mur garni de lierre, où se voyait une petite porte qui n'avait pas dû être ouverte depuis bien longtemps, car la serrure était couverte de rouille.

Lilian, arrivée là, s'apprêtait à tourner les talons pour revenir sur ses pas, quand une voix s'éleva de l'autre côté de ce mur : une jeune voix

légère et bien exercée, qui lançait des notes brillantes. La fillette s'immobilisa, l'oreille tendue, pour ne rien perdre de ce chant... Celui-ci, d'ailleurs, semblait se rapprocher... Tout à coup, au-dessus du mur, surgit une tête de très jeune homme, blonde et fine. La bouche, d'où venait de s'échapper une vocalise, demeura ouverte d'étonnement pendant quelques secondes. Puis le jeune étranger se mit à rire, sans embarras.

– Pardon, je ne savais pas qu'il y avait quelqu'un là !... Vous m'écoutez chanter ?

Lilian, que la surprise avait fait rougir un peu, répondit affirmativement, en ajoutant :

– Comme vous avez une jolie voix !

– On le dit. Aussi je m'en sers. Chez nous, d'ailleurs, tout le monde chante et joue d'un instrument quelconque. Et vous ?

– Moi, j'avais commencé le piano, mais je n'ai pas pu le continuer. Cependant, j'aime tellement la musique.

– Eh bien ! ce n'est pas à Stanville-House que

vous pourrez en faire !... Car je me doute que vous êtes une des parentes françaises que la noble dame attendait, comme elle a pris soin de le faire savoir dans tout Breenwich, afin que chacun tombe en pâmoison devant tant de générosité !

– Oui, je suis Lilian de Sourzy.

– Ah ! que je vous plains, ma pauvre petite !...

C'était, en effet, une réelle commisération qui se montrait dans les yeux bleu clair et doux.

– ... Vivre à Stanville-House !... sous le joug de lord Stanville et de sa mère ! Autant s'enfuir tout vif dans une glacière ou s'enfermer dans un cachot sans air et sans lumière !... Vous parliez de musique... Lady Laurence la déteste et la déclare un art inutile, nuisible même. Ainsi pouvez-vous juger comme nous sommes bien notés chez elle ! La musique, nous ne faisons à peu près que cela, du matin au soir. En outre, nous sommes pauvres. Voilà plus qu'il n'en faut pour être rejetés dans le néant par nos richissimes cousins.

– Vos cousins ?

– Oui, nous leur sommes parents du côté

Stanville, par ma mère. Mais celle-ci appartenait à une branche appauvrie ; de plus, elle avait épousé un compositeur irlandais de grand talent, Daniel O'Feilgen, qui mourut, jeune encore, en lui laissant pour tout bien quelques dettes et cinq enfants, dont moi, Joe, je suis l'aîné. Lord James Stanville et sa femme nous regardaient de haut, comme vous pensez. Quand ma mère, après son veuvage, dut venir solliciter un peu d'aide près de son cousin, elle fut reçue poliment, mais sans bienveillance, et se vit octroyer comme grâce insigne la jouissance d'une vieille maison, là...

Il désigna quelque chose derrière lui.

— ... Tout y croule, tout menace ruine. Mais lord James a toujours refusé d'y faire la plus petite réparation... et ce n'est pas à son fils que nous nous risquerions à en demander ! Sa Seigneurie doit trouver ce logis bien assez bon pour de pauvres hères tels que nous, indignes de son auguste attention... Enfin, cela nous évite toujours de payer un loyer tant que tiendront les murs et le toit !

Il se mirent à rire. La gaieté reparaisait dans

ses yeux, animait son visage au teint clair... Lilian le trouvait très aimable, très sympathique. Puis il était aussi un parent pauvre, comme elle. Cela formait déjà un lien entre eux.

Joe, s'étant commodément appuyé au mur, la considérait avec attention. Il dit d'un ton admiratif :

– Quels beaux cheveux vous avez ! Ça doit faire loucher cette pimêche de petite Bairn, qui n'a que de la filasse sur la tête ?... Est-elle laide et désagréable ! Mais, parce qu'elle a de l'argent, lady Stanville la traite comme sa fille.

– Il est certain qu'elle ne paraît pas bien aimable... Est-ce que vous venez quelquefois à Stanville-House ?

– Nous ? Une fois par an, le 1^{er} janvier, en grande cérémonie... Et c'est bien assez ! Lord Stanville ne daigne jamais se trouver là ; c'est lady Laurence qui nous reçoit, et les dix minutes de la visite se passent à écouter ses critiques sur les gens qui gaspillent leur existence dans des occupations stériles et sottes – ce que nous empochons avec sérénité, sachant trop bien à qui

le discours s'adresse.

Joe rit de nouveau en secouant sa tête blonde.

Lilian demanda :

– Comment pouvez-vous tenir contre ce mur ?

– Il y a là une petite terrasse... Revenez donc demain ici, vers cette même heure, si vous le pouvez... Je vous amènerai mes sœurs, qui seront très contentes de faire votre connaissance.

– Je ne demande pas mieux, si elles sont aussi gentilles que vous. Quel âge ont-elles ?

– Kathleen, quatorze ans, déjà très forte en violon. Daisy, la pianiste, entre dans sa douzième année...

– Comme moi.

– Vous ne paraissez pas cela !... Et puis il y a les petits frères : Pascal, neuf ans, et Trick, six ans. On ne s'ennuie pas chez nous, je vous assure ! On n'est pas pétrifié comme là...

Sa main s'étendit dans la direction de Stanville-House.

– ... Quel malheur d'être si riche et de n'en pas

profiter ! On trouvera lord Stanville changé en pierre, l'un de ces jours, à moins que ça ne soit en lingot d'or. Allons, je me sauve, car j'ai mon piano à étudier. Mais tâchez donc de venir nous voir avec madame votre mère. Maman sera enchantée, je m'en porte garant. Quant aux petites, vous deviendrez leur amie du premier coup.

– Mais croyez-vous qu'on nous le permettra ?

– Vous n'avez pas besoin d'en rien dire à lady Stanville.

– Et si elle l'apprend ?

Joe se gratta le menton.

– Oui... ça vous ferait des histoires ennuyeuses... D'un autre côté, lui demander la permission, c'est aller au-devant d'un refus, presque certainement... Enfin, nous y réfléchissons. Venez toujours ici demain pour voir Kathleen et Daisy, n'est-ce pas ?

– Oui, certainement, si rien ne m'en empêche.

Il adressa à la fillette un amical signe d'adieu et disparut derrière le mur.

Le lundi suivant, M^{me} de Sourzy alla présenter Lilian à la directrice de la pension choisie à l'avance par lady Stanville. Pension modeste, qui n'avait rien de commun avec le cours aristocratique où se rendait Caroline Bairn. Lady Laurence avait donné toutes ses instructions, comme l'apprit miss Lebson à M^{me} de Sourzy. La pauvre mère retint quelques objections qu'elle s'apprêtait à émettre sur certains points, en comprenant une fois de plus qu'elle n'avait qu'à se soumettre à la servitude.

Oui, la servitude... bien pire que celle des domestiques de Stanville-House qui, eux, au moins, avaient la liberté de chercher une autre situation quand celle-ci ne leur conviendrait plus.

Lady Stanville lui avait dit, quand elle était venue la voir à Paris : « Je trouverai à vous occuper... » Elle tenait parole. Une femme de

chambre dont elle n'était pas satisfaite avait quitté Stanville-House, et c'était M^{me} de Sourzy qui la remplaçait pour l'entretien du linge. La pauvre femme finissait d'user sa vue fatiguée pour contenter les exigences de sa parente, jamais satisfaite, passant tout au crible, grommelant qu'elle « n'était décidément bonne à rien »... Et Lilian, qui eût si volontiers fait son possible pour aider sa mère, était accaparée dès sa rentrée de classe et chargée d'autres ouvrages plus ou moins fatigants, « excellents pour l'habituer à la situation modeste qui seule l'attendait dans l'avenir ».

Lady Laurence paraissait animée d'une particulière malveillance à l'égard de la fillette. Bien que Lilian fût une enfant bien élevée, simple et discrète, tout, chez elle, devenait sujet à critique. On lui donnait en exemple les gestes raides et prétentieux de Carrie, ses yeux surnoisement baissés, sa voix sourde et traînante. M^{me} de Sourzy dut subir plus d'une scène à propos des beaux cheveux d'or qui s'obstinaient à se redresser, à onduler, quoi que l'on fît. Lady Stanville l'accusa même d'y mettre

de la mauvaise volonté, par vanité maternelle. Et, comme la pauvre femme essayait de protester, elle l'interrompit :

– Je sais ce que je dis ! Est-ce que je ne vois pas les regards de complaisance dont vous couvrez cette petite ? Si vous aviez seulement un grain de bon sens, vous vous désolerez de voir une pareille chevelure sur la tête de votre fille – une chevelure qui est capable de la faire tourner mal, plus tard.

– Oh ! ma cousine !

– Parfaitement ! Il n'en a sans doute pas fallu davantage à Marie-Madeleine. Aussi une mère prudente devrait-elle s'arranger pour parer à cela... en teignant ces cheveux, par exemple.

M^{me} de Sourzy ne put retenir un cri d'horreur.

– Teindre les cheveux de Lilian !

– Eh oui ! pourquoi pas ?

Lord Stanville, qui venait d'entrer dans le salon – cette discussion avait lieu avant le dîner – entendit les dernières phrases échangées entre sa mère et M^{me} de Sourzy et dit avec impatience :

– Laissez donc cela, ma mère. Que cette enfant soit élevée sérieusement, voilà l'important. Il n'est pas besoin, pour tourner mal, d'avoir des cheveux comme Marie de Magdalena : nous en avons malheureusement chaque jour la preuve.

– Oui, mais on peut y être induit plus facilement, quand on se fait remarquer.

– C'est évident. Néanmoins, cette idée de teinture me paraît un peu... étrange. Je crois que vous ferez bien d'y renoncer.

Comme toujours, lady Stanville s'inclina devant l'avis de son fils, et les cheveux de Lilian furent sauvés du danger qui les menaçait. Bien que, de toute évidence, Hugh n'eût agi en cette occasion que par simple impulsion d'homme intelligent, qu'impatientait cette querelle à propos d'une vétille, et non par intérêt pour l'enfant, à laquelle il n'accordait jamais la moindre attention, M^{me} de Sourzy et Lilian lui en gardèrent une grande reconnaissance, ainsi que pour la décision qui devait leur permettre d'entretenir des rapports avec la famille O'Feilgen.

*

Les sœurs de Joe fréquentaient la même pension que Lilian, et celle-ci était vite devenue leur amie, comme l'avait prédit le jeune homme. L'une blonde, l'autre brune, elles n'étaient pas jolies, mais bonnes, aimables et gaies comme leur frère. Un refrain, une roulade étaient toujours prêts à s'échapper de leurs lèvres... Lilian les trouvait charmantes et n'aurait pas mieux demandé que de leur rendre visite à la « maison des Rossignols », comme on appelait, à Breenwich, la demeure de ces oiseaux chanteurs.

– Je n'oserai pas demander cela à Laurence, ma pauvre petite, disait M^{me} de Sourzy. Pourtant cela te distrairait un peu, ma Lily. Ta vie est si triste, ici !... Mais Laurence ne voudra jamais, surtout si ces parents ne lui sont pas sympathiques.

Un dimanche, à la sortie de la messe, Lilian et sa mère se rencontrèrent avec tous les O'Feilgen.

Les deux groupes fusionnèrent et revinrent en causant. Mrs. O'Feilgen, petite femme brune de mine affable, insista beaucoup pour que Lilian vînt passer l'après-midi avec ses enfants. Devant le vif désir qui se laissait voir dans les beaux yeux de sa fille, M^{me} de Sourzy promit qu'elle en parlerait aujourd'hui à lady Stanville.

Ce fut au cours du déjeuner qu'elle adressa la demande qui lui coûtait si fort... Lady Laurence rapprocha ses sourcils et fit une grimace de dédain.

– Les O'Feilgen ? Têtes sans cervelle ! le désordre incarné... Bien certainement non, je ne permettrai pas que Lilian ait des relations avec eux ! Elle ne pourrait que prendre de mauvaises leçons...

– Pourtant, ma cousine, Mrs. O'Feilgen m'a paru excellente personne et de bonnes manières...

– Il ne manquerait plus qu'elle eût des façons dévergondées ! Pensez-vous qu'en ce cas elle demeurerait dans une maison nous appartenant ?... Mais je lui reproche son inintelligence, sa faiblesse, la façon ridicule dont

elle élève ses enfants. Ceux-ci veulent être tous artistes, et elle les laisse faire, en dépit de mes conseils. Sa maison est mal tenue, chacun dépense hors de propos, quitte à n'avoir pas à manger le lendemain. C'est une peu intéressante famille... et à ta place, Hugh, puisqu'ils ne veulent pas mener une existence plus sérieuse, je les mettrais à la porte de cette maison pour qu'ils aillent chanter ailleurs.

Lord Stanville dit avec indifférence :

– Ils ne me gênent pas. Qu'ils y restent !

– Oh ! évidemment, cela n'a pas d'importance.

Nous n'avons rien à faire de cette bicoque... Mais tu es bien de mon avis, n'est-ce pas, au sujet de la demande que me fait Emmeline ?

Lilian eut un vif battement de cœur. L'arrêt qui allait tomber des lèvres de lord Stanville serait décisif... Les belles prunelles veloutées se tournèrent vers le jeune homme, inquiètes, implorantes, sans presque en avoir conscience. Elles rencontrèrent les yeux d'un bleu sombre, où jamais ne passait une lueur d'émotion, et qui ne s'adoucirent pas sous le regard de l'enfant... Lord

Stanville répondit froidement :

– Les O’Feilgen sont des gens honorables...
Pauvres cervelles, incontestablement.
Néanmoins, puisque Lilian voit les petites filles à
la pension, j’estime qu’on peut l’autoriser à se
rendre chez elles, de temps à autre.

– Soit !... mais vous accompagnerez votre
fille, Emmeline, et vous aurez soin de bien lui
faire remarquer les défauts de cette famille :
manque d’ordre, insouciance, gaspillage, etc., de
façon à lui donner une bonne leçon de choses,
infiniment utile dans sa position. Ainsi elle
pourra tirer grand profit de ces rapports qui,
autrement, risqueraient de lui être défavorables.

Un regard timide remercia lord Stanville.
Mais, détournant le sien avec une indifférence
hautaine, Hugh adressa une question à son
secrétaire... Et Lilian se renferma dans sa joie
silencieuse, qui se manifesta seulement quand
elle fut seule avec sa mère.

Tout heureuse d’avoir réussi là où elle croyait
se heurter à un refus sans appel et bénissant l’idée
qu’elle avait eue de parler en présence de lord

Stanville, M^{me} de Sourzy s'habilla pour se rendre à la maison des Rossignols avec Lilian. Elles quittèrent Stanville-House, triste même en ce clair jour d'avril, et, par une rue longeant des murs de jardins, gagnèrent la demeure des O'Feilgen.

Jadis un Stanville, très amoureux de sa femme, une frêle et jolie Française qui languissait entre les murs de Stanville-House, avait fait construire pour elle ce logis, charmant spécimen de l'architecture du XVIII^e siècle. Mais, comme l'avait dit Joe, il tombait en ruine. À l'intérieur, les boiseries délicatement sculptées, jadis blanches, n'avaient plus de couleur définie ; les plafonds peints s'effritaient, les lames de parquet s'enlevaient. Quant au jardin, il se transformait en une petite forêt vierge où s'ébattaient avec délices Pascal et Trick.

– Je ne puis rien faire entretenir, expliqua Mrs. O'Feilgen à ses visiteuses en leur montrant le rez-de-chaussée de sa demeure. Nous avons peine à vivre avec mes maigres rentes... Mais je ne comprends pas les Stanville de laisser perdre un

logis comme celui-là ! Un jour, je l'ai dit à lady Laurence. Elle a levé les épaules en répondant : « Ce serait un entretien coûteux et parfaitement inutile. Quand cette maison ne tiendra plus debout, nous la ferons abattre, voilà tout. »

M^{me} de Sourzy s'exclama :

– Quel dommage !... Ces peintures, ces boiseries sont des choses ravissantes. Il faut que lady Stanville soit dépourvue de tout sens artistique !... Et son fils, probablement, lui ressemble sur ce point-là ?

– Je l'ignore. Il n'a jamais mis les pieds ici, et, à vrai dire, je ne le connais guère. Un salut quand nous le croisons dans la rue, c'est tout ce qu'il daigne nous accorder.

– Pensez-vous qu'il soit meilleur que sa mère ?

– Rien ne le donne à croire... On le dit terriblement dur pour ses inférieurs, orgueilleux et froidement autoritaire, voulant que tout plie devant lui. Par ailleurs, une intelligence très supérieure... Mais je prie Dieu qu'il m'accorde de

n'avoir jamais à solliciter son aide !

M^{me} de Sourzy murmura :

– Et nous qui sommes à sa discrétion !

Mrs. O'Feilgen lui serra la main avec une chaude sympathie.

– Comme je vous plains !... Et lady Laurence est si désagréable !... Enfin, peut-être votre jolie fillette réussira-t-elle à les attendrir, ces cœurs de roche ?

M^{me} de Sourzy secoua la tête.

– Laurence a l'air de ne pouvoir la souffrir... Et c'est terrible de penser qu'après moi je la laisserai entre les mains de cette femme !

– Mais elle sera peut-être jeune fille alors et capable de gagner sa vie, sans avoir besoin de l'aide des Stanville.

– Non, je n'irai jamais jusque-là !... Je suis usée, à bout... Et ce n'est pas la vie que j'aurai à Stanville-House qui me permettra de durer un peu plus longtemps !... Si, au moins, lord Stanville avait été un autre homme... puisque c'est lui qui sera probablement le tuteur de Lilian,

après moi... Mais jamais je n'oserai lui recommander ma pauvre petite. Il me glace, il m'écrase... Puis il est trop jeune...

– Oh ! jeune !... Il y a des hommes de quarante ans qui le sont autrement que lui ! Lord Stanville est la raison et le sérieux incarnés, comme le proclame orgueilleusement sa mère. Si seulement il avait un peu de cœur, ce serait peut-être bien un être presque parfait.

M^{me} de Sourzy soupira :

– Le cœur !... Ah ! comme ils feront souffrir celui de Lilian, dans cette maison !

Quand les deux femmes, après la visite de la maison, revinrent au salon où les avaient précédées les fillettes et Joe, elles y trouvèrent une grande fille brune vêtue de blanc, que Mrs. O'Feilgen présenta :

– Miss Rosetta O'Feilgen, ma belle-sœur.

Miss O'Feilgen avait vingt ans, une belle taille élégante, un visage mat et régulier aux yeux gris expressifs et de lourds cheveux noirs qu'elle coiffait en bandeaux cachant les oreilles. Elle

habitait généralement Londres, où elle donnait des leçons de chant et faisait entendre sa voix dans les concerts. Mais, depuis un an, sa gorge malade l'obligeant au repos, elle était venue demander l'hospitalité à la maison des Rossignols.

Bien qu'elle se montrât aimable, accueillante, elle ne plut guère à Lilian, tandis que M^{me} de Sourzy, moins observatrice que sa fille et sensible à toute affabilité, vraie ou fausse, était conquise aussitôt par le regard câlin, la voix douce, les manières insinuanes de la belle artiste.

Désormais, chaque dimanche, Lilian passa l'après-midi à la maison des Rossignols, toujours égayée par les chants, les rires, la musique. Quelle que fût leur situation pécuniaire, les O'Feilgen ne se laissaient pas pour cela prendre par la mélancolie. Insouciamment, ils vivaient au jour le jour, dépensant gaiement pour quelque bagatelle, pour une gourmandise, la pièce d'argent qui ferait faute le lendemain pour le nécessaire... M^{me} de Sourzy devait constater que, sur ce point, lady Stanville n'avait rien exagéré.

L'ordre, une direction ferme manquaient dans cette maison, et les enfants ne recevaient pas l'éducation sérieuse qui leur eût été nécessaire. Mrs. O'Feilgen le reconnut d'ailleurs elle-même, un jour, en causant avec sa nouvelle amie.

— Mais songez donc : je me suis trouvée du jour au lendemain seule avec cinq enfants sur les bras, et un tout petit revenu ! Avec cela, je ne suis pas très énergique — oh ! je l'avoue sincèrement ! — et je n'ai pas reçu moi-même une éducation bien pratique... Enfin, j'ai fait de mon mieux pour me débrouiller. Maintenant les petites m'aident au ménage, à la cuisine. Elles le font de bon cœur, les pauvres chéries, mais elles y mettent un peu de fantaisie. Que voulez-vous ? Tous mes enfants — sauf peut-être Pascal — ont la nature d'artiste de leur père.

M^{me} de Sourzy excusait volontiers les défauts de ces charmants voisins, qu'elle voyait si bons pour Lilian, si empressés à la distraire. Pour un peu elle aurait trouvé parfaits leur désordre et leur imprévoyance, quand elle les comparait à la sèche discipline de Stanville-House.

À la vive satisfaction de Lilian, Mrs. O'Feilgen entreprit de lui donner chaque dimanche une leçon de piano, et la belle Rosetta offrit de lui enseigner le solfège. Toutes deux déclarèrent que l'enfant était admirablement douée.

– Elle a tous les dons, comme une petite princesse des contes de fées ! disait Joe en riant.

Il aimait beaucoup Lilian et, en dépit de ses vingt ans, s'amusait avec ses sœurs et elle en de folles parties dans le jardin. Excellent cœur, tête légère, il travaillait à ses heures la musique et le chant que lui avait enseignés l'organiste de Saint-Michel, en attendant de partir pour Londres, à l'automne. Il voulait, disait-il, se préparer pour le théâtre.

– Mais n'en soufflez mot à Stanville-House, recommandait-il à M^{me} de Sourzy et à Lilian. Ils n'admettraient pas cette carrière-là pour un parent des Stanville... Tout autre genre de travail, oui, cela rentre dans leurs idées. Alors que la plupart des gens, dans leur situation, rougiraient de laisser leurs cousins gagner leur pain en donnant

des leçons, comme le feront mes sœurs et sans doute mes frères, eux trouveront cela parfaitement naturel. Lady Stanville s'en glorifiera même en disant à ses amies, comme elle l'a fait déjà, paraît-il : « Voyez, nous ne soutenons pas la paresse, nous autres. Mon fils travaille... Que ces petits O'Feilgen fassent de même. »

Chaque fois que Lilian revenait de la maison des Rossignols, lady Stanville l'interrogeait sur ce qu'elle avait fait.

– J'ai joué avec Kathlen, Daisy et les petits garçons... Nous nous sommes promenés...

Mais elle se gardait de parler des leçons de musique, des petits concerts exécutés par les jeunes artistes, des duos chantés par Rosetta et son neveu Joe – de toute cette gaieté affectueuse et charmante qui était le grand attrait de la demeure des O'Feilgen.

Les mois passèrent et l'hiver survint, obligeant M^{me} de Sourzy à demeurer au logis. Les forces l'abandonnaient de plus en plus. Elle souffrait en outre profondément de la situation qui lui était faite dans cette maison, des réflexions désagréables de lady Stanville, des critiques acerbes et toujours injustes dont était l'objet Lilian. Sa santé, avec une existence paisible et beaucoup de soins, aurait pu se maintenir plusieurs années encore. Mais elle la voyait s'altérer rapidement sous l'influence des pénibles froissements quotidiens, de l'angoisse que lui donnait le sort futur de Lilian, des privations dont elle souffrait dans cette demeure de multimillionnaires – car elle n'osait pas même demander du feu dans sa chambre ou un bol de lait quand son estomac délabré refusait toute autre nourriture, par crainte de sèches réflexions de lady Stanville.

Parfois elle songeait : « Peut-être devrais-je parler à lord Stanville au sujet de ma pauvre chérie ?... Peut-être devrais-je essayer de l'émouvoir ? »

Mais, quand elle revoyait le froid et hautain visage, les yeux durs, indifférents ou dédaigneux, elle se disait en frissonnant : « Non, ce serait inutile..., dangereux même, car, si sa mère en était informée, la malveillance dont elle use à l'égard de Lilian s'augmenterait encore. »

Bien que M^{me} de Sourzy s'efforçât de cacher à sa fille toutes ses angoisses, l'enfant aimante et délicate les devinait. Refoulant elle-même sa souffrance, elle entourait de soins la pauvre femme, s'obligeait près d'elle à une gaieté qui était bien loin de son cœur, lui procurait quelques petits soulagements avec le peu d'argent dont elles disposaient.

– Ah ! si ce n'était que Dieu le défend, comme je la détesterais, cette lady Laurence qui fait souffrir ma pauvre maman ! disait-elle parfois à ses amis O'Feilgen.

Il tomba beaucoup de neige, toute la semaine

avant Noël. La veille de la fête seulement, elle cessa au début de l'après-midi. Lilian, en revenant de la classe, se rendit à la maison des Rossignols pour avoir des nouvelles de Mrs. O'Feilgen et de ses filles, assez fortement grippées. Joe lui ouvrit et l'introduisit dans le salon, où Rosetta jouait une berceuse de Chopin. Sur une table, le thé se trouvait préparé. Miss O'Feilgen en offrit une tasse à la fillette, tandis que Joe découpait un plum-cake d'imposantes dimensions.

– Profitez-en, ma chère, déclara le jeune homme, qui s'en était adjugé une tranche formidable. Je l'ai rapporté de Londres ; et il ne m'a pas coûté cher, car c'est un ami qui m'en a fait le don gracieux... Brave garçon ! Il s'est douté que ma bourse était à sec et que je ne serais pas en mesure d'apporter quelque chose aux miens, pour Christmas.

Il rit et avala une tasse de thé additionnée de rhum.

– ... Quelle misère !... Ici, on a dû faire des prodiges d'industrie pour acheter un plum-

pudding... Et à Stanville-House on va faire bombance demain, hein ?... Tout le grand branle-bas... Rien que d'importants personnages haut cotés et bien rentés...

– Oui, on prépare le grand dîner de Christmas. Il faut que maman aide les femmes de chambre pour sortir l'argenterie, le linge, la vaisselle... Pauvre maman : elle va encore être bien fatiguée, ce soir !

Et Lilian soupira.

Rosetta demanda :

– Elle n'y assistera sans doute pas, à ce dîner ?

– Oh ! non !... Jamais elle ne paraît, quand on reçoit. Nous dînerons dans notre chambre, et c'est moi qui irai chercher les plats à l'office, car naturellement, et moins que jamais ce jour-là, les domestiques se dérangeraient pour nous. Mais c'est si bon d'être là toutes seules à dîner, sans lady Laurence, sans lord Stanville, sans cette désagréable Carrie !

– Oui, ça ne doit pas être amusant, ma pauvre Lilian !... Dîner sous le regard de lord Stanville !

Mon estomac en gèlerait !... Pourtant, demain, il y aura du superfin. Dans les grandes occasions, ils font les choses royalement, par tradition et par orgueil. Puis on recommence à thésauriser... Quel malheur ! Ah ! si j'avais les millions de notre cousin !

Lilian se mit à rire.

– Je crois, en effet, qu'ils couleraient vite entre vos doigts, si j'en juge par la rapidité avec laquelle un shilling déserte votre poche. Certainement le juste milieu serait entre lord Stanville et vous, Joe.

– Vous avez peut-être raison. Moi, j'aime dépenser, j'aime donner ; je ne puis conserver d'argent, c'est de famille !... Qu'avez-vous à me regarder ainsi, très sage Lilian ? Vous me blâmez, sans doute ?

– Un peu. La prodigalité, à tort et à travers, est aussi un défaut.

– Eh ! un défaut qui n'est pas désagréable pour autrui, en tout cas !... Tandis que l'économie des Stanville !... Mais regardez-la donc, ma tante !

Est-elle gentille, avec ce capuchon ?... Elle a l'air d'une jolie petite fée qui se cache pour visiter les pauvres mortels !

– Je voudrais bien être une fée pour donner une autre existence à ma pauvre maman et soulager tous les malheureux !... Mais il faut que je parte, car lady Stanville, si elle me voyait entrer, voudrait savoir pourquoi je suis en retard.

– Ah ! quel esclavage, ma pauvre Lilian !... Tenez, comme il faut que j'aille en ville, je vais vous accompagner jusque-là.

Il alla chercher son manteau et sortit avec la fillette.

6

La nuit maintenant était complète. Le jeune homme et sa petite compagne avançaient lentement sur la neige molle, dans la rue éclairée par l'électricité... Un sanglot, tout à coup, parvint à leurs oreilles. Lilian s'arrêta et montra à Joe un enfant qui, le visage caché entre ses mains, s'appuyait au mur du jardin de Stanville-House.

– Voyez donc ce pauvre petit !... Que peut-il avoir ?

– Nous allons le lui demander.

Et Joe, toujours compatissant, alla vers le petit garçon, suivi de Lilian, déjà tout émue.

– Qu'avez-vous, petit ?... Quelqu'un vous a-t-il fait mal ?

L'enfant écarta ses mains, laissant voir un pauvre petit visage maigre, gonflé par les larmes.

– Non... Mais je n'ai plus d'ouvrage... et

maman est malade... Nous allons mourir de faim...

– Pourquoi n’avez-vous plus d’ouvrage ?...
Que faisiez-vous ?

– J’étais employé à la fabrique...

On disait à Breenwich « la fabrique » tout court, sans qu’il fût besoin d’autre désignation.

– ... Je gagnais vingt pièce par jour, et je travaillais dur. Mais, depuis quelques jours, j’arrivais un peu en retard, à cause de maman qu’il fallait soigner, du petit frère dont il faut que je m’occupe. Le contremaître note tout ça et présente son registre au maître, à la fin de la semaine... Alors, avant que je passe à la caisse, cet après-midi, voilà qu’il m’a dit : « Vous ne reviendrez plus, Billy. Lord Stanville ne conserve pas les employés inexacts. »

– Mais connaissait-il les raisons de cette inexactitude ?

– Oh ! oui ! c’était aussi sur le registre. Mais Sa Seigneurie ne fait pas attention à ces choses-là... Et voilà que je suis sans place, avec maman

qui ne peut plus rien faire ! Qu'allons-nous devenir maintenant, mon Dieu ?

Il se remit à sangloter.

Lilian, dont les yeux se mouillaient, prit la main durcie de l'enfant.

– Pauvre petit !... Et il n'y a personne dans la fabrique qui pourrait parler, en votre faveur, à lord Stanville ?

– Oh ! non, miss, personne !... On n'oserait pas !... Oh ! bien sûr que personne n'oserait !

Et Billy eut un frisson d'effroi.

Joe hocha la tête.

– C'est bien connu... Rien à faire, mon pauvre gamin. Il faut tâcher de trouver un autre travail.

L'enfant sanglota :

– Je suis si petit pour mon âge..., si maigre... On ne voudra pas m'employer...

Lilian dit résolument :

– Écoutez, je vais essayer de demander votre grâce à lord Stanville...

Joe s'exclama :

– Vous, Lilian ? Êtes-vous folle ?... Vous recevrez quelque dure réponse, voilà tout, et ce petit n'en sera pas plus avancé.

– Je veux essayer... Il aura peut-être pitié, malgré tout...

– Pitié, lui ? J'en doute fort !... Mais que vous êtes courageuse, Lilian ! Pour ma part, j'y regarderais à deux fois avant d'aller lui adresser une requête de ce genre.

– Voyons, Joe, qu'est-ce que je risque, après tout ?... Qu'il me dise quelque chose de désagréable ?... Car, enfin, il ne me dévorera pas, j'imagine ?

En dépit de sa résolution, Lilian tremblait un peu et son cœur battait très fort quand, ayant gravi l'imposant escalier de granit, elle s'engagea au premier étage dans le large corridor qui conduisait au cabinet de travail de lord Stanville.

C'était un lieu où jamais elle n'avait pénétré... Ses doigts frappèrent un coup timide contre la porte de chêne. En même temps, elle pensait :

« Pourvu qu'il soit là ! car je n'aurais pas le courage de revenir... »

Une voix brève dit :

– Entrez.

Lilian tourna le bouton, poussa un battant et se trouva au seuil d'une vaste pièce dont la plus grande partie restait dans la pénombre, toute la lueur de la lampe coiffée d'un abat-jour de porcelaine verte se concentrant sur le bureau, devant lequel était assis lord Stanville.

Le jeune homme écrivait. Il leva la tête, et sa physionomie laissa voir une surprise hautaine à la vue de l'enfant.

– Que venez-vous faire ici ?

Lilian avança de quelques pas, en disant d'une voix mal assurée :

– Pardonnez-moi de vous déranger, lord Stanville... Je venais vous demander d'avoir pitié... C'est un pauvre petit garçon que vous avez renvoyé parce qu'il arrivait en retard à son travail. Sa mère est malade, il ne sait que devenir et...

La lueur de la lampe éclairait le petit visage tremblant qu'entourait le capuchon noir, les beaux yeux brillants qui suppliaient, les mains délicates jointes instinctivement.

– Que signifie cela ?... Est-ce pour me raconter cette histoire que vous osez venir me déranger ? En vérité, voilà une belle effronterie !

Il parlait sans colère, mais avec une dureté glaciale qu'accentuait son regard, attaché sur Lilian avec une expression de froid dédain.

– Vous mériteriez une sévère punition pour vous être permis cela. Sortez d'ici et souvenez-vous de ne jamais y revenir.

Lilian serra l'une contre l'autre ses petites mains glacées, dans un geste de supplication.

– Oh ! lord Stanville, ne vous fâchez pas contre moi !... Reprenez le pauvre Billy, je vous en prie... Je vous en prie ! Sans cela il mourra de faim...

– Taisez-vous et sortez !

La main tendue lui montrait la porte, le regard dur ordonnait impérieusement.

Une révolte monta soudain en cette âme d'enfant, ardente, généreuse, pitoyable, devant tant d'inflexibilité. Oubliant tout, Lilian s'écria d'un ton vibrant d'indignation :

– Vous êtes trop mauvais !... C'est affreux, ce que vous faites là !

Lord Stanville se leva et s'approcha, la main levée. Son regard étincelant s'abaissait vers la frêle petite créature, tremblante sous sa cape noire, mais qui, essayant de rester courageuse devant la menace, ne courbait pas la tête et ne détournait pas de lui ses yeux fiers.

La main fine et nerveuse du jeune homme s'abattit sur l'épaule de Lilian, comme un étau.

– Vous ne quitterez pas votre chambre pendant huit jours, et l'on ne vous y servira que du pain et de l'eau. Après cela, vous viendrez me demander pardon à genoux. J'espère que la leçon vous profitera, petite créature insolente. Sinon, je me charge de vous en donner d'autres... Allez !

Il la poussa dehors et referma la porte derrière elle.

Pendant un long moment, Lilian demeura immobile, presque sans pensée... Puis, comme une automate, elle longea le couloir et monta l'escalier conduisant au second étage.

À la porte de la chambre, elle s'arrêta un moment et songea en frissonnant : « Qu'est-ce que va dire ma pauvre maman ? »

Elle entra enfin... M^{me} de Sourzy, dans l'obscurité, se reposait un peu du travail de la journée. Elle demanda :

– Tu viens de la maison des Rossignols, Lilian ?

– Oui, maman... C'est-à-dire...

Elle se laissa glisser à genoux près de sa mère... Puis, ses nerfs se détendant tout à coup, elle se mit à sangloter.

M^{me} de Sourzy, inquiète, entourait de ses bras la jolie tête et demandait :

– Qu'as-tu, ma Lily ?... Voyons, dis-le-moi vite !... Quelqu'un t'a-t-il fait de la peine ?

Enfin les sanglots cessèrent un peu et Lilian put raconter ce qui s'était passé.

La pauvre femme ne parvint pas à dissimuler son effroi.

– Malheureuse petite !... Tu risquais de nous faire jeter hors de cette maison !... Et ce n'est pas le moyen de bien disposer lord Stanville en ta faveur, hélas !

– Maman, c'était trop pénible de voir ce pauvre petit si désolé !

– Te voilà bien avancée ! L'enfant n'y a rien gagné ; toi, tu as irrité lord Stanville et tu vas avoir cette punition... Ma petite chérie !

Ses lèvres se posaient sur le front, sur les cheveux de la fillette.

Lilian dit en frémissant :

– Oh ! les arrêts ici, le pain et l'eau, ce n'est rien !... mais aller lui demander pardon, quand je n'ai rien fait de mal, me mettre à genoux devant lui... Oh ! maman !

Son front se courba sur les mains de M^{me} de Sourzy... Et la mère sentit la jeune fierté de son enfant tressaillir douloureusement.

Ce même jour, un peu plus tard, lord Stanville,

causant avec sa mère, lui apprit ce qu'il appelait « un coup de tête d'enfant exaltée ». Lady Laurence leva les mains au plafond en s'exclamant :

– Quel toupet... Je vais la punir sérieusement, Hugh, ne crains rien.

– J'y ai pourvu. Huit jours de chambre et la nourriture indispensable seulement... Je crois que cette petite aura besoin d'être sévèrement tenue, ma mère.

– C'est tout à fait mon avis... Une petite orgueilleuse, gâtée par sa mère qui est en admiration devant elle. Mais je la materai... Une enfant qui nous devra tout, qui, à cette heure, serait peut-être morte de faim si nous n'étions venus à son aide... Vraiment, oui, je la ferai marcher droit, mon cher Hugh, et je lui apprendrai l'humilité nécessaire à une fille que l'on nourrit, élève, entretient par charité !

Deuxième partie

1

Assise en un coin du wagon, Lilian regardait mélancoliquement fuir le paysage. Ce train l'emmenait vers Breenwich, vers Stanville-House, vers la servitude... Aussi le trouvait-elle d'une rapidité insupportable.

Depuis cinq ans – depuis la mort de sa mère, survenue un an après leur installation chez les Stanville – elle était interne dans une institution qui la préparait aux fonctions de comptable, secrétaire ou autres de ce genre, d'après les instructions de lady Stanville. Elle n'en sortait qu'aux grandes vacances, qu'elle passait à Stanville-House – et c'était là, pour elle, le plus dur temps de l'année.

À l'institution Welling, elle avait donc appris la comptabilité, la sténodactylographie, l'allemand, l'italien, le dessin industriel. Sa vive intelligence, son énergie, sa facilité de travail lui

permettaient de réussir en tout. Mais ses goûts intellectuels n'avaient trouvé que peu d'aliments dans ce programme d'instruction... Quant à la musique, tant aimée d'elle, un heureux hasard lui avait fait faire la connaissance d'un vieux professeur de piano, ami de la directrice, qui, frappé de ses rares dispositions, lui donnait des leçons gratuitement, « pour le seul plaisir de former une remarquable artiste », déclarait-il.

Ceci, naturellement, restait ignoré de lady Laurence. Mrs. Welling, la directrice, avait pris sur elle cette petite cachotterie, après que Lilian lui eut laissé entendre qu'une pénible situation était la sienne, sous le joug de sa parente.

M^{lle} de Sourzy avait, de plus, trouvé, à l'institution Welling, une amie en la personne d'un professeur de dessin, Mrs. Jallew, jeune veuve très méritante, qui soutenait par son travail sa mère et des neveux orphelins. C'était chez elle que la jeune fille sortait, de temps à autre, encore à l'insu de lady Stanville, qui avait jugé inutile de munir sa jeune cousine d'une correspondante, Lilian – ainsi qu'elle le lui répétait à tout propos

— devant apprendre à se priver de beaucoup de choses et en particulier de distractions.

Cette amitié, la sympathie que son charme physique et moral attirait vers elle, de la part des professeurs et élèves, avaient rendu plus cruel ce départ, qui cette fois, hélas ! ne serait pas suivi du retour accoutumé, à la rentrée... Car, ses études terminées, elle était rappelée définitivement à Stanville-House. Là, lady Laurence se réservait de l'occuper en attendant qu'on décidât la voie où il conviendrait de l'engager.

Lilian savait trop bien quel serait ce genre d'occupation. À chacune de ses vacances, elle avait dû broder, coudre pour lady Stanville et pour Carrie, aider les femmes de chambre dans le nettoyage des très nombreuses pièces de Stanville-House, remplir maint autre office de ce genre, avec accompagnement des critiques acerbes de sa parente et des remarques désagréables de miss Bairn, de plus en plus arrogante et vaniteuse. À la rentrée, la pauvre enfant était dix fois plus lasse qu'au départ et surtout brisée par la lutte qu'elle devait soutenir

contre elle-même pour dompter sa révolte, pour supporter avec un courage et une fierté invincibles tant de froissements, d'injustices, de duretés.

Elle avait donc tout motif de frémir devant la perspective qui l'attendait. Aussi avait-elle résolu, quelque pénible que lui fût cette démarche, de demander à lord Stanville, devenu son tuteur, qu'il lui permît dès maintenant de chercher une situation afin qu'elle pût vivre sans rien devoir à personne.

Elle ne l'avait pas revu depuis près de trois ans. À l'époque des vacances, ces dernières années, il voyageait précisément – pour ses affaires, personne n'en doutait, car on n'eût pas imaginé qu'il pût se plaire à contempler des paysages, des galeries de tableaux ou des couchers de soleil sur les lacs italiens... Lilian s'était réjouie de ces absences. Elle n'avait jamais pu oublier son implacable dureté ni l'humiliation à laquelle il l'avait soumise. À cause de sa mère, elle avait dompté sa révolte, refoulé sa fierté qui protestait. Mais, à dater de ce jour, elle n'avait

jamais pu se trouver en présence de lord Stanville sans que son cœur se serrât, sans qu'un malaise l'envahît. Et elle avait dû avoir recours à toute sa foi de chrétienne fervente pour combattre les sentiments de rancune qui essayaient de s'installer en son âme à l'égard du fils aussi bien que de la mère.

Si, encore, elle n'avait eu à leur reprocher que sa propre souffrance, le pardon lui aurait paru plus facile... Mais il y avait sa mère..., sa pauvre mère dont les derniers jours avaient connu toutes les amertumes, grâce à lady Laurence. Quelles angoisses la torturaient à l'idée de laisser après elle sa fille, « sa Lily aux cheveux d'or », entre les mains de cette femme qui la détestait, sous la tutelle de cet homme dur et plein d'orgueil qui feignit de l'ignorer complètement, depuis l'incident du petit Billy !...

Bien qu'elle eût essayé de les cacher à Lilian, celle-ci les avait devinées. Puis il y avait tous les autres motifs de souffrance physique ou morale, que M^{me} de Sourzy avait trouvés dans cette demeure, qui avaient hâté sa fin... et que

n'oubliait pas sa fille, bien qu'elle s'efforçât d'obéir à l'une des dernières paroles maternelles :

– Pardonne-leur, Lily..., pardonne, comme je le fais.

La jeune fille, en se remémorant ces jours de douleur, songea en frissonnant : « Seigneur, donnez-moi la force !... Ils lui ont fait tant de mal ! »

Le train longeait des prés, des vergers, des enclos, où s'élevaient de frais cottages. Une ville était proche... Lilian la vit bientôt, penchée au long d'une colline, chauffée par le brûlant soleil de fin juillet. Puis le train entra en gare et s'arrêta, pour dix minutes.

Le vis-à-vis de M^{lle} de Sourzy réunit ses menus bagages et descendit, à la grande satisfaction de Lilian, car ce jeune homme n'avait guère cessé de la considérer avec une admiration à peine déguisée. Pourtant elle n'avait rien, certes, dans sa toilette, qui pût attirer l'attention ! Sa jupe noire, son corsage gris étaient taillés dans des vieilles robes de lady Laurence, et son chapeau, retapé du mieux possible, avait orné « la

filasse de miss Bairn », comme disait l'irrespectueux Joe. Ses chaussures, déformées par un trop long usage, laissaient deviner seulement le plus joli petit pied du monde. À l'institution Welling, il n'y avait personne d'aussi pauvrement vêtu que Lilian de Sourzy... Mais sa beauté, singulièrement développée depuis une année surtout, ne pouvait passer inaperçue, même dans cette tenue plus que modeste – au grand ennui de Lilian, qui comprenait l'obstacle et le danger qu'elle représentait pour une femme obligée de gagner son pain.

Le front contre la vitre du wagon, la jeune fille regardait les allées et venues des voyageurs, le long du quai... Tout à coup, elle tressaillit et eut un instinctif mouvement en arrière.. Un homme jeune, grand, d'allure hautaine et distinguée, passait, la cigarette aux lèvres. Son regard, machinalement, s'était levé dans la direction du wagon où se trouvait Lilian. Celle-ci vit une hésitation légère sur sa physionomie froide... Puis il passa, ne l'ayant pas reconnue, peut-être – en n'ayant pas daigné la reconnaître, plus probablement.

Lilian pensa : « Il a dû monter dans ce train à Londres et il revient aussi à Breenwich... Quel dommage qu'il ne voyage pas en ce moment, comme il l'a fait les années précédentes ! J'aurais eu quelques semaines sans le voir, au moins ! »

Une vive rougeur était montée à son teint délicat, d'un blanc nacré, satiné, sur lequel se détachait la pourpre vive d'une petite bouche charmante. Les cils bruns et légers s'abaissaient sur les yeux noirs, où se reflétait une émotion pénible... La seule vue de lord Stanville venait de réveiller, chez Lilian, toutes les souffrances, toutes les révoltes d'autrefois, si difficilement assoupies dans cette âme ardente et fière.

« Ma pauvre maman disait bien que personne, moins que moi, n'était fait pour une situation pareille, songea-t-elle mélancoliquement. Il faudrait, pour réussir près d'eux, la souplesse, la platitude, l'hypocrisie. Et de cela je suis incapable – grâce à Dieu ! Voilà pourquoi, je pense, lady Laurence m'a en si grande antipathie. »

Le soleil se couchait dans un horizon couleur

d'orange quand le train s'arrêta en gare de Breenwich. Lilian ne se pressa pas de descendre. Derrière sa vitre, elle attendit d'avoir vu passer lord Stanville, salué de tous avec le plus déférent empressement. Alors, seulement, elle descendit et se dirigea vers la sortie.

Elle vit, de loin, le jeune homme monter dans une superbe automobile, qui s'éloigna aussitôt. Après avoir fait le nécessaire pour qu'on lui portât sa malle, Lilian s'achemina vers Stanville-House... Car, bien que le trajet fût long, elle ne pouvait songer à prendre une voiture. Lady Laurence, pour lui faire bien connaître sans doute ce qu'était la pauvreté complète, lui mesurait de façon tellement stricte les subsides qu'une fois son voyage soldé, avec les menus frais indispensables, il ne lui restait même plus de quoi payer une place dans l'omnibus automobile qui faisait le service de la gare à la ville.

Ainsi, cette femme à l'esprit étroit, malveillant, tyrannique, la mettait dans l'obligation de solliciter d'elle tout ce qui lui était nécessaire – fût-ce la moindre chose. C'était là,

pour Lilian, le plus pénible côté de sa situation. Aussi aimait-elle mieux endurer des privations sur bien des points et attendait-elle que ses vêtements arrivassent à la dernière limite de l'usure pour demander leur remplacement.

La porte de Stanville-House lui fut ouverte par Dominich, le domestique revêché. Tout droit, la jeune fille monta à sa chambre, située au troisième étage. Lady Stanville l'avait logée là après la mort de sa mère. Des meubles de rebut ornaient cette mansarde, étouffante l'été, quand le soleil avait chauffé le toit toute la journée. Après son passage dans le vestibule et l'escalier toujours frais, Lilian éprouva là une sensation d'épuisement. Mais elle songea : « Il faut bien que je m'y habitue !... Il y a tant de pauvres gens qui supportent cela, et pire encore ! Et puis ce n'est pas le plus pénible de ce que j'aurai à endurer ici ! »

Elle commença à s'installer, voulant agir, s'occuper pour combattre la lourde tristesse qui s'emparait d'elle en se retrouvant dans cette maison où sa mère avait souffert, était morte ; où

ne l'attendait aucune affection, mais qui lui réservait, au contraire, de quotidiennes épreuves morales. Quand sa malle fut là, elle rangea son très mince trousseau, puis recoiffa ses cheveux blonds, plus beau qu'autrefois encore, plus chaudement dorés. Ce n'était pas une affaire, car il s'agissait de les serrer, de les tordre, pour ne pas encourir les remarques sèches de lady Laurence. Mais, en dépit des consciencieux efforts de Lilian, cette admirable chevelure continuait d'onduler, de s'évader – de parer, comme n'eût pu le faire la plus étincelante couronne, ce jeune et délicieux visage.

Quelques minutes avant l'heure du dîner, la jeune fille quitta sa chambre, sans hâte aucune. Elle eût voulu, au contraire, retarder encore le moment où il lui faudrait revoir lady Stanville... et surtout lord Stanville.

Sur une des marches de l'escalier conduisant du second au premier étage, un joli chat gris se lissait les pattes. L'année précédente, tout jeune minet, il avait été une des rares distractions de Lilian... La jeune fille le prit dans ses bras, et,

tout en le câlinant, descendit les quelques marches qui restaient pour atteindre le très large palier du premier étage.

Ce palier se trouvait éclairé par une fenêtre garnie de vitraux anciens, placée dans l'escalier. Mais les corridors y aboutissant étaient sombres... Lilian, occupée du chat qu'elle tenait entre ses bras, ne vit pas une silhouette masculine qui allait déboucher de l'un d'eux et qui, à sa vue, s'immobilisait. Debout sur la dernière marche, la jeune fille caressait la jolie bête et lui parlait en souriant...

– Ah ! petit coquin, tu me reconnais ?... Tu as bien grandi, mon minet ! Mais tu as toujours ton petit air fripon...

Les dernières lueurs du jour mourant éclairaient ses cheveux blonds, son visage aux traits si purs. L'harmonieuse élégance de la jeune taille souple se développait, dans cette attitude gracieuse, en dépit de la vieille robe dont Lilian avait tiré le meilleur parti possible. Et le plus charmant, le plus frais des sourires entrouvrait les lèvres pourprées, animait les yeux veloutés dont

L'ardente lumière se voilait si souvent de mélancolie.

– ... Allons, minet, il faut que je te laisse, car j'arriverais en retard.

Elle descendit la dernière marche et mit le chat à terre... Comme elle se redressait, elle vit lord Stanville qui sortait du corridor.

Une vive rougeur lui monta au visage tandis qu'elle reculait un peu, machinalement, en tressaillant de surprise et d'émotion désagréables.

Il vint à elle et lui tendit la main.

– Bonsoir, Lilian... C'est donc bien vous qui étiez dans le même train que moi ? Je n'en étais pas absolument certain, car voici quelque temps que je ne vous avais vue.

– Mais oui, mylord... J'ai quitté l'institution Welling...

– C'est ce que m'a dit ma mère, tout à l'heure.

D'un geste, il invitait la jeune fille à passer devant lui, dans l'escalier. Elle descendit rapidement, le cœur agité par l'émotion que lui causait cette rencontre.

Oui, quoiqu'elle se fût raisonnée à l'avance, elle n'avait pu maîtriser l'impression troublante, mélange de rancune douloureuse et de pénible confusion, dont elle avait été saisie devant cet homme, devant son regard froidement dominateur, qui s'était autrefois abaissé avec tant d'irritation dédaigneuse sur une pauvre petite fille, tremblante et courageuse, coupable d'implorer sa pitié pour un enfant malheureux.

Dans le salon où elle avait coutume de se tenir, lady Stanville travaillait à un ouvrage de crochet. Près d'elle, Carrie feuilletait un magazine, sans paraître y prendre grand intérêt... Ces six années écoulées, en faisant d'elle une jeune fille, n'avaient pas embelli miss Bairn. Grande, maigre, sans grâce, le visage osseux et couvert de tâches de rousseur, elle aggravait encore cette disgrâce physique par des prétentions dont s'amusait, derrière son dos, toute la jeunesse de Breenwich, et par un manque total de goût dans sa toilette, qu'elle voulait, avant tout, riche et à effet. Lady Laurence lui laissait une grande liberté sur ce point-là comme sur d'autres. Elles s'entendaient fort bien toutes

deux, par affinité de nature – et particulièrement dès qu’il s’agissait de froisser Lilian.

À la vue de M^{lle} de Sourzy, lady Stanville dit sèchement :

– Ah ! vous voilà... Ce voyage s’est bien passé ?

Tout en adressant cette question, elle enveloppait la jeune fille d’un regard inquisiteur, malveillant comme de coutume.

– Très bien, ma cousine.

Lilian serrait la main que sa parente lui tendait avec condescendance, puis le bout des doigts que lui offrait Carrie, qui jugeait inutile de se déranger pour l’accueillir.

Mais la physionomie rogue de la jeune personne changea aussitôt, s’orna d’un sourire qui découvrait de larges dents, assez mal rangées, tandis qu’un regard extasié se dirigeait vers la porte dans l’ouverture de laquelle apparaissait Hugh.

Les yeux clairs de lady Laurence eurent un éclair de joie orgueilleuse en s’attachant sur le

jeune homme.

Lilian s'était légèrement écartée... Lady Stanville la désigna à son fils.

– Voici ta pupille, Hugh.

– Nous venons de nous rencontrer en haut, ma mère.

Il regardait la jeune fille avec une attention qui fit s'abaisser un peu les cils bruns frémissants.

Ce regard, Lilian le rencontra encore au cours du repas, tandis que lord Stanville s'entretenait à bâtons rompus avec sa mère et son secrétaire. Cependant, pas une fois il n'adressa la parole à sa pupille, placée au bout de la table, comme lorsqu'elle était fillette. Et Lilian s'en réjouit, car sa gorge était serrée, ses yeux prêts à pleurer, tandis que l'étreignait la souffrance de se trouver là, près de ces malveillances et de cette indifférence dédaigneuse... pour combien de temps ?

Une quinzaine de jours seulement après son arrivée, Lilian réussit à se rendre en cachette à la maison des Rossignols pour dire, à ses amis, un rapide bonjour... Car, depuis la mort de sa mère, lady Stanville l'obligeait à lui demander son autorisation chaque fois qu'elle souhaitait les aller voir, et presque chaque fois, sans motif, on la lui refusait.

L'existence continuait, insouciant et gaie, chez les O'Feilgen. Kathleen donnait des leçons de piano ; Daisy, de santé délicate, étudiait néanmoins son violon avec ardeur ; Joe venait d'être engagé dans un petit théâtre lyrique de Londres. Quant à la belle Rosetta, elle avait recouvré sa voix, épousé un violoniste de talent, donné avec lui des concerts ; puis, devenue veuve, atteinte de nouveau de cette affection de la gorge qui lui enlevait son gagne-pain, ayant

gaspillé l'argent acquis au cours de ses tournées musicales dans les principales villes du continent, elle était revenue à la maison des Rossignols, où tous l'avaient accueillie sans vouloir se souvenir que jamais, alors qu'elle le pouvait, elle n'avait aidé ses parents dans la gêne.

Moralement, ils n'avaient pas changé, ces excellents O'Feilgen. Et Lilian, tout en reconnaissant leurs défauts, pensait qu'on devait beaucoup leur pardonner en considération de cette parfaite bonté.

Elle fut accueillie avec enthousiasme par tous — sauf par Rosetta.

Habile à dissimuler, Mrs. Heghton se montra aimable, néanmoins, alors que le dépit l'envahissait à la vue de Lilian. Jamais elle n'avait eu de sympathie pour l'enfant à l'âme franche et délicate, si opposée à sa propre nature. Mais que cette petite se permît d'être devenue aussi merveilleusement belle, c'était chose impardonnable pour cette femme jalouse de toutes les supériorités physiques ou morales.

Les misses O'Feilgen, dépourvues de

sentiments de ce genre, s'extasièrent au contraire devant leur amie.

– C'est Joe qui va tomber en admiration devant vous, Lilian ! s'écria Daisy. L'année dernière déjà, il n'avait plus d'yeux que pour vous, dès que vous étiez là. Mais, depuis un an, vous êtes devenue tout à fait jeune fille.

Lilian se mit à rire, en serrant les mains de ses amies.

– Bien, bien, vous me raconterez cela une autre fois ! Pour le moment, je me sauve, car lady Stanville trouverait que j'ai mis bien longtemps à faire la course dont elle m'a chargé... Au revoir, mistress O'Feilgen, mistress Heghton !

Et elle s'enfuit, légère, pour regagner le sombre logis qui était, en quelque sorte, sa prison.

Après le déjeuner, elle remonta dans sa chambre et prit un ouvrage de couture que lui avait donné à faire lady Stanville. La chaleur, aujourd'hui, était d'une accablante lourdeur. Lilian, très fatiguée, avait peine à lutter contre la

torpeur... Elle se sentait vraiment anémiée depuis quelques mois, et le travail dont on la chargeait ici, le manque d'air et d'exercice, la pénible contrainte morale, la tristesse et l'inquiétude de l'avenir contre lesquelles, chaque jour il lui fallait courageusement lutter, tout cela ne pouvait qu'augmenter un état de faiblesse qui commençait à l'inquiéter.

En parler à lady Laurence ? Elle attendrait pour cela de tomber à la tâche, car elle savait bien — pour l'avoir entendu répéter plus d'une fois — qu'une pauvre fille, obligée de gagner sa vie, ne pouvait se permettre d'être fatiguée ni de soigner un rhume, ni d'avoir trop froid ou trop chaud.

« Eh bien ! mon Dieu, vous me rappellerez à Vous, et je retrouverai ma chère maman », songea-t-elle, en joignant les mains sur son ouvrage un instant abandonné.

Dans le silence du brûlant après-midi, le bruit d'un moteur que l'on mettait en marche se fit entendre. C'était sans doute lord Stanville qui sortait en automobile...

Lilian eut un léger frémissement... Il faudrait

pourtant qu'elle se décidât à tenter près de lui cette démarche..., à demander l'autorisation de travailler pour gagner son pain, pour ne plus rien leur devoir, à eux, ces orgueilleux, pour échapper enfin à leur joug !

Que lui répondrait-il ?... La renverrait-il durement, comme autrefois ?

Depuis ces quinze jours, il ne lui avait pas adressé dix mots, en dehors d'un bref « bonjour » ou « bonsoir, Lilian », quand il la voyait au lunch ou quittait le salon après le dîner. Mais elle avait plus d'une fois senti, sur elle, le regard énigmatique de ses yeux bleus – regard rapide, mais singulièrement pénétrant, qui n'avait pas la dureté habituelle chez lui, mais causait pourtant à Lilian une sorte de gêne.

Non, ce ne serait pas chose facile de se résoudre à lui présenter cette requête !... Il tenait à distance jusqu'à sa mère elle-même, ce hautain lord Stanville. Lady Laurence recueillait ce qu'elle avait semé dans l'âme de son fils : sécheresse du cœur, esprit d'indépendance orgueilleuse, persuasion qu'il appartenait à une

essence très supérieure... et, sous la froide déférence dont il usait à l'égard de sa mère, secret dédain pour l'idolâtrie dont il avait été, dont il était plus que jamais l'objet.

Autrefois, il lui parlait des affaires de la fabrique. Maintenant, il ne lui en disait mot que très rarement, de façon incidente... Elle avait appris ainsi, deux ans auparavant, la construction de nouveaux bâtiments, d'importantes améliorations d'outillage, l'extension énorme donnée par Hugh à ses affaires, déjà si importantes auparavant. Mais la femme au cœur dur, qui savait si bien dominer les êtres sans défense, courbait le front comme les autres devant cette impérieuse volonté, devant les décisions de cette autorité glaciale. Lilian avait fort bien remarqué, en ces derniers temps, qu'elle ne contredisait jamais son fils, quoiqu'il eût émis deux ou trois fois des idées contraires aux siennes... Il était donc fort compréhensible que, dans cette atmosphère de crainte et d'adulation, l'orgueil de lord Stanville n'eût fait que croître en ces dernières années.

À vrai dire, cette complète indépendance du jeune homme à l'égard de l'opinion de sa mère donnait à Lilian quelque espoir qu'il fût droit à sa demande. Que lui importerait, après tout, d'autoriser que sa pupille occupât, à Londres ou dans quelque autre endroit, une situation de dactylographe ou de comptable ? Il laissait bien ses cousines O'Feilgen donner des leçons, pour vivre, dans la ville qu'il habitait... Et, une fois cette autorisation accordée, lady Laurence n'aurait plus rien à dire, en admettant qu'elle eût le désir de conserver quelque temps encore sous sa coupe cette jeune parente détestée.

Mais Lilian ne pouvait parler à Lord Stanville en présence de sa mère. Il lui faudrait donc demander une audience... Et elle reculait de jour en jour ce moment pénible.

« Ah ! que je suis lâche, songea-t-elle en reprenant son ouvrage. Je le ferai demain. Après tout, il ne me dévorera pas, comme je le disais autrefois, à propos du pauvre petit Billy... Et une humiliation de plus ou de moins !... »

À ce moment, une sonnerie électrique se fit

entendre... C'était lady Stanville qui l'appelait.

– Allons, quelque corvée encore ! murmura-t-elle avec un soupir.

Dans le salon, où les volets clos maintenaient une relative fraîcheur, lady Laurence écrivait, tandis que miss Bairn, en robe d'intérieur claire et légère, paressait dans un fauteuil, une broderie à la main.

Ce fut elle qui s'adressa à Lilian avec son habituel ton d'arrogance.

– Mettez votre chapeau, Lilian, et allez chercher mon corsage chez Mrs. Ahston.

– Est-ce absolument pressé, miss Bairn ? Je pourrais peut-être y aller un peu plus tard, quand la chaleur sera moins forte ?

– Pas du tout ; je veux ce corsage maintenant, pour l'essayer avant le dîner. Du reste, quand vous serez une employée quelconque, il faudra bien que vous sortiez à n'importe quelle heure, par n'importe quel temps !

Et un regard de dédain méchant compléta la phrase.

Lilian ne répliqua rien et regagna sa chambre. Elle mit son vieux chapeau de paille noire, prit ses gants, qui n'étaient plus que reprises, et descendit pour s'engager dans la fournaise du dehors.

La couturière de Carrie demeurait à l'autre bout de la ville... Lilian, déjà si accablée auparavant par la fatigue et la chaleur, n'en pouvait plus quand elle atteignit au but. Elle se reposa un moment, reçut le carton contenant le corsage et prit le chemin du retour.

Elle avançait avec peine, les jambes lourdes, le cerveau en feu. Un soleil de plomb dardait ses rayons sur la rue large, bordée de villas élégantes... Et Lilian n'avait pas une ombrelle pour se protéger. Son vieux parapluie, tout ce qu'elle possédait, se trouvait justement en réparation... Il fallait pourtant qu'elle se traînât jusqu'au bout, qu'elle atteignît au moins un petit coin d'ombre, où elle pourrait s'arrêter un moment...

À cette heure torride, peu de monde se trouvait dehors. Quelques voitures, quelques automobiles

passaient... L'une de celles-ci, glissant le long du trottoir sur lequel marchait la jeune fille, stoppa tout à coup. Une voix impérative demanda :

– Que faites-vous donc, Lilian, sous un pareil soleil ? Montez vite ici.

Elle leva les yeux, vit lord Stanville qui ouvrait vivement la portière... Comme elle restait là immobile, stupéfaite, il répéta :

– Allons, montez vite !

Elle obéit, sans trop savoir où elle en était... Et l'automobile repartit aussitôt.

Hugh prit le carton des mains de la jeune fille et le posa sur le siège en face de lui. Son regard s'attachait au visage empourpré par la chaleur et la fatigue, aux yeux un peu fiévreux, sur lesquels s'abaissaient les paupières délicates.

– Quelle idée avez-vous de sortir par une température pareille ? Vous risquiez une insolation, ou tout au moins un fort malaise.

– Je le sais... mais je n'étais pas libre de choisir.

– Pourquoi cela ?... Quelle était donc cette

chose indispensable ?

– Miss Bairn tenait à avoir tout de suite son corsage, qui était chez la couturière.

– Miss Bairn ?... A-t-elle donc coutume de vous donner ses commissions à faire ?... Et de vous imposer sa volonté ?

La teinte de pourpre se fit plus vive sur les joues de Lilian.

– Mais oui, mylord.

– Et ma mère le sait ?... Elle l'approuve ?...

Lilian répondit encore affirmativement... Lord Stanville s'enfonça dans l'angle de la voiture, sans quitter la jeune fille du regard. Il semblait examiner attentivement sa tenue, des pieds à la tête... Après un court silence, il demanda :

– C'est ma mère qui pourvoit à votre entretien ?

– Oui, mylord.

– Vous ne recevez pas une somme pour vos menues dépenses ?

– Non, je ne reçois rien... Je n'ai droit à rien,

d'ailleurs.

Un éclair de fierté passa dans les admirables prunelles veloutées, que la fatigue alanguissait.

Un sourire vint aux lèvres de lord Stanville – un de ces rares sourires qui, lorsqu'ils n'étaient pas nuancés de froide ironie, changeaient étrangement, pour une seconde, l'expression de cette physionomie.

– Il n'est pas question de droit, naturellement... Nous parlerons de tout cela plus à loisir.

Lilian ferma un peu les yeux, dans une subite détente physique... Après tant de fatigue et de malaise, elle se trouvait bien dans la voiture si parfaitement suspendue et capitonnée... Puis elle n'avait plus guère, en ce moment, la force de réfléchir, de s'étonner comme elle l'aurait dû en se voyant assise dans l'automobile de lord Stanville et l'objet de quelque intérêt de sa part, ainsi qu'en témoignaient ses questions et l'attention avec laquelle il continuait de la considérer.

Car, bien qu'elle tînt ses paupières un peu baissées, elle sentait sur elle ce regard, et elle en éprouvait une gêne secrète.

L'automobile s'arrêta devant la porte de Stanville-House, qu'ouvrait avec empressement Dominich, prévenu par la trompe du chauffeur. La main de lord Stanville se trouva là pour aider Lilian à descendre... Comme la jeune fille se détournait pour prendre le carton de Carrie, Hugh l'arrêta du geste.

– Laissez ! Dominich le portera chez Caroline.

Il entra avec elle dans le vestibule. Tandis qu'elle se tournait vers lui pour le remercier, il demanda :

– Si vous êtes un peu remise de votre fatigue, venez donc vers cinq heures dans mon cabinet. J'ai à causer avec vous.

– Certainement, lord Stanville. Je désirais moi-même vous parler...

– Eh bien ! entendu. À tout à l'heure, Lilian. Reposez-vous bien jusque-là.

Il leva son chapeau et se tourna vers Dominich pour lui donner l'ordre de remettre le carton à la femme de chambre de miss Bairn. Puis, à son tour, il gravit l'escalier en suivant des yeux la sombre silhouette de femme qui le précédait.

3

Au bout d'un long moment seulement, Lilian put se rendre compte qu'elle était bien éveillée, que cet incident inattendu n'était pas un rêve... Oui, lord Stanville lui accordait, de lui-même, l'entretien qu'elle souhaitait avoir. Et il paraissait bien disposé, tel que jamais elle ne l'avait vu.

Allons, elle obtiendrait certainement sans difficulté ce qui était pour elle si important – ce qui devait être, à lui, si complètement indifférent.

Néanmoins, ce fut le cœur serré par l'anxiété, par l'émotion pénible, que la jeune fille se dirigea vers le cabinet de lord Stanville, à l'heure indiquée.

Elle éprouvait une gêne dont elle ne définissait pas le motif – ou plutôt qu'elle attribuait uniquement au souvenir de la scène qui s'était passée autrefois, dans cette même pièce, entre une enfant toute frémissante de révolte et

d'humiliation et un jeune homme inflexible, qui l'avait froidement regardée accomplir sa punition.

Le cabinet de travail du maître de Stanville-House était une grande pièce à trois fenêtres, qu'un aïeul prodigue – peut-être le seul – avait fait tendre d'un magnifique cuir gaufré, orner de boiseries sculptées, dont la valeur devait être, aujourd'hui, inestimable. Les meubles, de la même époque, étaient de précieux spécimens du XVI^e siècle... Et le même aïeul, décidément artiste et homme de goût, avait réuni là quelques ivoires fouillés, des buires d'argent niellé, de curieux coffrets ciselés, qui étaient des merveilles.

Ses descendants avaient continué de venir travailler là, sans guère se soucier de la beauté du cadre. Le père de Hugh avait même eu l'idée de vendre les boiseries, dont un amateur lui offrait un haut prix. Mais il était mort avant que fût conclu le marché. Quant à son fils, il avait éconduit l'acheteur qui revenait à la charge.

Hugh conservait-il ces vieilles choses par

tradition, par orgueil de race, ou bien s'y intéressait-il vraiment et en appréciait-il la beauté ?... On ne le savait trop, car s'il se tenait, par des revues, au courant du mouvement intellectuel et artistique, il parlait fort rarement de ces sujets... Et Lilian pensait que, très probablement, son intelligence pratique de grand chef d'industrie n'y prenait pas beaucoup de goût.

Quand elle entra dans le cabinet, lord Stanville se tenait assis devant son bureau, le menton sur sa main, un rayon de soleil couchant frôlant ses cheveux ras.

C'était dans cette attitude qu'un jour, six ans auparavant, il regardait s'approcher une petite fille aux yeux fiers, aux joues brûlantes, qui se raidissait pour aller jusqu'au bout de l'humiliation...

Aujourd'hui, il se levait, s'avavançait vers sa pupille et lui désignait un fauteuil.

– Asseyez-vous, Lilian... Vous sentez-vous mieux, maintenant ?

– Un peu, je vous remercie, mylord.

Il ne reprit pas sa place au bureau, mais s’assit en face de la jeune fille dont le visage se trouvait dans la pleine clarté du couchant. Les cils bruns s’abaissèrent un peu et tremblèrent légèrement sur les yeux que gênaient cette lumière et surtout le regard de lord Stanville.

– Veuillez donc me dire à quoi vous occupez ma mère.

Elle répondit en hésitant, en cherchant ses mots. Puisqu’il paraissait vraiment ignorer la façon dont on profitait ici de sa dépendance, il déplaisait à sa délicatesse de le lui dévoiler.

Hugh, le coude à l’appui de son fauteuil, le menton sur sa main, ne quittait pas des yeux l’expressif et délicieux visage qui rougissait, frémissait, laissait voir l’embarras que causait, à Lilian, cette question.

Le jeune homme dit de sa voix nette, qui n’avait pas, en ce moment, les froides intonations habituelles :

– C’est une besogne de femme de chambre

que vous aviez là... Je changerai cela, dès aujourd'hui. Vous aurez désormais la liberté d'employer vos journées à un travail personnel ; à ce que vous voudrez. Pour votre entretien, je vous remettrai, chaque trimestre, une pension de vingt-cinq livres, dont vous userez à votre guise.

Pendant un moment, Lilian resta sans parole. Elle s'attendait si peu à cela qu'une véritable stupéfaction l'envahissait. Et elle regardait lord Stanville avec un air de dire : « Est-ce que j'ai bien compris ? »

Enfin, elle balbutia :

– Je vous remercie, mylord... Mais je voudrais... Il me serait pénible d'accepter cela.

– Pourquoi ?

– Parce que je suis capable maintenant de gagner ma vie... Et c'est ce que je voulais vous demander... La directrice de la pension Welling a offert de me trouver une situation. M'autorisez-vous à lui écrire qu'elle peut le faire ?

– Certes non ! Vous demeurerez ici jusqu'à votre majorité.

Lilian tressaillit. Elle avait beaucoup espéré, depuis un moment, réussir sa démarche... Sa déception fut si vive, son émotion si pénible, que la chaude rougeur couvrant ses joues disparut, faisant place à une subite pâleur.

Elle dit, les lèvres tremblantes :

– Pourtant, lord Stanville, vous devez comprendre que, pouvant gagner ma vie, je désire vous libérer de cette charge... tout en vous demeurant reconnaissante de m'avoir accueillie chez vous...

Cette dernière phrase fut dure à prononcer, car on la lui avait fait payer si cher, cette hospitalité !

– Je reconnais volontiers le sentiment de dignité qui vous porte à m'adresser cette demande. Néanmoins, tant que vous êtes ma pupille, il ne me conviendrait pas que vous travailliez au-dehors.

Avant d'avoir eu le temps de réfléchir, Lilian laissa échapper ces mots :

– Eh bien ! alors, chez vous... Si vous aviez un emploi à me donner ?

– Chez moi ?

Il se redressa légèrement, en la considérant avec une attention plus vive.

Et elle, aussitôt, le cœur serré, pensait :

« Qu'ai-je fait là ?... S'il accepte, dans quelle dépendance vais-je me trouver, sous le joug d'un tel maître ? »

Lord Stanville dit au bout d'un court silence :

– Je ne puis cependant vous mettre au nombre de mes ouvrières ?... Les dactylographes sont au complet... Comme aide-comptable, peut-être ? Osner et sa femme ont besoin d'aide... Vous seriez au courant de ce travail ?

– J'ai fait de bonnes études de comptabilité...

– Eh bien ! essayez. Vous viendrez au bureau de neuf heures à midi et de deux heures à cinq, à partir de lundi... Est-ce convenu ?

– Oui, Mylord... Et je vous remercie...

Elle se leva, quelque peu étourdie... C'était donc fait ? Elle devenait l'un des infimes rouages de cette puissante maison ; elle devrait, à dater de

lundi, se plier à l'inflexible discipline, à l'obéissance passive que lord Stanville exigeait de ses subordonnés...

– Pour venir aux bureaux, vous vous servirez du passage que je prends moi-même, car il est inutile que vous passiez par la fabrique. Je vais vous le montrer.

Il la précéda le long d'un corridor et ouvrit une porte qui donnait sur la galerie, au-dessus des arcades de pierre, faisant ainsi communiquer Stanville-House avec la fabrique.

– Voici... À l'extrémité, le bureau des comptables est à gauche en entrant, au bout d'un couloir. Mrs. Osner vous indiquera votre travail.

Il inclina la tête pour prendre congé d'elle et fit quelques pas dans la direction de son cabinet... Puis, se ravisant, il revint à la jeune fille.

– Encore un mot... Donnez-moi donc le titre de cousin, au lieu de ces appellations cérémonieuses qui n'ont pas de raison d'être.

Elle balbutia, saisie d'une nouvelle surprise :

– Certainement... si vous le voulez...

En rentrant dans son cabinet, Hugh s'assit de nouveau à son bureau. Mais, au lieu de se remettre à écrire, il appuya son visage contre sa main et resta immobile, la physionomie songeuse.

Un coup léger fut frappé à la porte, peu après... Lady Laurence venait demander à son fils des renseignements au sujet de valeurs lui appartenant, qu'elle désirait négocier. Il les lui donna avec la claire brièveté qui lui était habituelle ; puis, comme elle allait se lever pour se retirer, il l'arrêta du geste.

– Je vous demanderai un instant encore, ma mère... Cet après-midi, j'ai rencontré Lilian revenant de faire une commission pour Caroline. Tout d'abord, il eût convenu d'attendre une heure plus favorable, car cette enfant était prête à se trouver mal de chaleur quand je l'ai aperçue. En outre, je me demande comment vous autorisez Caroline à lui donner des ordres, comme si elle était à son service ?

Un vif étonnement apparut sur la physionomie de lady Stanville.

– Mais, mon cher ami, je ne vois pas ce que tu

trouves de répréhensible!... Lilian est destinée à une situation très modeste. Il faut donc lui apprendre à obéir, à tout supporter...

– C'est probablement pour cela que vous l'habiliez de façon tellement... pauvre ?

– Oui, car c'est une petite orgueilleuse, qui a besoin d'être matée, une enfant très portée à la coquetterie...

– Elle m'a paru au contraire simple et sérieuse. Mais, enfin, je ne la connais pas encore assez pour me prononcer catégoriquement à ce sujet... Néanmoins, je n'admets pas que cette jeune fille – ma pupille et cousine – dont j'assume la charge pécuniaire, soit mise de cette manière-là, que vous ne tolérez pas pour vos femmes de chambre. J'en ai été humilié pour nous, cet après-midi.

– Vraiment, Hugh, je regrette beaucoup !... Dès demain, je verrai à l'habiller autrement...

– Vous n'aurez plus l'ennui de vous en occuper, ma mère. Elle m'a demandé tout à l'heure de lui permettre de chercher une situation,

pour n'être plus à notre charge ; je lui ai offert alors une place de comptable dans mes bureaux, ce qu'elle a accepté. De ce fait, elle recevra des appointements qui lui permettront de suffire à son entretien.

La physionomie de lady Laurence laissa voir une surprise mêlée de vive satisfaction.

– Oh ! tu la prends dans tes bureaux ?... Tant mieux ! elle saura là ce que c'est que d'être sévèrement tenue ! Mais elle est trop jeune pour utiliser elle-même l'argent que tu lui remettras. Je lui achèterai le nécessaire...

– Ne vous donnez pas cette peine. Lilian le fera très bien seule, j'en suis persuadé.

– Mais, mon ami, tu n'y penses pas ? Cette petite n'a aucune expérience et elle est certainement coquette, je te l'affirme. Tant que je l'ai tenue, cela a bien été. Mais si elle se voit libre de s'habiller à son idée !... Avec cela qu'elle se fait déjà suffisamment remarquer, à cause de cette figure... de cette chevelure que toutes mes exhortations n'ont jamais pu parvenir à lui faire coiffer convenablement...

– J'estime au contraire qu'il est nécessaire de lui laisser quelque liberté, pour juger comment elle en usera.

Le ton net et décisif avec lequel Hugh prononça ces mots avertit lady Laurence qu'il n'y avait pas à insister.

– Du moment que tu crois cela préférable... Il sera toujours temps, d'ailleurs, de changer ces dispositions, si nous en voyons la nécessité. Mais je suis enchantée, réellement, qu'elle devienne ton employée ! L'esprit d'indépendance que j'ai combattu de mon mieux, chez elle, la sottise fierté que je n'ai pu complètement faire disparaître trouveront à qui parler en la présence d'un maître qui ne les ménagera pas !... Oui, tu as eu là une excellente idée, mon cher Hugh !

Une lueur d'ironie traversa les yeux bleu sombre. Mais lady Stanville ne la vit pas. Elle était complètement satisfaite, sans la moindre arrière-pensée, à l'idée que cette Lilian, dont le courage et la calme fierté l'irritaient, allait se trouver du matin au soir, quotidiennement, sous la dure autorité que tous redoutaient. Car, bien

que son fils n'eût pas encore trente ans, elle le considérait comme un être exceptionnel, inaccessible à toute émotion, à toute passion, dédaigneux des communes faiblesses, et elle demeurerait incapable de s'imaginer qu'il pût s'intéresser à la beauté de Lilian.

Le soir de ce même jour, comme la jeune fille allait s'asseoir à sa place habituelle, au bout de la table, lord Stanville dit impérativement au domestique :

– Mettez donc le couvert de M^{lle} de Sourzy à ma gauche, Dominich. Qu'est-ce que cette idée de le placer là-bas ?

Lilian, qui ne comptait plus les étonnements, ce jour-là, s'assit donc près de son tuteur. Lady Laurence avait eu un léger mouvement de surprise et de contrariété, car cette réflexion de son fils était un blâme pour elle, qui avait donné ses instructions à Dominich. Mais elle n'émit aucune observation et se contenta de diriger vers sa jeune parente son habituel coup d'œil hostile, dont Lilian avait renoncé à s'émouvoir.

4

Dans l'après-midi du dimanche, trois jours plus tard, Lilian accompagna chez elles ses amies Kathleen et Daisy, en sortant des vêpres. Lady Stanville et Carrie s'étaient rendues à l'hôtel de ville, où se donnait une conférence qu'avait accepté de présider lord Stanville.

La jeune fille avait donc peu de temps à consacrer à ses amies, avant que rentrassent la tante et la nièce.

Dans le salon, Joe, arrivé dans la nuit, faisait la sieste. Daisy alla lui chatouiller le nez avec son gant. Il se redressa brusquement en demandant :

– Eh bien ! quoi ?... Qu'y a-t-il ?

Puis son regard tomba sur Lilian, qui riait doucement. Alors il se mit debout en s'exclamant :

– Ah ! c'est la Belle aux cheveux d'or !

Elle lui tendit sa fine petite main, qu'il serra chaleureusement. Son regard ébloui, admirateur et tendre, s'attachait au joli visage souriant.

– Vous êtes encore plus délicieuse que l'année dernière, Lilian !

Elle rougit et prit un air sérieux.

– Il était convenu que vous ne deviez plus me faire de compliments, Joe.

– C'est vrai ! mais ils partent tout seuls !... C'est votre faute, aussi ! Est-ce qu'on a des yeux pareils ? Et ces cheveux !

Lilian lui tourna le dos.

– Bonsoir, mon ami. Je reviendrai quand vous serez parti.

– Que vous êtes susceptible !... Mais je me tais ! Allons, venez vous asseoir. J'ai apporté des gâteaux de Londres... ceux que vous aimez, Lily. Ma tante va nous servir du thé, qui me semblera cent fois meilleur... Bon, j'allais encore en laisser échapper un !

Il avait toujours son visage rieur et doux, le blond Joe. Joli garçon, de petite taille, mince et

gracieux, la physionomie un peu efféminée, il s'habillait avec une élégance trop recherchée. Au moral, cœur excellent et tête légère. Il ne cachait guère son admiration pour Lilian, mais celle-ci, tout en affectant de ne pas le prendre au sérieux, maintenait entre eux, avec beaucoup de tact, une attitude de bonne camaraderie, dont le jeune homme n'avait jamais cherché à dépasser les limites.

Kathleen, jetant sur une table son paroissien, s'écria :

– Devine, Joe, ce que vient de nous apprendre Lilian !

Daisy répéta d'un ton d'horreur :

– Oui, devine !... la pauvre amie !

– Quoi donc ?... Quoi donc ?

– Oui, que lui arrive-t-il, à cette pauvre Lilian ?

Ces derniers mots étaient prononcés par Rosetta qui entrait, la théière à la main.

Kathleen dit lugubrement :

– Elle entre comme comptable à la fabrique !

Joe bondit.

– Ô ciel !... vous, Lilian ?... vous, directement sous le joug de lord Stanville ?

Elle eut un sourire mélancolique.

– Peut-être ne sera-t-il pas plus pesant que celui de sa mère.

– Mais est-ce lui qui vous a offert... ou imposé cela ?

– Non, pas imposé !... Je dois même dire que c'est moi qui le lui ai demandé.

Elle fit alors succinctement le récit des incidents qui avaient marqué cette journée où, pour la première fois, lord Stanville avait paru se rappeler qu'il était son tuteur.

– En résumé, il m'a témoigné autant d'intérêt qu'il lui est sans doute possible d'en avoir pour une si petite personnalité, conclut-elle.

Joe protesta :

– Eh bien ! vous n'êtes pas difficile !... Vous faire travailler dans ses bureaux..., vous, sa

cousine !

– Il juge cela plus convenable que de me laisser travailler dans les bureaux d'un étranger, mon cher ami.

– Mais il ne devait pas accéder à votre demande ! Il devait vous dire : « Non, vous n'avez pas à gagner votre vie, puisque vous êtes sous mon toit et que je suis votre parent... » Bien au contraire, il a sauté là-dessus, trop heureux d'avoir une nouvelle esclave à faire marcher. Ah ! on sait ce que signifie cela : « employée chez lord Stanville » ! Vous le verrez vite, ma pauvre Lilian !

Elle dit, avec un petit tremblement dans la voix :

– Voyons, Joe, ne m'ôtez pas mon courage.

– Oui, es-tu stupide ! s'écria Daisy. Crois-tu qu'elle n'a pas encore assez d'inquiétudes sans que tu viennes lui tourner le fer dans la plaie ?

Joe saisit la main de Lilian.

– Pardon ! je suis un imbécile, en effet !... D'abord, qu'est-ce que j'en sais ? Lord Stanville

aura sans doute quelque indulgence pour vous, car les statues de marbre elles-mêmes doivent être charmées par vos beaux yeux, Lilian, par votre sourire...

– Joe, vous dites des bêtises !

Il prit un air contrit, tandis qu’entre les lèvres de Rosetta glissait un sourire moqueur à la vue de la rougeur qui montait aux joues de Lilian.

Kathleen saisit son frère à l’épaule et le secoua gaiement.

– Incorrigible garçon !... Si tu continues, nous t’enverrons, comme pénitence, faire des compliments à miss Bairn !

– Ce serait fort amusant ! Car elle y croirait, je le parie !... Toujours aimable, la sympathique Caroline ? Toujours d’une grâce idéale ?... On n’annonce pas encore son mariage avec lord Stanville ?

– Il n’en est pas question. Pensez-vous que cela puisse se faire ?

– J’ignore !.. Ce doit être un projet de lady Laurence, qui porte dans son cœur cette

charmante héritière. Mais Hugh entre-t-il dans les idées de sa mère ? Voilà ce qu'on ne peut savoir.

Daisy s'écria :

– Je ne puis croire qu'il l'épouse ! Elle est vraiment trop laide, trop disgracieuse !... Et puis – car ceci, dit-on, est la principale question pour lui – bien d'autres femmes plus agréables lui apporteraient une fortune beaucoup plus considérable.

Rosetta, qui versait le thé, déclara :

– Je suis absolument de ton avis. Lord Stanville peut choisir entre cent, entre mille – d'autant plus qu'il est fort bel homme, d'une distinction extrême.

Joe convint :

– Très aristocratique. Si seulement il ne rasait pas ses cheveux et s'il s'adressait à un autre tailleur que ce brave Becker, qui habille tous les grands-pères de Breenwich, il serait d'un chic impressionnant.

– Tel quel, c'est un homme très remarquable.

Joe simula un frisson.

– Trop remarquable ! Écrasant !... Quand je pense à l'heureuse créature qui aura l'honneur de devenir lady Stanville !... Brrr ! c'est terrible !

– Pourtant elles sont nombreuses, j'en suis certaine, celles qui aspirent à cet honneur.

– Eh oui ! à cause de cette énorme fortune !... Puis il y a des femmes, paraît-il, que ces hommes de roc et de glace subjuguent complètement et qui n'aspirent qu'à se mettre sous un tel joug. Grand bien leur fasse !... Ce ne serait pas votre goût, dites, Lilian ?

La jeune fille eut un frisson, bien réel celui-là, en répondant avec élan :

– Oh ! non.

Rosetta ne dit rien. Mais elle pensait, le cœur gonflé d'ambitieux désirs : « Ah ! j'accepterais bien cela, moi !... Pour une fortune et une situation comme celles-là, on peut supporter un peu la servitude... Et, d'ailleurs, une femme habile, jolie, de caractère souple, pourrait espérer rendre moins intraitable cet orgueilleux lord Stanville. »

Lilian s'attarda un peu à la maison des Rossignols. Comme la princesse du conte, elle s'enfuit bien vite en entendant sonner cinq heures... Hélas ! juste au moment où elle tournait l'angle de la maison, le landau attelé de deux chevaux gris, auquel demeurait toujours fidèle lady Laurence, s'arrêtait devant Stanville-House, à la suite de l'automobile de lord Stanville. Celui-ci, déjà descendu, s'avança pour aider sa mère... Lady Laurence, le pied sur le marchepied, aperçut Lilian et demanda sèchement :

– D'où venez-vous donc, à cette heure ?

Hugh, tournant la tête, regarda la jeune fille toute rougissante, à la perspective des reproches et des ennuis qui l'attendaient.

– De chez Mrs O'Feilgen, ma cousine.

– Comment, sans m'en demander la permission, ainsi que je vous l'ai ordonné ?... Tu vois, Hugh, quelle indiscipline !

Lord Stanville dit froidement :

– Elle a eu tort, en effet.

Carrie, qui s'apprêtait à descendre derrière sa

tante, glissa vers Lilian un coup d'œil méchamment joyeux.

Lady Stanville, en mettant pied à terre, dit avec satisfaction :

– Tu peux constater par toi-même, Hugh, le caractère difficile, l'esprit d'insoumission contre lesquels je dois lutter.

– Vous n'aurez plus cette peine, ma mère. Désormais, c'est à moi que Lilian devra demander toutes les autorisations.

– Très bien ! parfait ! Je ne pense pas qu'elle ait jamais l'idée d'enfreindre les défenses que tu lui feras, cette jeune personne qui se moque ainsi des miennes !

Et lady Laurence eut un petit rire sec, en jetant, vers Lilian, un regard de malveillant contentement.

Elle entra dans le vestibule, suivie de Caroline, guindée dans sa robe blanche trop chargée de broderies. Du geste, Hugh invita Lilian à passer devant lui !... Et, tandis qu'il venait après elle, il demanda :

– Eh bien ! que deviennent-ils, tous les O’Feilgen ?... On m’a dit que Joseph avait un engagement dans je ne sais plus quel théâtre ?

– En effet, mon cousin.

Lady Laurence se détourna brusquement.

– J’ignorais !... Ainsi, le voilà cabotin ?... C’est complet !

Hugh riposta dédaigneusement :

– Que voulez-vous qu’il fît ?... Il n’est capable que de cela.

Quel mépris orgueilleux ! Lord Stanville semblait, par ces mots, écraser son humble parent, le rejeter dans le néant.

Lady Laurence dit avec vivacité :

– Je pense, mon cher ami, que tu vas mettre à la raison ces gens-là ?... C’est-à-dire les envoyer se loger ailleurs !

– Pourquoi donc ?

– Comment, pourquoi ?... Mais ce petit chanteur fait parler de lui ?... Pas en bien, certainement, car il ne doit avoir aucun talent !

– Sa voix est jolie, paraît-il toutefois, elle ne lui permettra pas de s'élever au-dessus de la moyenne. Son existence a été jusqu'ici convenable. J'ai pris mes renseignements à ce sujet... Ainsi donc, pour le moment, je ne vois rien qui motive le renvoi de cette famille hors du logis dont je lui laisse la jouissance.

Et, se tournant vers Lilian qui écoutait avec anxiété, car elle craignait en ce moment pour ses amis, dont l'existence pécuniaire était déjà si difficile, Hugh ajouta :

– Je vous autorise à les voir de temps à autre. Mais prenez garde de ne pas vous laisser influencer par ce milieu d'artistes, gens gaspilleurs et sans souci.

– Oh ! non. Si j'estime leurs excellentes qualités, je connais aussi leurs défauts... Je vous remercie, mon cousin...

Les yeux noirs, où brillait une lueur joyeuse, se levaient sur le beau visage hautain. Puis, inclinant un peu la tête dans ce petit salut digne et charmant qui lui était habituel, Lilian se dirigea vers l'escalier pour regagner sa mansarde.

Lady Stanville demanda en baissant un peu la voix :

– C'est toi qui lui as permis de t'appeler ainsi ?

– Mais oui. Qu'y voyez-vous d'extraordinaire ?

– L'autre manière était plus respectueuse..., mettait mieux en relief les distances... Et maintenant, un tout qu'elle devient ton employée...

– Et bien ! elle n'en est pas moins pour cela ma cousine, je suppose ?

Le ton était bref, impatient, et le regard disait clairement :

« Comment vous permettez-vous de discuter ce qu'il me plaît de faire ? »

Lady Laurence balbutia :

– Naturellement, tu es le seul juge... Je faisais une simple remarque... Du moment que tu trouves cela préférable...

– Je le trouve logique, tout simplement.

Et l'incident fut clos là-dessus, de façon irrévocable, comme pour toutes les décisions de lord Stanville.

Lilian commença, le lendemain, l'apprentissage de ses nouvelles fonctions, sous la direction de Mrs. Osner, une femme aux cheveux grisonnants, aux épaules voûtées, au long visage terne et fatigué. Son mari et elle occupaient ici, depuis plus de vingt ans, cette situation de comptables. Eux seuls auraient pu dire la somme de travail et de patiente soumission qu'avaient exigée, de ces laborieux employés, lord James Stanville, d'abord, et surtout son fils... Après avoir élevé six enfants, au moment où ils comptaient faire quelques économies pour leurs vieux jours, deux petits-enfants orphelins leur étaient tombés sur les bras. Ainsi, l'heure de la retraite se trouvait reculée jusqu'à des limites indéfinies. Mais les pauvres gens, sans se plaindre, continuaient leur consciencieux travail, en tremblant toujours de ne pas satisfaire le maître dur et altier dont dépendait leur existence.

Mrs. Osner semblait une excellente personne, discrète et taciturne, comme son mari, d'ailleurs. Les longues heures passées entre les murs de ce bureau sombre paraissaient les avoir marqués d'une indélébile empreinte de tristesse silencieuse... Et Lilian, en songeant à ce qu'on lui avait dit au sujet de la discipline impitoyable qui maintenait ouvriers et employés de tous grades songeait avec un petit frisson : « Je deviendrais donc semblable à eux si je restais ici quelque temps ? »

Généralement, quand lord Stanville avait besoin de parler à l'un de ses comptables, il le faisait appeler dans son bureau. Pourtant, le troisième jour après que Lilian fut installée près d'eux, il entra, donna une brève instruction à Osner et sortit sans avoir adressé la parole à sa pupille, mais en enveloppant d'un long regard la tête blonde penchée sur un registre.

Aux repas, il lui disait maintenant quelques mots. Elle n'avait plus l'impression d'être, pour lui, celle qui n'existe pas. Mais toujours, en sa présence, une gêne l'envahissait, telle qu'elle

n'en avait jamais éprouvé autrefois, quand elle était une fillette dont ne daignait pas s'occuper lord Stanville.

Si la nouvelle situation de Lilian n'avait rien de particulièrement intéressant, la jeune fille y gagnait, du moins, d'échapper en partie à l'autorité de lady Stanville. En dehors du temps passé au bureau, elle était libre. Hugh lui ayant remis à l'avance le premier trimestre de ses émoluments, elle pouvait commencer de monter, fort simplement d'ailleurs, sa garde-robe et son trousseau. Ses mains adroites transformaient en blouses charmantes deux coupons d'étoffe légère que Daisy avait découverts, pour elle, dans un magasin de nouveautés. Elle avait le goût de l'élégance discrète, de l'harmonie, de cette simplicité raffinée qui est la marque de la plus rare distinction... Et, en cela encore, elle ne pouvait être comprise de lady Stanville, qui, bien que de naissance aristocratique, avait, sur ce point, des goûts de parvenue.

Elle croyait bien, la pauvre Lilian, que ses modestes blouses, copiées sur un modèle fourni

par Kathleen, ne risquaient pas d'encourir les critiques de son atrabilaire parente. Aussi demeura-t-elle un moment ahurie en s'entendant apostropher en ces termes, la première fois qu'elle mit l'une d'elles :

– Qu'est-ce que cette élégance déplacée ?... Où avez-vous acheté ce corsage ?

C'était l'heure du déjeuner, dans le salon où lady Laurence attendait son fils, pour passer dans la salle à manger... Hugh entra à ce moment. Il demanda :

– Qu'y a-t-il ?

– Regarde cela !... Ne t'avais-je pas prédit qu'elle ne saurait pas s'habiller selon sa situation ?

Les yeux pénétrants examinèrent, d'un coup d'œil, la jupe de lainage bleu foncé, la blouse blanche à fines rayures satinées bleu pâle, échancrée autour du cou charmant, les manches qui laissaient voir, au-dessus d'un poignet aux attaches délicates, un peu de bras fin et blanc.

– Je ne comprends pas ce que vous voulez

dire ?... Je ne trouve rien, absolument rien à reprendre dans la toilette de Lilian.

– Comment ?... Devrait-elle se permettre cette élégance ?... Et ceci ne prouve-t-il pas une recherche de coquetterie que nous ne pouvons tolérer chez elle, pour son propre bien ?

Elle désignait les manches courtes, l'échancrure si modeste pourtant.

Lilian, stupéfaite de cette attaque imprévue, conservait pourtant l'attitude de dignité sans bravade qu'elle avait toujours su opposer aux injustices. Mais ses beaux yeux confus se tournaient instinctivement vers lord Stanville et semblaient demander : « Est-ce vrai, cela ? »

Hugh dit, d'un ton de froide impatience :

– Qu'allez-vous imaginer là, ma mère ? Une jeune fille aime à être gentiment mise, c'est tout naturel. Je ne la qualifierai pas de coquette pour cela... Ni parce qu'elle montre un peu son cou et ses bras. C'est d'ailleurs une mode assez raisonnable, par la chaleur que nous avons, et je m'aperçois que Caroline en a largement usé.

Lady Stanville pinça les lèvres, avant de riposter :

– Tu m'accorderas, mon ami, que ce n'est pas la même chose ! Caroline et Lilian... cela fait deux.

Hugh effleura du regard le cou jaune et maigre, les longs bras osseux, à l'épiderme sec, découverts jusqu'au-dessus du coude. Ses lèvres s'entrouvrirent dans un sourire de froide ironie...

– Je suis de votre avis, ce n'est pas la même chose !... Mais Lilian a mis vraiment, dans le choix de sa toilette, toute la discrétion nécessaire, et il m'est impossible de m'associer à votre critique.

Sur ces mots, le débat fut clos. Mais, pendant le repas, Lilian surprit plus d'une fois le regard sourdement hostile de lady Laurence dirigé vers elle, et elle pensa en frissonnant : « Comme elle me déteste ! »

Oui, elle la détestait... mais surtout, ce soir, elle avait senti pénétrer en elle une inquiétude encore vague...

Il lui semblait que, jusqu'alors, elle n'avait jamais aussi bien remarqué la beauté de Lilian..., la beauté dangereuse que mettait en valeur cette toilette toute simple, mais d'un goût charmant... Et elle se demandait si elle n'avait pas rêvé en croyant voir le regard d'Hugh s'attarder sur le profil délicat, sur les petites mains finement modelées...

Lui ? allons donc !... Jamais il n'avait accordé d'attention à une femme, fût-ce à cette belle lady Wilken, que l'on s'accordait à trouver irrésistible.

Évidemment, l'intérêt subit qu'il témoignait à sa pupille, depuis son retour, pouvait paraître quelque peu surprenant. Mais cet homme autoritaire aimait à diriger, à tenir sous sa domination directe...

Telle était, chez lady Laurence, la croyance en l'invincibilité de son fils qu'elle ne voulait pas s'arrêter à cette idée folle, complètement invraisemblable : Hugh pris au charme de cette enfant, « une petite coquette », pensait la mère avec colère.

Dans l'après-midi de ce jour, Lilian se rendit chez les O'Feilgen, car c'était un dimanche, et elle devait faire une promenade avec ses amis. Ceux-ci étaient tous réunis dans le jardin, sous un vieux tilleul centenaire. Daisy s'élança vers l'arrivante et lui prit les deux mains.

– À la bonne heure !... Êtes-vous ravissante comme cela, ma chérie !... Regardez la belle princesse qui a rejeté sa peau d'âne !

Joe, qui flânait autour du tilleul en fumant une cigarette, s'approchant vivement :

– Malheureux que je suis ! Comment voulez-vous que je tienne ma promesse ?... Vous étiez déjà trop jolie avec vos vieilles robes ! Et maintenant !

– Maintenant, vous vous tairez de même, Joe, si vous voulez me faire plaisir.

Il se mit à rire, en murmurant :

– Oh ! je ne promets plus rien !

Kathleen s'avavançait à son tour. D'un regard connaisseur, elle inspecta Lilian.

– Tout est très bien ! Cette toilette, qui a coûté si peu de chose, qui est la simplicité même, paraît, sur vous, d'une incroyable élégance, chère Lily !... Et vous êtes adorable sous ce petit chapeau de rien du tout !

Joe approuva chaleureusement :

– Adorable c'est le mot !

Souriante et un peu confuse, Lilian s'approcha de Mrs. O'Feilgen et de sa belle-sœur. Rosetta, les mains croisées sur le journal qu'elle avait laissé tomber sur ses genoux, regardait la jeune fille à l'ombre de ses paupières demi-baissées... Elle demanda, avec un sourire ambigu :

– Que dit lady Stanville de cette transformation ?

Une ombre passa sur la physionomie de Lilian.

– J'ai failli avoir une scène ce matin, à ce sujet. Il paraît que cette toilette de rien du tout, comme dit Kathleen, est beaucoup trop élégante

pour moi.

Joe s'écria d'un ton indigné :

– La sottise créature !.. Quand toutes les parures du monde ne seraient pas encore dignes de vous !...

Mrs. Heghton interrompit son neveu :

– Et votre tuteur, vous a-t-il fait compliment sur votre nouvelle tenue ?

Lilian se mit à rire :

– Un compliment, lui ?... Je me suis estimée heureuse que, sans vouloir écouter les critiques de sa mère, il ait déclaré ne rien y trouver à redire.

Cette fois encore, Joe éclata :

– Quel mufle ou quel imbécile serait-il donc, pour en juger autrement ? On a beau être un iceberg, il y a pourtant des évidences qui s'imposent... Déjà, c'est trop fort qu'il accepte de vous voir travailler dans ses bureaux... Oui, cela m'indigne, quand je pense aux sommes fantastiques enfermées dans les coffres-forts de ce nabab ! Ah ! si c'était moi !... Avec quelle joie

je vous dirais : « Ma charmante cousine, je serai trop heureux de mettre à vos pieds le nécessaire et le superflu, en échange de vos sourires, royal remerciement que ne pourraient payer toutes mes richesses. »

Les jeunes filles éclatèrent de rire.

– Quel fou, ce Joe !... Vous imaginez-vous lord Stanville tenant ce discours ?

Rosetta eut un sourire singulier en murmurant :

– Non..., pas encore.

Cet après-midi-là, les O’Feilgen et Lilian firent une longue promenade dans la campagne. La jeune fille, oubliant un peu ses soucis, prit part à la gaieté de ses compagnons, rit joyeusement des anecdotes amusantes de Joe, joua à cache-cache avec Trick, un blond petit garçon qui l’avait en grande affection. Quand on revint vers la ville, ses joues étaient rosées, ses yeux avaient un merveilleux éclat de vie. Les promeneurs, nombreux en cet après-midi de dimanche, se détournèrent pour la regarder, ce qui paraissait

fortement agacer Mrs. Heghton, à en juger par sa physionomie.

Comme le petit groupe arrivait sur la place, à la hauteur de Stanville-House, la porte s'ouvrit, laissant apparaître lord Stanville. Il salua ses cousines, tendit la main à Joe, prononça quelques mots de froide politesse... Sa haute taille, d'une vigoureuse élégance, paraissait écraser, tout à coup, le jeune O'Feilgen, et sa virilité superbe rejetait dans l'ombre le charme efféminé de ce dernier.

Pendant quelques secondes, la dureté habituelle disparut du regard qu'il attachait sur la jeune fille.

– Vous venez de faire une promenade avec vos amis, Lilian ?

– Oui, mon cousin. Nous sommes allés jusqu'à Billingham.

– Vous avez bien fait de profiter de ce bel après-midi.

Joe fit observer :

– Cela lui donne une bonne mine.

Le regard admiratif qu'il dirigeait vers Lilian ne fut sans doute pas perdu pour lord Stanville, car les sourcils bruns se rapprochèrent, les yeux bleus prirent leur teinte la plus sombre.

Hugh demanda, sur un ton de hautaine sécheresse :

– Demeurez-vous ici jusqu'à la fin des vacances ?

– Non, malheureusement, mylord. J'ai de-ci de-là quelques petits engagements, qui m'obligeront à partir dans huit jours.

– Ah !... rentrez, Lilian. Il est inutile de rester là en plein soleil et d'y retenir ces dames.

Lilian prit hâtivement congé de ses amis et disparut dans le vestibule.

Lord Stanville, après un salut bref, s'éloigna, traversant la place, tandis que les O'Feigen se dirigeaient vers leurs logis.

Daisy fit observer :

– Poli tout juste, comme de coutume, notre auguste cousin. Impossible de mieux nous montrer que nous sommes, à ses yeux, moins que

des atomes.

Joe s'écria d'un ton irrité :

– Je ne puis dire quel effet cela me produit quand je vois cette délicieuse Lilian disparaître dans cette sombre demeure, où elle a tant souffert, où personne ne l'aime !

Rosetta, qui marchait près de son neveu, laissa échapper un petit rire sourd.

– Où personne ne l'aime ?... Ne crains rien, on l'aimera, et plus que tu ne le souhaites, probablement !

Joe la regarda d'un air surpris.

– Que voulez-vous dire ?

Elle leva les épaules, en le considérant avec commisération.

– Tâche de deviner tout seul, car c'est d'une simplicité enfantine.

Le jeune homme eut un brusque mouvement.

– Vous n' imaginez pas que... que lord Stanville... ?

– Mais si, cher nigaud ! C'est clair comme le

jour qui nous environne. Lilian n'a plus rien à craindre ; une protection puissante veille sur elle. L'austère lord Stanville s'est laissé charmer par ses beaux yeux et par ses cheveux d'or... Tu verras, tu verras si je me trompe !

Joe, les traits crispés, dit entre ses dents :

– Ce sont des idées folles ! Je n'y crois pas du tout !... je ne veux pas y croire.

– À ton aise ! Tu ouvriras les yeux plus tard, mon cher... Quant à moi, dès le jour où elle nous a dit qu'il substituait son autorité directe à celle de lady Laurence, j'ai pensé : « Tiens, tiens, il s'y intéresse bien subitement, pour un homme aussi orgueilleusement indifférent !... » Et mon impression se confirme. Tout à l'heure, quand il l'a regardée... ce n'était déjà plus le même homme.

Joe, dont la physionomie s'était un peu altérée, demanda :

– Pensez-vous donc qu'il l'épouserait ?

– Ah ! quant à cela !... Peut-être, si elle est très habile...

– Habile ?... Lilian ? Pauvre chère petite amie, la sincérité, la simplicité mêmes !... Et je suis bien sûr, d'ailleurs, qu'elle n'en voudrait pas de cet odieux lord Stanville. Car elle ne nous a pas caché qu'elle n'éprouvait que crainte et antipathie à son égard.

– Ces sentiments-là peuvent changer, s'il devient plus aimable... Puis il y a la fortune...

– La fortune ? elle s'en moque bien !... Pourvu qu'elle puisse gagner convenablement sa vie...

Rosetta, de nouveau, eut son petit rire narquois.

– Elle s'en moque ?... C'est ce qu'il faudrait voir, le moment venu... En tout cas, elle est sous la dépendance de son cousin et tuteur pour trois ans encore. Elle devra donc bien réfléchir, au cas où elle voudrait repousser une aussi flatteuse attention...

Joe grinça des dents, puis riposta irrespectueusement :

– Vous dites des sottises, ma tante !... Lord Stanville est un glaçon, un tyran, un être sans

cœur, tout ce que vous voudrez en ce genre ; mais je le crois honnête homme et incapable d'abuser d'une situation semblable.

Mrs. Heghton leva les épaules.

– Bah ! sait-on ! De telles natures ne supportent peut-être pas plus d'obstacles en matière d'amour que pour autre chose.

Joe essaya de rire.

– Lord Stanville amoureux !... Non, vous m'amusez ma tante !

– Oui, oui, mon cher, va toujours ! Mais elle voit clair, la tante Rosetta... Oh ! nous ne sommes encore qu'au début ! Il est probable que cet homme orgueilleux et sévère va lutter contre lui-même... Peut-être même aura-t-il l'énergie de couper court, en éloignant Lilian... Oui, c'est très possible, cela...

Elle songea un moment, le front plissé, les yeux devenus durs et mauvais. Puis elle se mit à rire en murmurant :

– Ce que je voudrais voir, par exemple, c'est la tête de lady Stanville quand elle fera cette belle découverte !

6

Une dizaine de jours plus tard, Lilian, un matin, fut appelée dans le bureau de lord Stanville.

Son cœur avait des battements d'inquiétude, pendant que, laissant là son registre de comptes, elle se dirigeait vers la grande pièce claire et sévèrement meublée, où elle n'était encore entrée qu'une seule fois : le jour où son tuteur lui avait remis le premier trimestre de cet argent qu'elle gagnait chez lui.

À quel propos cette convocation ? N'était-il pas satisfait de son travail ? Elle y apportait, cependant, tout le soin, toute la conscience possible... Mais elle savait, par ce qu'elle en avait entendu dire, par quelques réflexions craintives échappées aux Osner, combien il était un maître exigeant, auquel rien n'échappait.

Quand elle entra, Hugh, debout, près d'une

fenêtre ouverte, avait entre les lèvres une cigarette. Il la jeta au-dehors et se rapprocha de son bureau.

– Je vous prends aujourd’hui comme sténographe, Lilian. Asseyez-vous là, je vous prie.

Il lui désignait une petite table. Elle obéit, sans se permettre d’objecter qu’il n’avait pas été question de cet emploi de secrétaire, quand il l’avait engagée. D’ailleurs, travailler de cette manière ou d’une autre lui eût été fort indifférent, s’il n’avait fallu, en cette occasion, le faire sous le regard de lord Stanville.

Pourtant il n’était plus aussi froid, ce regard... plus aussi intimidant... ou, du moins, il l’était d’autre façon. Elle s’en rendait compte, sans définir l’impression ressentie. Mais elle continuait de n’être toujours pas à l’aise en présence de son tuteur.

Lord Stanville dictait avec une rapidité qui exigeait de la part de ses habituelles sténographes une grande habitude. Celle-ci manquait à Lilian. Aussi, à un moment, dût-elle s’arrêter en disant

timidement :

– Pardon, mon cousin... Mais je n’y suis plus du tout...

Ses yeux veloutés, un peu confus, se levaient sur le jeune homme. Il sourit et dit sans une ombre d’impatience :

– Oui, je vais trop vite pour une novice comme vous. Eh bien ! Reprenons !

Cette fois, Lilian put facilement suivre la dictée. Hugh, d’ailleurs, ne paraissait pas pressé le moins du monde. Le visage contre sa main, il ne quittait guère des yeux les cheveux aux chauds reflets d’or, la délicieuse figure un peu amaigrie, un peu pâle, dès que la quittait la rougeur si vite montée à ce teint délicat.

La dictée terminée, il donna quelques instructions à la jeune fille au sujet de la copie dactylographiée, qu’elle devait lui présenter le lendemain... Puis, comme elle faisait un mouvement pour se retirer, il l’arrêta du geste...

– Dites-moi donc, êtes-vous fatiguée, Lilian ?... Vous n’avez pas bonne mine, et vous

ne mangez presque pas aux repas.

Elle eut peine à réprimer sa stupéfaction devant cette chose surprenante : lord Stanville s'occupant de détails aussi infimes que la santé, l'appétit de sa pupille.

– Je suis en effet très fatiguée depuis quelque temps, mon cousin. C'est de l'anémie, je pense.

– Eh bien ! il faut vous soigner.

Il réfléchit un moment, puis ajouta :

– Vous pourriez peut-être prier Mrs. O'Feilgen de vous accompagner chez le docteur Thomwill ? C'est le meilleur médecin de Breenwich, un homme fort intelligent et consciencieux.

– Certainement, elle sera très heureuse de me rendre ce service... Mais je ne crois pas que ce soit nécessaire... Je prends, depuis quelques jours, une potion à base de fer, qui a réussi à Daisy O'Feilgen...

– Si, je veux que vous consultiez. Allez chez lui demain et rendez-moi compte ensuite de ce qu'il vous aura dit... Puis, cet après-midi, laissez le travail et faites une promenade avec vos amies,

si elles sont libres. Cela vaudra mieux que de rester enfermée dans ce bureau sans air.

Elle remercia et quitta la pièce, en se demandant si elle était bien éveillée.

Les dames O'Feilgen, quand elle leur raconta peu après ce qui s'était passé, ne témoignèrent pas d'une très vive surprise. Rosetta avait ouvert les yeux de ses parentes, comme elle l'avait fait auparavant pour Joe... Mrs. O'Feilgen déclara :

– C'est très bien de sa part... Il remplit là son devoir, trop longtemps négligé. Quant à moi, chère enfant, je suis toute prête à vous accompagner chez le médecin. Dès ce soir, Kathleen ira s'informer des heures de consultation.

Daisy fit observer :

– C'est tout de même fort qu'il ne charge pas sa mère de s'occuper de Lilian, à ce point de vue !

– Cela prouve comme il la connaît bien, comme il a compris son hostilité à l'égard de Lilian. Il apparaît très évident, de plus en plus,

qu'il veut soustraire complètement sa pupille à cette ingérence tracassière et malveillante... D'ailleurs, là encore, il ne fait que son devoir. Mais ceci témoigne qu'on peut attendre de lui, au point de vue justice, beaucoup mieux que de sa mère.

Rosetta eut un rire moqueur en murmurant, si bas que seule Daisy l'entendit :

– Oh ! Certainement !... au point de vue justice... et affection...

Daisy lui lança un coup d'œil mécontent. Mrs. O'Feilgen et ses filles, tout en reconnaissant que la nouvelle attitude de lord Stanville à l'égard de Lilian témoignait d'un intérêt évidemment significatif, jugeaient cet homme glacial et orgueilleux incapable de s'abaisser à courtiser n'importe quelle femme – à plus forte raison cette jeune fille, qui il était à la fois sa pupille et son employée.

Mrs. Heghton n'était pas de cet avis. Elle prétendait bien connaître la nature masculine et déclarait qu'au contraire l'orgueil de lord Stanville le pousserait à ne pas se laisser arrêter

par des scrupules qu'il devait juger au-dessous d'un personnage de son importance.

Après avoir longuement discuté là-dessus, chacune avait gardé son opinion. Néanmoins, la bonne Mrs. O'Feilgen conservait, des considérations développées par sa belle-sœur, un peu d'inquiétude au sujet du sort de cette enfant charmante, qu'elle aimait tendrement... Pauvre petite Lilian, quel don funeste que cette beauté qui attirait vers elle tous les regards ! Certes, on l'accueillerait avec joie à la maison des Rossignols, si, un jour, elle était obligée de quitter Stanville-House ! Mais il lui faudrait ensuite chercher une situation, et les dangers recommenceraient pour elle.

« Enfin, nous n'en sommes pas là ! songea l'excellente femme. Et cette enfant est si pieuse, si délicate et parfaitement sérieuse qu'elle peut, avec l'aide du ciel, se tirer fort bien d'une position difficile, il faut en convenir. »

En rentrant le lendemain de la consultation médicale, Lilian se croisa, dans le vestibule, avec lady Stanville qui sortait. La voix sèche

demanda :

– Eh bien ! vous voilà en promenade, à cette heure ?... Quand donc allez-vous au bureau ?

– Lord Stanville m'a donné congé aujourd'hui pour que je puisse aller consulter le médecin, ma cousine.

– Le médecin ?... Qu'avez-vous ?

– De la fatigue, une assez forte anémie.

– Allons donc ! Vous vous écoutez, simplement ! Cela ne m'étonne pas, d'ailleurs, d'une mijaurée comme vous... Mais j'espère que mon fils vous connaîtra bientôt suffisamment pour ne plus se laisser prendre à ces comédies.

La jeune fille riposta, d'une voix vibrante d'ironie fière :

– Oui, je sais, en effet... Je n'ai pas le droit d'être malade. Vous me l'avez plus d'une fois fait comprendre, ma cousine. Croyez que je ne l'ai pas oublié, cette fois encore, et que, si lord Stanville ne m'avait pas interrogée à ce sujet, je serais morte sans rien vous demander, comme je l'ai fait jusqu'ici.

Elle passa, le front haut et le cœur serré à cause de cette malveillance qui la poursuivait, laissant lady Laurence un moment abasourdie par cette réplique, telle que la jeune fille ne lui en avait jamais fait.

Puis la colère monta dans l'âme de cette femme qui, vainement, avait essayé pendant six ans d'abattre la fierté de l'enfant détestée. Maintenant, elle se trouvait en face d'une jeune fille qui savait se défendre et lui laissait entendre qu'elle ne se souciait plus de son opinion... Oui, c'était bien cela que lady Stanville voyait au fond de la fière et douloureuse riposte de Lilian.

Elle songea, en serrant la main sur la poignée de son ombrelle : « C'est une effrontée !... Elle prend de l'assurance depuis que Hugh a cette idée de s'occuper d'elle. Cette péronnelle s'imagine peut-être qu'elle a fait quelque impression sur lui... Sottise ! mais il faudrait que je fasse comprendre à Hugh combien, avec une pareille nature, la plus petite concession est déplorable... Oui, les hommes ne voient pas bien cela... Et lui-même, si parfaitement sérieux, si confiné dans

une existence de travail, lui-même peut montrer un peu trop d'indulgence pour cette petite... Oh ! très peu ! mais, avec elle, c'est encore trop. »

Vainement, ce soir-là – et d'ailleurs les jours suivants – lady Stanville attendit que son fils lui dît un mot au sujet de cette visite de Lilian chez le médecin. Il n'y fit pas la moindre allusion, et elle dut se rendre à cette évidence que, désormais, toute ingérence dans ce qui concernait Lilian lui était interdite.

Quant à la jeune fille, alors qu'elle se demandait, le lendemain, si elle devait aller trouver lord Stanville à son bureau pour lui redire le diagnostic du médecin, elle l'avait rencontré à l'entrée de la galerie, comme elle quittait les bureaux à l'heure du lunch. Il semblait l'attendre et lui avait demandé aussitôt :

– Eh bien ! qu'a dit Thomwill ?

Puis, quand elle eut répondu à ses questions, il déclara :

– Il faudra remplir toutes ses prescriptions. Les jours où le temps sera beau, vous ne viendrez

pas au bureau dans l'après-midi, et vous ferez l'exercice recommandé...

Elle voulut protester :

– Je tiens à ne pas négliger mon travail, avant tout, mon cousin. De une heure à deux, j'aurais le temps...

Il l'interrompit avec quelque impatience :

– Tant que votre santé ne sera pas tout à fait remise, vous ferez comme je le dis. Après cela, nous verrons. Quant à la question médicaments et fortifiants, ne négligez rien de ce qui est prescrit, j'y tiens absolument. Que Mrs. O'Feilgen s'en occupe et qu'elle fasse mettre la note à mon compte.

Comme Lilian murmurait un remerciement, en rougissant beaucoup, il l'interrompit de nouveau :

– Non, ne me remerciez pas. Il est trop juste que je contribue au rétablissement de votre santé, puisque c'est ici qu'elle s'est trouvée compromise.

Lilian eut un tressaillement léger, puis détourna les yeux du regard qui semblait vouloir

pénétrer jusqu'au fond de son âme... Elle venait de comprendre que lord Stanville avait deviné ce que jamais elle n'avait voulu lui dire : les souffrances morales et la fatigue physique endurées sous la tyrannique autorité de lady Laurence. Il existait donc, chez lui, un peu d'esprit de justice ?... Il n'était pas tout à fait aussi mauvais que sa mère.

Pourtant, autrefois, comme il avait traité la pauvre petite fille qui s'adressait à lui !... Et maintenant encore elle savait bien qu'il était dur, exigeant pour tous... Mais pas pour elle, il fallait le reconnaître loyalement.

Néanmoins, elle ne pouvait avoir de sympathie à son égard, et toujours elle sentait un petit frémissement de crainte, de malaise, quand il lui adressait la parole, quand l'énigmatique regard de ses yeux bleus se rencontrait avec le sien.

Les mois avaient passé, l'automne s'apprêtait à faire place aux bises d'hiver. La fin de novembre approchait. Aussi lady Stanville commençait-elle de penser au traditionnel dîner de Christmas, qui réunissait les plus importantes personnalités de Breenwich.

Ce repas de grand appareil représentait une de ses plus vives satisfactions d'orgueil. La lourde et superbe argenterie, le précieux service de vieux saxe, le linge admirablement tissé, tout cela réalisait la preuve tangible d'une opulence que l'on n'étalait qu'en de rares occasions, mais qui était le motif de la haute situation occupée par les Stanville dans tout le pays. Puis encore elle exultait en voyant son fils, son idole, la seule affection de son cœur endurci, entouré d'hommages, de considération, dominant son entourage à la fois par sa haute intelligence et par

sa volonté altière, que rien ne faisait fléchir.

Mais, cette année, le contentement vaniteux qu'elle apportait aux préparatifs, même lointains, de cette grande réception ne parvenait pas à lui faire oublier la sourde inquiétude qui, de plus en plus, montait en elle.

Son fils continuait de traiter Lilian avec une indulgence incompréhensible. Plus d'une fois, elle avait vu la jeune fille sortir à l'heure où elle aurait dû se trouver aux bureaux. Elle savait aussi, par quelques mots échangés à table entre le tuteur et la pupille, que Hugh prêtait à celle-ci des livres et des revues littéraires... Mais l'indice qui semblait à lady Laurence le plus significatif était le changement de tenue qu'elle remarquait chez son fils depuis quelques mois. Lui, qui jusqu'alors s'était contenté que cette tenue fût correcte, avec même une nuance de sévérité, y introduisait maintenant une note de sobre élégance. Le « tailleur des grands-pères », comme disait Joe, avait été remplacé par l'un des meilleurs tailleurs de Londres. En outre, Hugh ne tondait plus ses cheveux ; ceux-ci poussaient

légers, soyeux, un peu ondulés, atténuant la dureté de la physionomie et la rajeunissant.

Ainsi lord Stanville, qui déjà auparavant était loin de passer inaperçu, devenait « un homme très chic », comme l'écrivait Rosetta à son neveu.

Puis, encore, il y avait d'autres menus faits..., par exemple celui-ci, qui s'était produit récemment : Lilian, dont la montre ne marchait pas bien, était arrivée un soir en retard de quelques minutes pour le dîner. Comme elle s'en excusait, Hugh, tellement strict cependant pour l'exactitude, dont il donnait le premier l'exemple, avait souri – oui, souri ! – en disant :

– Cela n'a pas d'importance. Ne vous pressez pas, nous avons bien le temps.

Lady Stanville, tout en essayant de repousser l'évidence, la voyait de plus en plus s'imposer à elle. Mais elle se trouvait complètement réduite à l'impuissance, car il n'y avait aucune possibilité, pour elle, d'agir sur son fils.

Un après-midi, elle reçut la visite d'une de ses plus intimes relations, Mrs. Haig, femme du

principal banquier de Breenwich et reine des mauvaises langues du pays. Grosse blonde d'une cinquantaine d'années, qui faisait la jeune, elle flattait à outrance lady Stanville, ce qui expliquait la faveur dont elle jouissait près de celle-ci.

Or, ce jour-là, après avoir tourné quelque temps autour, elle finit par demander :

– Votre jeune cousine, M^{lle} de Sourzy, est donc toujours employée dans les bureaux de lord Stanville ?

– Mais oui.

– Ah !

Puis, après cette exclamation pleine de sous-entendus, elle ajouta, un sourire doucereux aux lèvres :

– Je l'ai rencontrée hier... Vraiment, elle devient de plus en plus jolie ! Fort heureusement, elle est dans un milieu sérieux et sous la surveillance d'un tuteur qui est la perfection même.

Lady Laurence riposta sèchement :

– En effet, mon fils n'est pas de ces hommes

qui se laissent prendre par de beaux yeux et des mines de coquette.

L'autre n'insista pas, mais elle avait jeté sa petite goutte de poison dans un terrain bien préparé pour la recevoir.

Comme lady Stanville accompagnait sa visiteuse qui se retirait, Hugh, venant du dehors, passa dans le hall. Il salua Mrs. Haig, dont la mine, à sa vue, devenait plus mielleuse et empressée que jamais... Quand l'excellente dame eut disparu par la porte qu'ouvrait devant elle Dominich, lord Stanville dit avec un léger rire de raillerie :

– Quelle manière de s'habiller pour une femme de cet âge !... Elle est grotesque, positivement !

– Un peu, oui... Mais c'est une bonne personne.

– Elle n'a pourtant pas cette réputation, que je sache... ! On l'appelle couramment la « vipère de Breenwich ».

– Oh ! mon ami, tu ne vas pas croire tous ces

racontars !... C'est une femme intelligente, très sensée... Elle sait dire les choses avec discrétion... Ainsi, elle m'a fait entendre aujourd'hui que l'on remarquait beaucoup Lilian, au-dehors.

Les sourcils de lord Stanville se rapprochèrent, son regard se durcit. Brièvement, il demanda :

– Où ?... Qui ?

– Mais tout le monde, sans doute... Et j'ai compris que l'on s'étonne de... de sa présence dans tes bureaux.

– Comment ?... Pourquoi ?

Devant le regard, le ton de son fils, lady Laurence commençait à regretter de s'être engagée dans cette voie.

Elle balbutia :

– À son âge... et au tien...

Il riposta sur un ton de glaciale hauteur :

– Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. Au cas où quelqu'un vous contera encore des sottises de ce genre, répondez-lui que votre cousine est beaucoup plus en sûreté chez moi

qu'elle ne le serait dans n'importe quel bureau où elle devrait gagner sa vie.

Lady Laurence ne répliqua rien. Une fois de plus, elle constatait qu'une discussion avec Hugh était chose impossible, car personne – même pas elle – n'était capable de soutenir ce regard, cet air de froide et implacable volonté.

Mais sa haineuse hostilité à l'égard de Lilian en fut augmentée encore. Une sourde colère la gagnait à l'idée qu'elle ne pouvait plus traiter cette « misérable petite » comme elle l'eût voulu... Non, il n'y avait pas moyen ! Tout au plus lui infligeait-elle quelque parole malveillante, quelque procédé froissant, un travail qu'elle devait exécuter à ses heures de liberté... Car lady Stanville, rendant ainsi un instinctif hommage à celle qu'elle détestait, avait l'intuition que Lilian était trop délicate pour se plaindre à son tuteur.

De fait, la jeune fille, après avoir accepté une première fois de finir une broderie, sur la demande, assez polie d'ailleurs, de miss Bairn, s'était vu redemander d'autres services de ce

genre par Carrie ou par lady Laurence, et très vite, avec la manière arrogante d'autrefois, alors que lord Stanville n'avait pas eu encore l'idée d'interdire que sa pupille fût traitée moins bien qu'une femme de chambre... Lilian avait d'abord essayé de se dérober... Mais, après avoir entendu des phrases de ce genre : « Il conviendrait d'être plus complaisante, dans une maison où l'on a reçu le gîte et le couvert », sa fierté bouillonnait, et elle pensait, dans un sursaut de révolte : « Eh bien ! je vais vous la payer, votre dure hospitalité !... » Alors elle se privait de sortir, ou bien elle veillait, le soir, pour accomplir la besogne ainsi imposée par lady Laurence ou Carrie. Et sa mine, qui devenait bien meilleure à la fin de l'été, pâlisait de nouveau, les forces recommençaient encore à l'abandonner.

– Vous perdez tout le bien gagné, ma chère petite ! disait Mrs. O'Feilgen... Vraiment, vous devriez parler de cela à votre cousin ! Un mot de lui mettrait fin aux méchancetés sournoises de ces deux femmes.

Mais Lilian répliquait vivement :

– Oh ! non, jamais je ne me plaindrai à lui de sa mère !

Elle continuait son consciencieux travail de comptable, où rien, sans doute, n'était à reprendre, car lord Stanville ne lui adressait jamais d'observations. Il l'appelait assez fréquemment pour sténographier dans son bureau. Puis, un jour, la dictée finie, il l'avait interrogée sur les études qu'elle avait faites... et il lui avait posé cette question :

– Vous ont-elles intéressée ?

– Certainement.. bien que je leur en eusse préféré d'autres.

– Lesquelles ?

– Des études plus intellectuelles. J'aurais aimé à travailler pour un professorat de lettres, par exemple.

Pendant quelques secondes, Hugh avait considéré pensivement le jeune visage frémissant, les yeux ardents et profonds. Puis il avait dit, avec ce sourire que Lilian voyait plus souvent sur ses lèvres, maintenant, et qui donnait un charme

inattendu à sa physionomie :

– Puisque vous avez des dispositions intellectuelles, je vous prêterai des livres qui vous intéresseront et qui formeront votre esprit. Car vous êtes assez jeune encore, Lilian, pour acquérir cette culture littéraire dont vous avez été privée jusqu'ici.

Il avait tenu parole. Livres et revues, choisis avec soin, étaient mis, par lui, entre les mains de Lilian. Et, quand la jeune fille venait dans son bureau, il l'interrogeait sur ces lectures, sur l'impression qu'elles lui avaient faite ; puis, en ces termes clairs dont il était coutumier, il énonçait son opinion, discutait une idée, faisait un rapprochement entre telle ou telle œuvre, éclairant ainsi la jeune intelligence qui l'écoutait avec une attention ardente.

Un lord Stanville inconnu se révélait à Lilian – un homme qui s'intéressait à la contemplation des chefs-d'œuvre de la statuaire et de la peinture, qui aimait à s'arrêter longuement devant une ruine pittoresque ou un gracieux coin de paysage. La jeune fille comprit, par des phrases

jetées au cours de ces entretiens, que son cousin s'il s'occupait d'affaires au cours de ses voyages, ne négligeait aucunement les jouissances artistiques et intellectuelles. Quant au silence gardé par lui sur ce point, dans ses rapports avec sa mère et miss Bairn, Lilian se l'expliquait facilement par la complète incompréhension de lady Laurence et de Carrie pour tout ce qui touchait aux choses de l'esprit.

Cette découverte, jointe au changement extérieur de son tuteur et à l'intérêt indéniable qu'il lui témoignait, faisait de celui-ci, aux yeux de la jeune fille, un être imprévu et déconcertant. Elle restait, à son égard, dans une sorte d'indécision, ne sachant trop que penser de ce lord Stanville vraiment très différent de l'autre, gênée toujours, en sa présence, un peu raidie au souvenir de la dureté, des humiliations d'autrefois... Et puis, malgré tout, intéressée par cette personnalité si forte, très au-dessus de l'ordinaire, par cette physionomie qui, lorsqu'elle dépouillait quelque peu sa froideur habituelle, prenait une séduction inattendue.

Oui, Joe n'aurait plus eu l'idée de traiter d'iceberg lord Stanville s'il l'avait vu s'entretenir avec sa pupille, en attachant sur la jeune fille ses prunelles bleu sombre, étrangement adoucies, ardentes parfois, qui troublaient profondément Lilian sans qu'elle s'arrêtât à en définir le motif.

Par ailleurs, elle continuait de venir au bureau chaque jour, aux heures indiquées par Hugh, et elle aidait de tout son pouvoir les deux vieux comptables qui, en dépit de la fatigue, des soucis, de l'âge, s'efforçaient de donner au maître la même somme de travail qu'autrefois, pour ne pas perdre leur place.

Or, en venant les retrouver, un après-midi, Lilian les trouva complètement accablés. Lui, son pauvre vieux visage tout rouge d'émotion, restait immobile devant son registre, sur lequel se croisaient ses mains tremblantes. Elle, le visage dans ses mains, pleurait silencieusement, tandis que des frissons agitaient ses épaules.

Lilian s'écria :

– Qu'avez-vous donc, mes pauvres amis ? Que vous arrive-t-il ?

Mr. Osner dit d'une voix rauque :

– Lord Stanville vient de nous avertir qu'il nous met à la retraite, le mois prochain.

– À la retraite ?... À quel propos ?

– Mais parce que nous sommes trop vieux, mademoiselle.

– Pourtant, puisque vous faites bien le travail ?

– Peut-être pas suffisamment au gré du maître... Enfin, vous comprenez, il n'y avait pas d'explications à demander. Nous sommes mis de côté, avec la petite retraite qui représente un quart de notre salaire... et à l'entrée de l'hiver, encore !

Mrs. Osner gémit, en découvrant son visage blêmi, couvert de larmes :

– Ce sera la misère !... Notre petit Tony a été malade tout l'été, il a fallu des soins coûteux, et nous nous sommes endettés pour les lui procurer.

– Mais avez-vous dit cela à lord Stanville ?

Tous deux la regardèrent avec effarement :

– Lui dire ?... Oh ! mademoiselle, qui l'oserait ? On sait trop bien que Sa Seigneurie

est insensible à des considérations de ce genre et qu'il faut se garder de lui adresser des requêtes à ce sujet !

Oui, de fait, elle le savait par expérience, la pauvre Lilian !

Et son âme charitable, généreuse, bondissait d'indignation et de pitié devant le désespoir de ces pauvres gens victimes, eux aussi, de ce dur égoïsme qui avait autrefois jeté à la rue le petit Billy.

En serrant la main ridée, toute froide et tremblante, de Mrs. Osner, Lilian demanda :

– Ne pensez-vous pas que vous pourrez trouver une autre place – tout au moins l'un de vous ?

Mr. Osner secoua la tête.

– Ce sera bien difficile !... À notre âge... et surtout ayant été mis à la retraite par lord Stanville, qui a la réputation de garder ses employés jusqu'à la limite de leurs forces.

– Enfin, peut-être... Il faut espérer que vous trouverez quelque chose, mon bon monsieur

Osner.

Elle leur adressa encore quelques paroles d'encouragement, puis s'assit devant son registre. Mais elle était à peu près incapable de travailler ce matin... Un violent mal de tête dont elle avait souffert la veille n'était pas dissipé. En outre, le chagrin dont elle se trouvait le témoin bouleversait profondément son cœur sensible à toutes les souffrances. De nouveau, elle sentait monter en elle cette révolte qu'elle avait eu tant de peine à réprimer... Aussi ne put-elle maîtriser un violent tressaillement quand le timbre électrique, résonnant trois fois, vint l'avertir qu'elle était demandée dans le bureau de lord Stanville.

Ah ! en ce moment, elle eût donné beaucoup pour ne pas répondre à cet appel !... Se trouver en face de lui, cet homme impitoyable, quand tout son être frémissant protestait avec indignation contre l'indifférence glaciale qui jetait à la misère deux vieux employés fidèles !...

Pourtant il fallait obéir... D'un pas sans hâte, Lilian se dirigea vers le bureau et, poussant la

porte capitonnée, entra dans la grande pièce éclairée par le soleil automnal.

Lord Stanville, qui écrivait, s'interrompit et dit, en prenant un papier sur son bureau :

– Je ne sais où vous aviez la tête, hier, en faisant ce compte. Voyez donc les invraisemblables erreurs dont vous l'avez parsemé.

Le ton, s'il était un peu impatient et autoritaire, n'avait cependant rien de l'accent habituel au maître quand il adressait un reproche à quelqu'un de ses employés. Mais Lilian avait aujourd'hui des nerfs frémissants, qui ne pouvaient supporter le moindre choc. Elle rougit et des larmes montèrent à ses yeux, tandis que ses lèvres tremblantes murmuraient :

– Je regrette beaucoup... Je ne m'étais pas aperçue...

D'un mouvement vif, Hugh se leva, en jetant le papier sur le bureau, et vint à elle.

– Voyons, vous n'allez pas pleurer pour cela ?... Je vous ai parlé un peu vivement, il est

vrai... et je pense que vous êtes une petite sensitive, sous votre air courageux...

Il prenait la main délicate et se penchait vers la jeune fille. Son regard, où montait une flamme très chaude, cherchait les yeux brillants de larmes, les beaux yeux confus qui tentaient de se dérober derrière leurs cils palpitants.

Lilian essaya de sourire.

– Je suis un peu trop impressionnable ce matin... Pour les erreurs, je vous prie de m'excuser, mon cousin. Je vais les réparer à l'instant...

– C'est inutile, je m'en occuperai... Parlons d'autre chose. Vous n'avez pas bonne mine, en ce moment ! Voilà des cernes sous les yeux qui n'existaient plus ces derniers mois... Et vous avez la figure d'une personne qui souffre de la migraine.

– Oui, c'est en effet cela... Hier déjà... voilà pourquoi, sans doute, j'ai si mal fait ce compte...

– Eh bien ! il fallait le laisser et aller vous reposer. À l'avenir, j'exige que vous fassiez ainsi,

entendez-vous, Lilian ?... Et je pense que vous sortez tous les jours, ainsi que vous l'a recommandé le docteur Thomwill ?

La rougeur s'accroît sur les joues de Lilian, tandis qu'elle répondait avec embarras :

– Non... pas tous les jours.

– Pourquoi ?... Cela vous fatigue-t-il ?... Non ?... Alors, la raison ?

– J'ai du travail, en ce moment...

– Quelle sorte de travail ?... Pour vous ?...

– Non... pour lady Stanville et pour miss Bairn.

– Comment ! elles vous donnent de l'ouvrage ?...

Une lueur d'irritation traversait le regard de lord Stanville.

– ... Et vous acceptez ?

Les beaux yeux, où se reflétait si bien l'âme fière et pure, soutinrent le regard mécontent avec une calme énergie.

– Dans ma position, il m'est difficile de

refuser, mon cousin.

Il demanda, sur un ton de violence concentrée :

– Vous aurait-on laissé entendre que vous deviez quelque chose ?... Vous aurait-on froissée encore, Lilian ?

Elle ne répondit pas et abaissa un instant ses paupières frémissantes, pour échapper à l'impérieuse interrogation de ce regard irrité... non contre elle, cela, elle le sentait bien.

Hugh dit entre ses dents :

– Bien, bien, je comprends...

Après un court silence, il reprit, sur un ton d'autorité plus douce :

– Vous allez vous habiller pour faire une promenade, par ce temps superbe. Je ne veux pas de bureau pour aujourd'hui. D'ailleurs...

Il n'acheva pas sa phrase, considéra pendant un moment la ravissante figure où palpait tant de vie jeune et ardente, puis ajouta, son rare et prenant sourire aux lèvres :

– Allons, bonne promenade, et plus de larmes, n'est-ce pas ?

Elle sourit aussi, bien qu'un voile brillant demeurât encore sur ses yeux.

Elle inclina la tête et fit un pas vers la porte.

Mais, tout à coup, lui venait le souvenir des pauvres êtres qu'elle avait laissés dans la désolation... Voyons, ne pouvait-elle pas tenter quelque chose pour eux ? Lord Stanville avait l'air si bien disposé..., il venait de se montrer bon et indulgent à son égard, elle ne pouvait le méconnaître. Pourquoi ne pas espérer qu'elle ne rencontrerait plus, chez lui, l'inflexibilité d'autrefois ?

Et pourtant, que c'était dur de solliciter quelque chose de lui, après... cet autrefois !

Mais il fallait essayer... Il fallait repousser l'amour-propre pour laisser parler le cœur, la charité !...

Elle se détourna et rencontra le regard de lord Stanville, attaché sur elle avec cette expression énigmatique et ardente qui la troublait toujours.

Alors, subitement, ses yeux se baissèrent, une chaude montée de sang vint empourprer son visage.

Hugh demanda :

– Vous avez encore quelque chose à me dire, Lilian ?

– Oui, mon cousin... C'est au sujet de ces pauvres Osner... Ils sont dans le désespoir. Leur emploi ici les faisait vivre à peu près, jusqu'alors. Et maintenant...

Hugh l'interrompit, les sourcils légèrement froncés.

– Ne vous occupez pas de cela. Du moment que j'ai jugé bon de mettre ces employés à la retraite, il n'y a pas à discuter ma décision.

Mais Lilian, courageusement, insista :

– C'est que vous ne savez pas comme ils sont malheureux !... Un de leurs petits-enfants est toujours malade, ils ont dû faire des dettes pour le soigner... Et ce sont de si braves gens, honnêtes, travailleurs... Je vous en prie, ayez pitié d'eux !

Elle joignit les mains en levant sur lord

Stanville ses yeux admirablement veloutés, qui suppliaient avec tant d'éloquence !

Hugh dit avec une sorte d'hésitation dans la voix :

– Je ne puis, Lilian... J'ai retenu leurs successeurs.

Un pénible désappointement apparut sur la physionomie de la jeune fille.

– Ah !... les pauvres gens !... Quel malheur !

Et, de nouveau, les larmes montèrent à ses yeux.

Cette fois encore, Hugh s'approcha d'elle et lui saisit la main.

– Voyons, quelle sensitive êtes-vous donc aujourd'hui, Lilian ?... Et moi qui ne puis supporter de vous voir pleurer... Tenez, dites à vos protégés que je leur laisse, comme retraite, la somme qu'ils ont eu coutume de toucher jusqu'ici... Cela vous console-t-il ?

Quel regard de chaude reconnaissance !... Pour un moment, Lilian oubliait les souvenirs pénibles qui se dressaient entre elle et lord Stanville.

Celui-ci venait de céder à sa prière avec une réelle bonne grâce, qui prenait un plus grand prix quand on songeait qu'il ne permettait jamais aucune sollicitation de ce genre.

– ... Comme ils vont être heureux ! Comme ils vont vous bénir, ces pauvres gens !

Lord Stanville eut une expression de physionomie qui signifiait assez clairement : « Eux, cela m'est bien égal. » Sa main tenait emprisonnés les jolis doigts frémissants et ne paraissait pas disposée à les abandonner.

– Tant mieux, si vous êtes contente... Mais j'oubliais que j'avais une communication à vous faire. Cette année, vous assisterez à notre dîner de Christmas...

Elle dit avec surprise :

– Vous voulez que... ?

– Certainement. Vous avez dix-huit ans, c'est le moment de commencer à paraître dans le monde...

Elle l'interrompt encore :

– Mais, mon cousin, puisque je ne suis pas

destinée à y vivre, dans ce monde... est-il bien nécessaire que j'apprenne à le connaître ?

– J'y tiens absolument. Vous vous ferez faire une jolie toilette, tout à fait à votre goût, qui est parfait. Naturellement, puisque je vous oblige d'assister à ce dîner, je me charge de toutes les dépenses qui vous incomberont de ce fait. Et je veux que ce soit très bien... Maintenant, allez vite vous habiller pour profiter de ce rayon de soleil.

Ses doigts se desserrèrent, la petite main se trouva libre. Lilian murmura un remerciement et sortit, à demi étourdie, se demandant si elle était bien éveillée.

Comment avait-il changé ainsi, l'orgueilleux Stanville ? Fallait-il donc penser que le remords de sa conduite passée lui inspirait cette attitude nouvelle ?

Oui, cette explication seule était plausible. Et l'âme sérieuse, pure, aucunement romanesque de Lilian n'en cherchait pas d'autre dans sa parfaite candeur jusqu'alors préservée par lord Stanville.

Quand elle eut appris aux comptables la faveur

que leur accordait leur maître, tous deux d'abord la regardèrent avec un tel ahurissement qu'elle ne put s'empêcher de rire.

– Cela vous étonne, mes bons amis ?... Pourtant, je vous assure que je ne plaisante pas !... Allons, ma chère mistress Osner, le petit Tony aura de quoi manger cet hiver !

Et, s'approchant de la brave dame, elle lui mit un bon baiser sur la joue, avec cette spontanéité si charmante chez elle.

Mrs. Osner bégaya :

– Miss Lilian... C'est incroyable !... Vous avez obtenu cela ?... Que vous êtes bonne d'avoir osé le demander !

Lilian avoua :

– J'ai dû prendre tout mon courage... Mais Lord Stanville a été vraiment très peu terrible, en la circonstance.

Mr. Osner regardait la jeune fille avec des yeux écarquillés par la stupéfaction joyeuse... Il balbutia enfin :

– Miss Lilian... Je ne sais comment vous dire...

notre reconnaissance... Si, un jour, je puis vous la prouver...

Lilian lui saisit les mains et les serra vivement.

– Mon bon monsieur Osner, ma récompense, la voilà : c'est votre bonheur à tous deux. Maintenant, je me sauve, car je me ferais gronder par lord Stanville, qui veut que je sorte pendant que luit le soleil.

Et elle quitta le bureau, presque aussi joyeuse que les comptables, car, pour elle, rien n'égalait le plaisir d'avoir fait du bien à autrui.

M. Osner regarda sa femme, en murmurant :

– C'est tout de même vrai, qu'elle « lui » plaît... Pour avoir obtenu cela !...

– Oui... Elle est tellement jolie et charmeuse !... Mais croyez-vous, pourtant que lord Stanville songerait à l'épouser ?

Osner secoua la tête.

– Cela m'étonnerait beaucoup ! Il doit vouloir une grosse fortune et une haute situation. Or elle n'a ni l'une ni l'autre, la jolie miss Lilian... Et puis, d'ailleurs, ce ne serait pas à souhaiter pour

elle ! Un mari comme celui-là !... pensez donc !

Mrs. Osner eut un petit frisson.

– Oh ! oui, pauvre belle petite ! Elle qui a tant de cœur !... Grâce à elle, voilà notre terrible inquiétude dissipée, mon bon Jemmy !

Et les deux vieux époux s’embrassèrent, les larmes aux yeux.

Mrs. O'Feilgen manifesta une très grande satisfaction quand Lilian, en allant chercher Trick pour être son compagnon de promenade, lui apprit ce qui s'était passé.

– Allons, voilà lord Stanville instruit au sujet du travail que vous demande sa mère ! C'est très bien ! J'espère que vous serez tranquille maintenant sur ce point, ma chère enfant.

Rosetta, dont le regard luisait de malveillance jalouse, dit avec un léger ricanement :

– Comme il s'humanise, le beau lord Stanville ! Vous devez en être stupéfaite, Lilian ?

La jeune fille répondit avec simplicité, sans saisir l'intention de Mrs. Heghton :

– Certainement, je ne le reconnais plus. Il doit avoir, au fond, une nature meilleure que celle de sa mère.

Quand Lilian fut sortie avec Trick, Mrs. O'Feilgen dit à sa belle-sœur :

– Ne lui parlez donc pas ainsi de lord Stanville, Rosetta. Il est inutile de donner à cette enfant des idées qu'elle n'a pas.

Rosetta leva les épaules.

– Croyez-vous qu'elle ne les ait pas ? Elle est probablement plus fine que vous ne le pensez, Fanny.

– Je suis bien certaine qu'il n'y a aucune finesse dans son cas, ma chère ! C'est nous, d'ailleurs, qui en avons peut-être trop, en imaginant lord Stanville amoureux de sa pupille.

– Allons donc ! Un homme de son âge et de son caractère, qui s'intéresse de cette manière à une pupille jusque-là reléguée dans la plus complète indifférence... Non, Fanny, vous comprenez aussi bien que moi qu'il s'agit là d'autre chose que du remords de ses torts passés, comme le croit ou paraît le croire Lilian.

Mrs. O'Feilgen soupira :

– Pauvre petite ! Ce serait alors, pour elle,

combien de difficultés et de souffrances en perspective ! Je n'ose y penser, vraiment !... Et je veux croire encore que nous nous faisons des idées, Rosetta.

Mrs. Heghton rit ironiquement, en ripostant :

– C'est votre habitude, ma chère amie, de ne jamais voir en face la réalité, jusqu'au jour où elle vous aveugle complètement.

Cet après-midi, Lilian, après une nouvelle pause chez ses amies au retour de sa promenade, rentra à Stanville-House comme la nuit commençait. Sur le palier du premier étage, elle se trouva en face de Carrie, qui se préparait à descendre. Sa voix arrogante l'interpella :

– Dites donc, Lilian, quand sera fini le mouchoir que je vous ai donné à broder ?

– Pas avant trois ou quatre jours, miss Bairn. Le dessin est tellement compliqué que je ne puis y travailler longtemps.

– Il me le faut après-demain. Arrangez-vous pour cela. Vous veillerez, voilà tout.

Une silhouette masculine surgit de l'ombre

d'un corridor, derrière Carrie. La voix de lord Stanville s'éleva, dure et glaciale :

– Que signifient ce ton et ces paroles, Caroline ?... Et de quel droit faites-vous travailler ainsi Lilian ?

Miss Bairn eut un si brusque mouvement d'effroi qu'elle faillit choir dans l'escalier. En se retenant à la balustrade de pierre, elle balbutia :

– Mais je... je...

– Vous lui rendrez ce mouchoir, Lilian, tel qu'il est. Je vous défends d'y faire un point de plus et d'accepter désormais le moindre ouvrage pour elle, surtout demandé sur ce ton... Et veuillez me dire pourquoi vous l'appellez « miss Bairn », alors qu'elle vous donne votre prénom ?

Lilian, rouge et gênée, répondit :

– C'est lady Stanville qui l'a voulu ainsi.

– Bien. En ce cas, vous ferez de même à l'égard de M^{lle} de Sourzy, Caroline, car elle est ici au même titre que vous, comme ma parente, et j'entends qu'elle soit traitée sur le même pied... Je pense que vous m'avez compris ?

Carrie dit d'une voix éteinte :

– Oui, mon cousin.

Elle descendit, le front courbé, aussi humble sous la dure semonce qu'elle était arrogante pour qui se trouvait sans défense.

Lilian, encore toute saisie par la subite intervention de lord Stanville, fit un mouvement pour se diriger vers l'escalier qui conduisait au second étage.

Mais Hugh l'arrêta en demandant :

– Est-ce toujours ainsi que vous parlez Caroline, Lilian ?

– Souvent, du moins, mon cousin.

– Vous avez fait une bonne promenade ?

– Très bonne, je vous remercie.

– Eh bien ! reposez-vous maintenant... Votre chambre est-elle suffisamment chauffée ?

Lilian devint plus rouge encore, hésita, puis répondit enfin, en essayant de sourire :

– Ce serait difficile, car elle n'a pas de cheminée.

– Comment, pas de cheminée ?... Où est-elle donc ?

– Au troisième.

– Au troisième ?... On vous a logée dans une mansarde ?

La surprise irritée se discernait dans l'accent de lord Stanville.

– ... Je croyais que vous occupiez toujours la même chambre que du vivant de votre mère ?

– Non, je l'ai quittée après sa mort.

À la lueur de la lampe électrique qui éclairait le palier, Lilian vit étinceler les yeux de Hugh.

– Il fait froid, là-haut, maintenant ?

– Oui, très froid ! mais je dois m'habituer à tout... dans ma situation.

Hugh dit, avec une impatience mêlée d'ironie :

– Voilà une phrase qu'on vous a sans doute répétée plus d'une fois, Lilian ?... Eh bien ! je suis d'un autre avis. Préparez-vous pour descendre demain ici. Je vais m'entendre avec ma mère à ce sujet.

Il tourna les talons et se dirigea vers l'appartement de lady Stanville, laissant Lilian abasourdie une fois de plus.

Lady Stanville, dans un cabinet attenant à sa chambre, écrivait, assise devant un petit bureau. À la vue de son fils, elle dit avec satisfaction :

– Ah ! te voilà, Hugh ! Je voulais justement te montrer la liste de nos invités, pour que tu voies si je n'ai oublié personne.

Hugh prit la feuille et parcourut rapidement du regard la colonne de noms, chacun de ceux-ci avec l'indication de la place qu'occuperait l'invité. Puis il dit, sur un ton de décision impérative :

– Il faut une place pour Lilian, qui a maintenant l'âge d'assister à ce dîner.

Lady Stanville sursauta, en regardant son fils avec stupéfaction.

– Lilian ?... Tu veux que... ? Mais dans sa position... il me semble que...

– Sa position ? Jusqu'ici, en effet, elle n'a pas été ce qu'elle devait être, sous notre toit. Ainsi,

tout à l'heure encore, j'ai dû admonester Caroline qui lui parlait sur un ton insoutenable et osait lui donner des ordres. De même, j'ai appris, tout à fait par hasard, qu'elle était logée dans une mansarde sans feu.

La voix du jeune homme était calme, sans colère, mais dure et glacée. Lady Laurence n'ignorait pas ce que ce ton-là cachait d'irritation. D'ailleurs, le regard seul de son fils le lui aurait appris... Aussi bégayait-elle un peu en répliquant :

– Mais, mon ami, nous étions convenus ensemble qu'elle devait être élevée simplement, un peu durement même, en vue du sort qui l'attend... Et je ne comprends guère, je l'avoue, que tu la fasses assister à cette réception. Elle n'a aucune habitude du monde.

– Eh bien ! elle la prendra.

– Elle est destinée à travailler pour vivre, à se marier dans quelque milieu modeste.

Lord Stanville eut un éclair de raillerie dans le regard.

– Voilà une chose qui n'est pas du tout prouvée. En dehors de la fortune, Lilian est assez bien douée, sous tous rapports, pour faire un mariage brillant. Votre parti pris à son égard vous rend passablement aveugle, ma mère.

– Mon parti pris ?... Mais je n'en ai pas ! Je la connais seulement mieux que toi, je sais qu'elle doit être conduite d'une main ferme et que la moindre indulgence la rend insupportable.

Un froncement de sourcils, un nouvel éclair dans les yeux sombres l'avertirent qu'elle s'aventurait trop loin.

Hugh dit avec une sèche impatience :

– J'ai mon opinion faite sur elle. Vous êtes libre de garder la vôtre, ma mère... Donc, il faut placer Lilian... Voyons... Eh bien ! mettez-la entre lord Belavie et Mr. Evensen.

Lady Laurence dit d'une voix rauque de colère contenue :

– À la place de lady Wilken ?

– Oui. Je veux que Lilian soit près de gens sérieux, qui ne lui fassent pas la cour et en même

temps seront intéressants... Puis, dès demain, je vous prie de lui faire préparer au premier étage une chambre située au midi, et chauffée.

– Bien, si tu y tiens... Mais je ne comprends pas que tu écoutes les plaintes de cette petite contre ta mère...

Hugh dit froidement :

– Jamais elle n'a eu un mot de plainte contre vous ni contre personne. C'est moi qui me suis avisé – un peu tard – que j'avais des devoirs à remplir de ce côté... Donc, vous voudrez bien tenir compte de ma volonté : cesser, Caroline et vous, de lui demander aucun travail ; en un mot, vous abstenir de lui rendre la vie désagréable sous mon toit.

Elle balbutia :

– Ce sera comme tu voudras.

Quand son fils eut disparu, lady Laurence demeura un long moment immobile, ses mains croisées appuyées contre le bureau. Des tressaillements couraient le long de son visage qui, maintenant, devenait pâle.

Était-il encore permis de douter ?... Hugh, cet homme au cœur insensible... Hugh, jusqu'alors si dédaigneux pour les femmes, si complètement indifférent à leurs avances coquettes... Il serait donc pris par cette Lilian ?... Ou, du moins, suffisamment intéressé par elle pour lui témoigner une indulgence incompréhensible, une sollicitude dont on l'aurait cru complètement incapable ?

« Que faire, si vraiment cela est ?... que faire ? » songeait lady Stanville en frissonnant d'inquiétude et de colère. Pas plus que personne d'autre je n'ai sur lui la moindre influence. Il est le maître... Et comme il vient de me le faire sentir, par ces mots : « Sous mon toit » ! Ah ! que j'avais raison de me défier de cette enfant !... Et quelle faute j'ai commise en la rappelant ici ! »

*

À partir de ce jour, lady Stanville n'adressa plus la parole à sa jeune parente. Elle feignait

d'ignorer sa présence, et Carrie l'imitait, selon sa coutume... Lilian en éprouvait une vive satisfaction. Toutes deux n'ayant jamais su que lui témoigner leur malveillance, il lui paraissait bien préférable qu'elles se condamnassent au silence à son égard.

Quant à son fils, lady Laurence ne lui laissait rien voir des sentiments qui l'agitaient. Hugh ne lui avait plus dit mot de Lilian. Ne doutant pas d'être obéi, sans doute jugeait-il complètement inutile de revenir sur un sujet que sa mère et lui comprenaient de façon fort différente... Mais lady Laurence continuait de noter les indices qui lui démontraient que ses craintes n'étaient pas des chimères.

D'autres, aussi, faisaient leurs remarques discrètes... Tels, par exemple, Huntler, le secrétaire, qui saluait maintenant Lilian avec empressement, et les domestiques, dont les manières changeaient à l'égard de celle qu'on avait traitée ici, longtemps, moins bien qu'eux-mêmes.

C'est qu'un jour lord Stanville avait

admonesté durement le revêche Dominich, à propos d'une réponse peu polie faite à M^{lle} de Sourzy... « Pour un peu, disait la femme de chambre qui l'avait entendu, Sa Seigneurie le mettait à la porte !... Et il a fallu qu'il fasse des excuses à miss Lilian, ce vieux grognon, tout penaud et petit garçon devant le maître. »

Les autres se l'étaient tenu pour dit et avaient pris, à l'égard de Lilian, une attitude respectueuse, des manières serviabiles, auxquelles ils ne l'avaient pas accoutumée.

Ainsi la vie devenait beaucoup plus facile pour elle à Stanville-House. Quels que fussent les souvenirs pénibles, son âme était trop délicate pour ne pas éprouver de la reconnaissance à l'égard de son tuteur. Mais elle n'osait la lui témoigner. Le regard de Hugh, si différent pourtant de celui d'autrefois, l'intimidait singulièrement.

– Allons, décidément, il y a du bon chez lui ! disaient les misses O'Feilgen. Tant mieux pour vous, chère Lily, car cette horrible lady Laurence et cette oisonne de miss Bairn auraient fini par

vous faire mourir à la peine.

Les habitants de la maison des Rossignols se trouvaient, en ce moment, dans une passe difficile. Plusieurs leçons manquaient à Kathleen. Mrs. O'Feilgen, mal conseillée, venait de perdre quelques milliers de francs sur son maigre capital. Trick, le dernier petit garçon, avait une santé délicate qui exigeait des soins coûteux.

Mais, tout en disant : « Nous ne savons comment nous pourrions nous en tirer », la mère et les filles ne perdaient rien de leur aimable insouciance.

Quant à s'adresser à lord Stanville pour obtenir une aide pécuniaire, Mrs. O'Feilgen ne l'osait.

– Chargez-en donc Lilian, ma chère, disait Rosetta avec un ironique sourire. Son aimable tuteur ne pourra rien lui refuser.

La belle Mrs. Heghton, secouant enfin son indolence, se décidait à quitter son agréable métier de parasite pour chercher des leçons. Elle n'y mettait pas d'ailleurs un zèle extraordinaire,

et sa belle-sœur ne comptait guère sur les subsides qu'elle rapporterait ainsi au logis.

– Ma tante est la cigale de la fable, dit un jour Kathleen à Lilian. Mais c'est que nous ne sommes pas d'industrieuses fourmis, nous autres, et la chair est maigre en notre logis... Ah ! si elle pouvait « taper » les Stanville, voilà qui ferait bien son affaire ! Mais ils la renverraient superbement à sa misère : « Vous chantiez ? J'en suis fort aise ! Eh bien ! dansez, maintenant ! » Tandis que nous, bonnes bêtes que nous sommes !... Enfin, on ne nous changera pas, que voulez-vous ! concluait la joyeuse miss O'Feilgen.

La veille de Christmas, le ciel, chargé de neige, se dégagea légèrement, vers midi, et même un timide rayon de soleil apparut un peu plus tard. Lilian en profita pour se rendre chez ses amis. Dès que Pascal lui eut ouvert la porte, elle se trouva en pleine fumée. Mrs. O'Feilgen, les yeux larmoyants, l'accueillit par ces mots :

– Ma pauvre Lilian, je ne sais où vous faire entrer ! Les cheminées du rez-du-chaussée sont à moitié démolies et fument horriblement, depuis deux jours. Nous sommes gelés !... Venez dans ma chambre : j'y ai allumé du feu, à cause de Trick qui tousse beaucoup. Mais l'air glacé entre comme chez lui, par ces fenêtres qui ne tiennent plus.

Lilian, tout en la suivant dans l'escalier, fit observer :

– Vous devriez essayer d'en dire un mot à lord

Stanville, car cette maison va devenir inhabitable.

– Oui, je sais bien... Mais cela me coûte tellement !... Pourtant, il faut m’y décider... Chère Lilian, vous chargerez-vous de lui demander un moment d’entretien de ma part ?

– Certainement, madame. Je le ferai dès qu’il me sera possible.

En quittant la maison des Rossignols, Lilian se dirigea vers la partie la plus éloignée de la ville, pour une visite charitable... Autrefois, la bonne Mrs. O’Feilgen avait aidé de son mieux le petit Billy et sa mère, et, par elle, Lilian avait su que les pauvres gens continuaient de vivre misérablement, mais dignement. Maintenant, Billy était un jeune homme de dix-huit ans et travaillait chez un jardinier. Mais les privations et les besognes écrasantes de son enfance avaient fait de lui un être mal développé, de santé précaire. Quant à la mère, Jenny Folken, elle menait courageusement sa triste existence de femme malade et pauvre, soignant Jack, son second fils, pauvre garçonnet rachitique, que Billy entourait d’une tendresse touchante.

Depuis que Lilian avait échappé à la tutelle tyrannique de lady Stanville, elle était venue plusieurs fois chez ces malheureux. Une bonne partie de ses émoluments avait servi à leur venir en aide. Par d'affectueuses paroles, elle essayait de les reconforter ; mais, déjà, sa vue seule amenait un sourire sur les lèvres de ces pauvres gens, charmés par sa beauté, par la chaude lumière qui se dégageait de ses beaux yeux, par la grâce toute simple de cette délicieuse créature, dont Billy disait avec un accent d'ardente reconnaissance :

– C'est elle qui a imploré, pour moi, lord Stanville, autrefois !... C'est elle qui a osé cela !...

Donc, Lilian se rendait aujourd'hui chez les Folken. Mais, chemin faisant, elle s'arrêta pour acheter les modestes présents de Christmas qu'elle leur destinait. Il lui fallut attendre, car les acheteurs se pressaient dans les magasins. Aussi était-il déjà tard quand elle s'engagea dans le faubourg où logeait Mrs. Folken.

Elle n'avait pas pris garde que, d'un trottoir opposé à celui où elle marchait, lord Stanville,

revenant vers son logis, l'avait aperçue. Il s'arrêta un moment, la regarda, puis, traversant la rue, se mit à la suivre d'un peu loin.

Les Folken habitaient une bicoque à demi ruinée, que précédait un petit jardin, où Billy entretenait quelques légumes... Quand Lilian fut entrée dans ce misérable logis, Hugh, poussant la barrière de bois pourri quelle n'avait pas complètement fermée, pénétra à son tour dans l'étroit enclos et s'approcha de l'unique fenêtre.

Comme il faisait presque nuit, Billy venait d'allumer une petite lampe. À cette faible lueur, on distinguait vaguement le pauvre intérieur, bien rangé toujours. Jack, malade, était couché. Il accueillit la visiteuse avec une exclamation joyeuse, tandis que sa mère et son frère serraient la main que leur tendait Lilian, en levant, sur la jeune fille, un regard de reconnaissance émue.

Elle s'assit un instant près du lit, demanda des nouvelles du jeune malade, tout en tenant, dans sa main, celle de Jack, si maigre... Son visage se trouvait éclairé par la lampe, et Hugh pouvait discerner tous les mouvements de cette

physionomie expressive. Elle se montrait gaie pour ces pauvres gens, dont elle voulait relever le moral – et c'était là une des faces de sa nature qu'ignorait lord Stanville, car elle n'était jamais assez à l'aise près de lui pour se permettre autre chose qu'un sourire discret, d'ailleurs charmant. Or, cette découverte ne déplaisait sans doute pas du tout à son tuteur, car il ne quittait pas des yeux le jeune visage rosi par le froid, où les lèvres pourprées, les yeux noirs si beaux riaient doucement, tandis que la jeune fille déposait, sur le lit de Jack, les présents dont elle s'était munie.

Les yeux du jeune malade brillaient de joie, dans son pauvre visage pâli. La mère, à qui Lilian venait de remettre une petite somme, remerciait avec émotion, tandis que l'honnête physionomie de Billy témoignait de sa reconnaissance quasi religieuse à l'égard de la jeune bienfaitrice.

Lord Stanville quitta son observatoire, sortit du jardinet et se mit à faire les cent pas dans la rue, un peu plus loin... Quand, cinq minutes plus tard, Lilian passa près de lui, elle eut un haut-le-corps en entendant sa voix qui l'interpellait, de

façon fort amicale :

– Eh bien ! mon indépendante pupille, c'est ainsi que vous faites des expéditions tardives, sans ma permission ?

Elle balbutia :

– Oh ! mon cousin !... Vous m'avez fait presque peur !

Il prit le bras de la jeune fille et le passa sous le sien.

– Appuyez-vous bien, car la neige devient glissante, ce soir... Mais savez-vous, Lilian, que je devrais vous gronder, pour vous trouver, à cette heure, dans ce quartier désert ?

– Il est vrai que je me suis attardée. La nuit vient si vite !...

– Quels sont ces gens que vous visitez là ?

– Des gens très malheureux, très méritants. La mère et un fils sont constamment malades, l'autre fils travaille courageusement pour leur donner de quoi manger. C'est une grande misère, mais dignement supportée.

– Comment s'appellent-ils ?

– Folken.

Après quelques secondes d'hésitation, la jeune fille ajouta, non sans effort, en rougissant beaucoup :

– Le fils aîné, Billy, a été employé autrefois à la fabrique.

Hugh dit brièvement.

– Oui, je me souviens.

Ils marchèrent pendant un long moment en silence... Comme l'avait dit lord Stanville, la neige glissait, et Lilian ne trouvait pas superflu l'appui de ce bras vigoureux. Quand ils se furent engagés dans un boulevard qui devait les mener plus directement à Stanville-House, Hugh fit observer :

– Vous ne me paraissez pas suffisamment couverte, pour un temps aussi froid... N'avez-vous pas une fourrure ?

– Non, mon cousin. Mais je suis très bien ainsi, je vous assure.

– Il n’empêche que je vous sens frissonner...
Je crains que vous ne vous priviez en faveur de
gens plus ou moins intéressants, qui profitent de
votre inexpérience pour vous apitoyer.

Lilian protesta chaleureusement :

– Oh ! non, les Folken sont de vrais pauvres,
et leur misère est si grande ! C’est tellement bon
de les aider un peu !... car, hélas ! je puis faire
bien peu de chose pour un si grande détresse !

– J’estime que la charité est une duperie.

– Non, non, puisqu’elle nous sera toujours
comptée là-haut !

Le regard de lord Stanville enveloppa
rapidement le ravissant profil que le froid
pâlissait... Pendant quelque temps encore, tous
deux avancèrent en silence. Sous la lumière
électrique, le boulevard, couvert de neige,
s’étendait au loin, se perdait dans cette blancheur
illuminée. Mais lord Stanville et sa pupille
tournèrent bientôt dans une rue transversale.

Le trottoir, ici, était nettoyé, complètement sec
déjà... Lilian retira son bras, avec un timide

remerciement. Hugh riposta, sur un ton de courtoise amabilité :

– Je suis trop heureux d’avoir pu vous aider... Mais, pour en revenir au sujet dont il était question tout à l’heure, je tiens, Lilian, à ce que vous dépensiez pour vous, pour vous donner quelques satisfactions, la somme que je vous remets chaque trimestre...

– Oh ! non, ne me demandez pas cela ! Je ne pourrais jouir de rien en sachant ces pauvres gens dans le besoin !

Les beaux yeux se levaient sur lui, tout éclairés par cette chaude compassion qui remplissait le cœur de Lilian, et protestaient résolument contre l’exigence de lord Stanville.

Hugh sourit.

– Ils ne seront pas dans le besoin, puisque je me charge d’assurer leur existence.

La jeune fille s’arrêta en le regardant avec stupéfaction... Puis elle dit d’une voix hésitante, que l’émotion joyeuse faisait trembler :

– Vous voulez bien ?... Vous leur viendrez en

aide ?

– Certainement, puisque vous m’assurez qu’ils le méritent.

– Oh ! mon cousin, que vous êtes bon !

Il souriait encore en rencontrant le regard d’ardente reconnaissance, et dit, d’une voix un peu basse, où passaient des vibrations passionnées :

– Tant mieux, si vous êtes contente. Ce sera mon présent de Christmas.

Puis, après une courte hésitation, il ajouta sur le même ton :

– Quand vous aurez quelque chose à me demander, faites-le sans crainte. Je serai très heureux de réaliser tous vos désirs.

Dans sa chambre, un peu après, Lilian resta un long moment immobile, en réfléchissant aux invraisemblables choses qui venaient de se passer.

D’abord, comment lord Stanville s’était-il trouvé là, si à point, tout près du logis des Folken ?... L’avait-il donc suivie ?... Pourquoi

cette étrange sollicitude dont nul ne l'aurait cru capable, pour personne au monde ?

Et avec quel soin il la soutenait, sur le chemin glissant !

Arrivé à ce point de ses réflexions, Lilian pensa, avec un petit frémissement, qu'il serait bon de s'appuyer pour toute son existence sur un bras fort comme celui-là, fort et pourtant souple, presque doux, quand il serrait contre lui le bras un peu tremblant de la jeune fille.

Mais surtout, la chose incroyable, c'était la décision toute spontanée de lord Stanville en faveur des pauvres Folken.

Était-ce bien le même homme qui, six ans auparavant... ?

Mais non, elle ne voulait plus évoquer ce souvenir ! Elle devait rester sur l'impression de ce lord Stanville nouveau, qui se montrait bon, aimable... de plus en plus.

« Quand vous aurez quelque chose à me demander, faites-le sans crainte. Je serai très heureux de réaliser tous vos désirs. »

Le sang monta aux joues de Lilian, dont le cœur se mit à battre un peu plus vite, comme tout à l'heure, quand Hugh avait dit cela, d'une voix qu'elle ne lui connaissait pas..., comme aussi quand il la regardait, depuis quelque temps...

Elle n'avait pas remarqué, autrefois, que ses yeux fussent si beaux, et jamais elle n'y avait vu passer la moindre lueur d'émotion. Mais maintenant...

Maintenant, si elle sentait un petit frémissement de trouble quand les superbes prunelles bleu sombre s'attachaient sur elle, ce n'était plus, comme jadis, à cause de leur glaciale indifférence ou de leur inflexible dureté. Non, jamais plus elles n'avaient cette expression, pour elle. Mais, au contraire, elles renfermaient une chaleur, un intérêt ardent qui transformaient si complètement cette physionomie... si complètement que Lilian en éprouvait un émoi singulier.

En joignant les mains, elle songea : « Ma pauvre maman, si vous aussi, du moins, aviez pu jouir de ce changement ! Vous qui vous désoliez

tant de laisser votre Lily au milieu de l'indifférence, de l'hostilité même !... Grâce à lui, je suis délivrée du despotisme de lady Laurence. Aussi mérite-t-il ma reconnaissance, malgré tout. »

Lady Stanville se trouvait seule dans le premier salon quand son fils y entra, le lendemain soir, jour de Christmas. D'un coup d'œil, Hugh fit le tour de la pièce brillamment éclairée, décorée avec un luxe un peu lourd ; puis il demanda :

– Mes cousines ne sont pas encore descendues ?

– Pas encore... Elles ne sont pas en retard, il me semble ?

– Non, pas du tout.

Il s'approcha de la cheminée, à laquelle il s'adossa. Lady Laurence l'enveloppa d'un regard où l'orgueil et la sourde inquiétude se mêlaient. Sa transformation physique s'accroissait mieux encore dans cette tenue du soir, qu'il portait avec une aisance de grand seigneur, et dont la discrète

élégance frappait le coup d'œil maternel, accoutumé à la correction presque sévère d'autrefois. Hugh paraissait maintenant plus jeune qu'il n'avait jamais été, même dans sa vingtième année. Mais, tout en constatant que ce changement et la vie plus profonde du regard lui donnaient un charme dont il était dépourvu jusque-là, lady Laurence maudissait l'enfant qui en était la cause, la blonde Lilian, à qui voulait plaire son fils.

Hugh, ses mains derrière le dos, parcourait du regard le salon, comme s'il inventoriait chaque meuble. Il fit observer :

– Il manque des fleurs, ici. J'aurais dû y penser... Ce salon est sec, disgracieux, et une jolie décoration n'aurait pas été de trop.

Lady Stanville dit d'un ton surpris :

– Il a toujours été ainsi et tu n'en as jamais fait la remarque.

– Je n'y attachais pas d'importance alors ; maintenant, c'est différent.

La mère songea en frémissant de colère :

« Serait-ce *elle* qui lui a donné cette idée ? »

Il y eut entre eux un assez long silence que lady Laurence rompit la première, d'un ton quelque peu hésitant :

– Depuis quelque temps, je désirais te parler, Hugh... au sujet de ton mariage...

Il tourna la tête vers elle. Gênée par la froideur impatiente de son regard, elle baissa un peu les yeux et continua en balbutiant légèrement :

– Tu vas avoir trente ans... Il serait bon d'y songer...

Il coupa, d'un ton bref :

– J'ai tout le temps, ma mère. Ne vous préoccupez pas de cela.

– Évidemment !... Toutefois... les circonstances... J'avais pensé que Caroline...

– Caroline ?

Un tel dédain se mêlait à la surprise dans l'accent et le regard du jeune homme que lady Laurence tressaillit et se troubla.

– Oui... c'était un projet...

Hugh laissa échapper un léger rire sarcastique.

– Votre projet, peut-être, mais le mien, jamais, au grand jamais ! Tout d’abord, je n’admets pas les mariages entre cousins à un degré rapproché. Mais, cet obstacle n’existât-il pas, Caroline serait bien la dernière personne à laquelle je songerais, grands dieux !

– Pourquoi donc ? Elle a de belles qualités..., des qualités sérieuses... Elle n’est pas coquette...

Hugh riposta, sur un ton de froide raillerie :

– Eh bien ! il ne lui manquerait plus que cela !

Lady Laurence poursuivit, tandis que ses doigts froissaient fébrilement la soie brochée de sa robe :

– Elle n’a jamais cherché à se faire remarquer... Elle est modeste, silencieuse, excellente femme d’intérieur...

– Tant mieux pour l’heureux mortel qui choisira cette perle de beauté, d’intelligence... et de bonté !

Lady Laurence essaya de ressaisir un peu son assurance, qui s’en allait en déroute devant

l'ironie glacée de son fils.

– Je sais très bien, mon ami, que Carrie n'est pas ce qu'on appelle une beauté... Mais elle a une physionomie agréable... et elle est plus intelligente qu'on ne le pense. Quant à la bonté, personne n'en est mieux pourvu qu'elle.

– J'ai été à même d'en juger, en effet.

À la physionomie, à l'accent de son fils, lady Stanville comprit que toute insistance était inutile et même dangereuse. Pourtant elle balbutia encore :

– Je crains que tu n'aies un parti pris contre elle...

– J'ai mon opinion faite, voilà tout. Caroline est laide – ce qui n'est pas sa faute et constitue à mon avis la moindre de ses disgrâces. Elle est sottise – et à cela on aurait peut-être pu remédier quelque peu par l'éducation. Elle manque totalement de la plus élémentaire bonté ; elle est pétrie de vanité, d'arrogance, tout en sachant devenir une plate flatteuse devant ceux qu'elle craint ou dont elle cherche à se faire bien venir...

Vous voyez donc, ma mère, que je la connais parfaitement, votre précieuse Caroline !

– Mais... Hugh... tu te trompes ! Tu la vois sous un jour...

– Laissons, je vous prie, ce sujet sans importance... et ne vous préoccupez pas de mon mariage. Je saurai choisir quand l'heure sera venue.

Un bruissement de soie se fit entendre à ce moment. Carrie apparut, vêtue de faille rose trop surchargée d'ornements. Elle avait ainsi voulu donner à sa toilette une apparence de richesse et n'avait réussi qu'à la rendre lourde et sans grâce. Ses cheveux pâles, coiffés de façon compliquée, s'ornaient d'une plume blanche qui se balançait drôlement à chacun de ses mouvements. Autour de son cou maigre s'étalait un collier de perles et de topazes, riche et lourd, lui aussi, comme les bracelets entourant les poignets anguleux.

Le coup d'œil extatique dirigé par miss Bairn vers son cousin fut complètement perdu. Toute l'attention de lord Stanville se concentrait sur la ravissante apparition qui suivait la nièce chérie de

lady Laurence.

Une soie blanche, légère, aux doux reflets de nacre, se drapait harmonieusement autour de la taille la plus souple, la plus élégante qu'on pût rêver ; un tulle délicat frissonnait sur les bras d'une palpitante blancheur et découvrait le cou fin et satiné. Les cheveux blonds, coiffés à la grecque, formaient la plus royale parure à ce délicieux visage tout éclairé par la chaude lumière des yeux veloutés, qui se baissèrent un instant sous le regard de lord Stanville – un regard ébloui, brûlant d'admiration.

Mais, par contre, celui de lady Laurence s'animait d'une colère difficilement contenue à la vue de cette Lilian si merveilleusement – si terriblement belle... Et d'un coup d'œil jeté de côté lui permettait de voir l'effet que produisait cette apparition sur son fils, en dépit de la maîtrise qu'il possédait toujours sur lui-même.

Lilian murmura :

– Je craignais tant d'être en retard !

Hugh, quittant la cheminée, fit quelques pas

vers elle.

– Mais non, pas du tout. Ma mère et moi étions en avance.

Lady Laurence dit sèchement :

– Pas de beaucoup... Arrangez donc ce pli à votre corsage... Mais non, plus bas !... Votre robe ne va pas bien du tout... Et cette coiffure !... Où avez-vous été chercher cela ?

– Daisy O’Feilgen me l’a conseillée. Elle disait qu’elle m’irait bien...

– Alors, cela vous suffit ?... Pourvu que votre coquetterie soit satisfaite, vous adoptez n’importe quoi, même si votre coiffure, votre toilette doivent vous faire remarquer comme une jeune fille sérieuse ne supporterait pas de l’être !

Sa fureur secrète l’emportait enfin sur toute prudence. Mais elle se tut subitement devant le regard d’irritation violente que son fils abaissait vers elle.

– Vous voudrez bien, ma mère, vous contenter de surveiller la toilette de Caroline, qui en a grand besoin. Qu’elle prenne modèle sur celle de

Lilian : c'est tout ce que peuvent lui souhaiter de mieux les gens de goût. Je ne verrais, non plus, aucun inconvénient à ce qu'elle copiât cette coiffure charmante et tout à fait jeune fille... J'aimerais vous voir toujours coiffée ainsi, Lily.

C'était la première fois qu'il lui donnait ce diminutif, souvent employé par M^{me} de Sourzy et les O'Feilgen. Il l'avait prononcé avec une douceur étrange dans sa bouche, qui en faisait presque une caresse. Lilian, rougissante, troublée par l'admiration dont il ne pouvait complètement contenir l'ardeur, baissa de nouveau ses beaux yeux qu'elle avait un instant levés sur lui, inquiets et interrogateurs, quand les reproches injustes l'avaient accueillie.

Lady Laurence, dont le visage, précédemment empourpré par la colère, blêmissait tout à coup, dit avec un accent un peu rauque, symptôme de sa fureur impuissante :

– Du moment que tu repousses les conseils de mon expérience..., que tu approuves tout...

Dominich ouvrait, à ce moment, la porte du salon et introduisait les premiers invités. Lady

Stanville se leva, en chancelant un peu. Elle avait conscience que la partie, pour elle, était irrémédiablement perdue et que Lilian triomphait... Oui, cette fois, il n'y avait plus à douter : Hugh l'aimait. Et, s'il avait résolu de l'épouser, rien au monde ne le ferait changer d'avis.

Elle pensait : « Peut-être n'est-ce qu'une fantaisie de sa part, un moment de passion dont sa nature sérieuse aura vite raison... J'aurai, néanmoins, des jours pénibles à passer, jusqu'à ce qu'il se soit repris et ait remis à sa place cette intrigante. »

En attendant, il lui fallait constater le succès qui accueillait Lilian, présentée par lord Stanville à ses hôtes. Dans ce froid logis, où tout, jusqu'alors, était orgueilleusement guindé, la jeune fille paraissait une fleur précieuse qui en changeait aussitôt l'atmosphère. Le maître de céans, lui-même, semblait, ce soir, plus affable qu'il n'en avait coutume ; il causait davantage, laissant ainsi mieux voir sa haute culture intellectuelle qui, jusque-là, était restée presque

inconnue et surprenait vivement ses relations, chez celui que l'on avait considéré uniquement comme un remarquable chef d'industrie et un dur manieur d'hommes.

– C'est à ne plus le reconnaître ! disait lady Wylken à Mrs. Haig, la bonne langue de Breenwich. Je crois rêver devant ce lord Stanville inattendu !

Mrs. Haig chuchotait, avec un petit sourire miel et vinaigre :

– L'amour opère des métamorphoses extraordinaires !

Et elle se délectait en remarquant le regard jaloux que glissait vers M^{lle} de Sourzy la belle lady Wylken, « l'ensorceleuse », comme on l'appelait à Breenwich.

Bien que Hugh fût toujours resté insensible à ses avances, la blonde veuve ne se tenait pas pour battue, loin de là – d'autant mieux que ce lord Stanville transformé avait tout ce qu'il fallait pour que la plus difficile des femmes en devînt aussitôt éprise.

Mais le gros point noir était cette pupille..., cette trop jolie pupille que tous ces messieurs avaient le mauvais goût de regarder, ce soir, beaucoup plus que la belle lady Aurélia Wilken.

Lilian, à qui cette présentation dans le monde coûtait beaucoup par avance, commençait de se rassurer. Tous les hôtes de lord Stanville étaient aimables pour elle, et ses voisins de table, deux hommes d'un certain âge, intelligents, de grande distinction et de conversation agréable, lui firent trouver court le temps du dîner. Après cela, elle fut accaparée par un groupe de notables personnes, désireuses de faire ainsi leur cour au maître du logis, dont l'intérêt pour sa charmante pupille apparaissait à tous très évident et fort significatif. La grâce, la simplicité de la jeune fille gagnèrent d'ailleurs la sympathie de plusieurs de ces dames, et lady Laurence dut écouter sans oser riposter, par crainte de son fils, les compliments sincères qu'on lui fit sur « sa délicieuse cousine, un modèle de charme et de modestie ».

Par contre, la compatissante Mrs. Haig lui

glissa dans l'oreille, sur un ton douxereux :

– Comme je vous plains, chère lady Stanville, d'avoir tous les jours sous les yeux cette petite coquette !... Lady Wilken assure qu'elle doit se mettre quelque chose pour blanchir son teint, pour rougir ses lèvres, car cela ne paraît pas naturel... Et ses cheveux !... Comment ose-t-elle avoir des cheveux pareils !... Ah ! lady Stanville, quelle différence avec cette charmante miss Bairn !

Comme beaucoup de natures autoritaires, entêtés, orgueilleuses, lady Laurence était sensible à la flatterie et à l'hypocrisie. Mrs. Haig, qui excellait en toutes deux, jouissait donc près d'elle d'une grande faveur. Toutefois, comme lady Stanville se méfiait de sa langue, elle n'en faisait pas généralement sa confidente. Mais, ce soir-là, son âme débordait si bien d'amertume et de colère qu'elle se laissa aller à raconter, aux oreilles complaisamment tendues, la façon « révoltante » dont son fils avait pris parti pour Lilian.

Mrs. Haig se répandit en exclamations

indignées ; puis, comme l'entretien ne pouvait se prolonger, ce soir, elle déclara qu'elle viendrait, dès le lendemain, causer de cette douloureuse situation avec sa « chère lady Stanville ».

Vers minuit, tous les invités se retirèrent. Dans le second salon restèrent seuls lady Laurence, Hugh et les jeunes filles. Carrie, dont le teint n'avait jamais été plus jaune – le succès de Lilian en était la cause – prit congé aussitôt et gagna sa chambre pour y ruminer à l'aise sa fureur contre M^{lle} de Sourzy et son désespoir de l'indifférence glaciale que lui témoignait ce cousin, dont elle était pourtant, depuis l'enfance, la plus servile admiratrice... Lady Laurence était passée dans la salle à manger pour jeter un coup d'œil sur les précieuses porcelaines et constater, dès ce soir, qu'aucune pièce ne manquait. Hugh dit à Lilian, en l'enveloppant de ce regard profond, ardent, qui s'était bien souvent dirigé vers elle, au cours de la soirée :

– Eh bien ! maintenant, il faut aller vous reposer... N'êtes-vous pas trop fatiguée ?

– Non, pas trop, mon cousin.

– Appelez-moi donc Hugh, tout simplement, j'aime mieux cela... Demain matin, je ne veux pas que vous veniez au bureau, pour que vous preniez un plus long repos.

– Mais je vous assure que je puis très bien...

– On ne discute pas ma volonté, Lilian, vous le savez...

Il souriait, et sa voix n'avait rien de l'impérieuse intonation habituelle.

– ... Allons, bonne nuit ! Vous me direz plus tard vos impressions sur la soirée.

– Puis-je vous demander auparavant s'il vous serait possible de recevoir un de ces jours Mrs. O'Feilgen ? Elle souhaiterait vous parler au sujet de la maison, qui aurait besoin de réparations urgentes.

– Soit, mais je ne le puis maintenant avant mon retour de Londres, car je pars demain dans l'après-midi... De quelles sortes de réparations s'agit-il ?

– Les plus pressées concernent les cheminées, qui se démolissent et fument terriblement. Mes

pauvres amis ont très froid, en ce moment.

– Eh bien ! dites à Mrs. O’Feilgen qu’elle fasse faire l’indispensable à mes frais. Pour le reste, j’irai un peu plus tard, et je me rendrai compte par moi-même si cette maison vaut la peine qu’on la répare.

– Il y a des peintures et des boiseries sculptées qui paraissent d’une réelle valeur. Mais il serait grand temps qu’on les restaurât.

– Vraiment ? Je ne connais pas du tout ce logis. Il faudra que je voie cela...

Tout en parlant, il faisait quelques pas vers le salon voisin, et Lilian l’imita. Ils se trouvaient ainsi dans l’embrasure de la porte à deux battants faisant communiquer les deux pièces, et sous le bouquet de gui tombant d’une guirlande... Hugh se pencha vers sa pupille et dit à mi-voix :

– Quand on passe sous le gui... vous connaissez notre coutume anglaise, Lilian ?

Une vive teinte rose monta aux joues de la jeune fille, tandis qu’elle inclinait affirmativement la tête.

Hugh se pencha un peu plus encore et ses lèvres effleurèrent les cheveux blonds.

– Bonsoir, Lily... Coiffez-vous toujours ainsi, je vous en prie.

Lord Stanville quitta le lendemain Breenwich pour passer quelques jours à Londres, où l'appelaient ses affaires. Lilian avait envisagé, avec quelque inquiétude, la perspective de se voir seule aux repas avec lady Laurence et Carrie. Mais Hugh, décidément, pensait à tout. Avant son départ, il lui dit, en présence de sa mère :

– Prenez donc un peu de congé pendant mon absence, Lilian ; allez, par exemple, déjeuner et dîner chez Mrs. O'Feilgen, tous les jours. En payant votre écot, il n'y aura pas là d'indiscrétion, puisque vous êtes intimes.

Lilian ne demandait pas mieux – et la bonne Mrs. O'Feilgen non plus... Entre ces moments où elle se retrouvait ainsi près de ses amies, elle continua de se rendre ponctuellement au bureau, d'y faire avec soin le travail accoutumé. Car elle ne voulait pas profiter plus qu'il n'était

nécessaire de l'indulgence de lord Stanville.

De l'indulgence ?... Il y avait plus que cela, chez lui, à l'égard de sa pupille. En rougissant beaucoup au souvenir de ses paroles, de son regard, du baiser sur ses cheveux, Lilian pensait avec un petit frisson dont elle n'aurait su dire s'il était de crainte ou de joie : « Il semble avoir de l'affection pour moi... Que c'est étrange !... Lui !... Lui !... »

Mais, de tout cela, qui eût paru significatif à une jeune personne tant soit peu expérimentée, venant surtout d'un homme comme celui-là, Lilian ne songeait pas à tirer la conclusion qu'elle était, pour Hugh, autre chose qu'une petite cousine sympathique, à laquelle il lui plaisait de témoigner une sollicitude affectueuse. Si elle en éprouvait quelque trouble, elle l'attribuait à l'étonnement que ne cessait de lui causer la transformation physique et morale de son tuteur, à la pénétrante domination de ce regard dont elle ne connaissait plus maintenant les durs éclats ni les dédains glacés.

Pas un instant, non plus, il ne lui vint à la

pensée de se demander pourquoi lui parurent si longs ces jours pendant lesquels fut absent lord Stanville... Pourquoi son cœur se mit à battre si vite quand, la veille du 1^{er} janvier, Hugh, arrivé très tard dans la soirée, mais se trouvant quand même au bureau à son heure habituelle, la fit appeler vers dix heures.

Il vint à elle, les mains tendues, le regard éclairé d'une joie contenue.

– Eh bien ! Lilian, comment cela va-t-il ?... Venez un peu me montrer votre mine.

Il l'emmenait près d'une fenêtre et se mit à considérer attentivement le joli visage très rose. Lilian souriait, gênée, ses yeux confus et brillants à demi cachés sous les cils bruns qui palpitaient.

– Vous avez été souvent chez les O'Feilgen, Lily, ainsi que je vous l'avais recommandé ?

Quelle chaude douceur dans sa voix, et comme ses doigts serraient la petite main tiède et frémissante !

– Oui, mon cousin.

– Vous ne voulez pas m'appeler Hugh ?

– Mais si...

Un charmant petit sourire confus venait aux lèvres de Lilian.

– ... Je ne suis pas habituée encore...

– C'est juste... Dites-moi, à quoi vous occupez-vous avec vos amies ?

– Nous faisons surtout de la musique.

– De la musique ?... Où donc l'avez-vous apprise ?... Car je ne pense pas qu'elle ait eu place dans un programme d'instruction approuvé par ma mère.

Lilian lui expliqua de quelle façon elle avait pu acquérir sur ce point les connaissances nécessaires. Il l'écoutait avec une vive attention et déclara :

– Je voudrais vous entendre. Il faudra que je fasse venir un piano.

Lilian le regarda avec une surprise qu'elle ne put maîtriser.

– Je croyais que vous n'aimiez pas la musique... ?

– Au contraire ; j’en suis très amateur, mais à condition qu’elle soit excellente. Lors de mes séjours à Londres ou à Paris, je ne manque jamais d’entendre plusieurs concerts. Vous voyez donc que je serai pour vous un juge de quelque valeur !

Elle répliqua en souriant :

– Vous n’auriez pas dû me le dire. J’aurais été moins intimidée pour jouer devant vous.

– Oh ! j’ai dans l’idée que vous n’aurez rien à craindre de mon jugement, car vous devez être artiste dans l’âme... Et maintenant, Lilian, travaillons... J’ai des lettres à sténographier...

Pour la première fois de sa vie, probablement, lord Stanville se trompa à deux reprises, au cours de sa dictée. Une telle distraction était d’ailleurs fort explicable, si l’on considère que le délicieux visage rosé, les cheveux d’or, les yeux noirs aux longs cils foncés paraissaient l’occuper beaucoup plus que la question traitée dans cette correspondance d’affaires.

Le lendemain, 1^{er} janvier, Lilian, après avoir entendu une messe matinale, se rendit au

cimetière sur la tombe de sa mère.

La sépulture de M^{me} de Sourzy se trouvait à cinquante mètres environ de la vieille et riche chapelle dans laquelle reposaient les restes mortels des Stanville. Lilian, depuis qu'elle disposait de quelque argent, avait mis quelques fleurs autour de la simple pierre tombale gravée d'une croix, et, aujourd'hui, elle apportait une jolie couronne qu'elle venait d'acheter.

Mais tout à coup elle s'immobilisa, stupéfaite... L'humble tombe lui apparaissait couverte des fleurs les plus belles, les plus rares, merveilleux par terre disposé avec un goût parfait.

Lilian murmura :

– Mais qui donc ?... qui donc ?

Un seul nom se présentait à elle... Car seul *il* pouvait se permettre cette prodigalité royale, cette profusion folle, comme l'auraient qualifiée bien des gens, car dans quelques heures tout serait flétri par la gelée, mais où la piété filiale de Lilian voyait un hommage à la pauvre femme qui reposait là et qui avait été si malheureuse, si

humiliée entre les murs de Stanville-House, un acte de réparation pour l'indifférence qui l'avait dédaignée, pour la dureté dont son enfant avait été victime.

Agenouillée devant la tombe, elle pria pour cet homme énigmatique avec toute la ferveur de son cœur reconnaissant. Puis, avant de se relever, elle se pencha pour respirer le parfum des fleurs et prit une rose thé qu'elle enferma entre les pages de son livre de prières.

– Comme cela, maman, dit-elle tout bas, je mêlerai son nom aux prières que j'adresse à Dieu pour vous.

Une autre surprise l'attendait, ce matin-là, à Stanville-House... Hugh avait rapporté des cadeaux pour ses cousines, ce qui constituait une innovation de sa part. Miss Bairn reçut un lourd bijou, bien approprié au goût de sa destinataire, et Lilian une parure de chinchilla, qui lui fit jeter un cri d'admiration.

– Mais c'est trop beau !... Cent fois trop beau !
Il sourit en lui mettant la fourrure sur les

épaules.

Puis il la considéra longuement, avec cette attention ardente qui l'émouvait de plus en plus profondément.

– Oui, j'ai très bien choisi. La délicate nuance de cette fourrure vous sied admirablement.

Elle le remercia avec chaleur. Ce présent – le premier qu'elle reçût à Stanville-House – lui causait un plaisir dont elle ne cherchait pas à dissimuler l'intensité. Non qu'elle s'arrêtât à la valeur intrinsèque, mais elle éprouvait une vive émotion à l'idée que lord Stanville, pendant son séjour à Londres, avait pensé à elle et choisi à son intention cette délicieuse parure qu'elle ne se lassait pas d'admirer.

Lady Laurence n'avait dit mot... Quand, après le déjeuner, Carrie se retrouva seule avec elle, dans le salon, elle prit l'écrin dans lequel se trouvait le bijou offert par Hugh et le jeta rageusement sur un meuble.

– C'est moi qu'il traite en pauvre, maintenant !... Qu'est-ce que cela vaut, près de

cette fourrure ?... Faire un pareil cadeau à cette petite sans le sou !... N'est-ce pas fou ?... Absolument ?

Lady Stanville dit sourdement :

– Oui, elle l'a rendu fou... Lui donner cela... sous mes yeux !... C'est un défi, quand il connaît mes idées au sujet de cette enfant ! Mais j'espère qu'il va se reprendre. J'espère surtout qu'il ne me l'imposera pas pour belle-fille...

Carrie joignit les mains dans un geste d'effroi.

– Oh ! ma tante, vous ne permettrez jamais cela ?... Elle, maîtresse ici ! Oh ! cela ne se peut !

Lady Stanville ne répondit pas. La tête courbée, elle songeait qu'elle n'était rien devant cette volonté dont elle avait encouragé l'orgueilleuse inflexibilité. Elle se disait que la passion, chez une nature de cette trempe, devait être invincible... Et la beauté de Lilian, en outre – cette beauté qui chaque jour s'épanouissait mieux, comme une fleur merveilleuse – était de celles qui rendent un homme, jusque-là raisonnable, capable d'aller jusqu'à la démence.

Dans l'après-midi de ce premier jour de janvier, la jeune fille se rendit à la maison des Rossignols. Joe, retenu la veille à Londres, par un concert, était arrivé dans la matinée. Il se précipita vers elle, des compliments aux lèvres, selon sa coutume, et le regard chargé d'admiration. Sa mère, ses sœurs, Mrs. Hegthon, devant la parure de chinchilla qu'elle avait mise pour la leur montrer, jetaient des exclamations au sujet de cette générosité de lord Stanville.

Joe, dont le front était profondément plissé, dit avec un rire contraint :

– Peste, il a joliment changé !... Vous faites des miracles, Lilian !

– Il est certain qu'il devient très bon pour moi. Aussi n'ai-je plus, à son égard, la crainte d'autrefois.

Rosetta eut un léger ricanement et répliqua :

– Vous auriez tort, en effet.

Ses doigts, très blancs, mais un peu forts, palpaient la fourrure, et ses yeux luisaient d'envie sous leurs paupières demi-baissées.

Daisy demanda :

– Qu'est-ce que cela peut valoir, ma tante ?

– Il est difficile de l'évaluer. Aujourd'hui, les fourrures naturelles sont cotées à des prix exorbitants... Et celle-ci, j'en réponds, n'est pas de l'imitation ! C'est une fortune que vous portez là, Lilian !

La jeune fille eut un petit mouvement effarouché.

– Oh ! vous croyez, mistress Heghton ?... Non, vous devez vous tromper, car lord Stanville n'aurait certainement pas eu l'idée de faire une telle dépense pour une modeste personne comme moi !

Kathleen s'écria, en embrassant chaleureusement son amie :

– Et pourquoi pas ?... Personne ne le mérite mieux que vous, Lily très chère. Votre tuteur s'en est aperçu enfin, ce qui prouve en faveur de son intelligence.

Joe grommela quelques mots que personne ne comprit, sauf probablement sa tante, car elle lui

jeta un coup d'œil railleur, en levant imperceptiblement les épaules.

Mrs. O'Feilgen demanda :

– Lord Stanville ne vous a pas reparlé de l'examen des lieux qu'il devait venir faire ici, Lilian ?

– Non, il ne m'en a rien dit, chère mistress O'Feilgen.

– Pourvu qu'il ne l'oublie pas !... ou qu'il n'ait pas changé d'avis !

– Oh ! quant à l'oublier, ce n'est pas dans ses habitudes ! Il a une mémoire incomparable. Mais il m'en dira peut-être un mot ces jours-ci, et je m'empresserai de vous rassurer, au cas où il ne serait pas encore venu vous voir d'ici là.

– Merci, ma chère enfant ! Je voudrais tant que nous fussions un peu mieux clos ! Trick ne cesse de s'enrhumer dans cette maison... Enfin, c'est déjà une grande chose que la réparation des cheminées soit en train !

– Grâce à Lilian ! ajouta Daisy. Elle nous a obtenu cela tout aussitôt, en vous épargnant

l'ennui d'une entrevue avec lord Stanville, maman.

Joe dit avec une impatience mal déguisée :

– Une belle corvée que vous lui donniez là !...

Non, Lilian, n'enlevez pas encore votre vêtement ! Venez voir notre vieux jardin, si pittoresque sous la neige.

La jeune fille acquiesça. Elle sortit avec Joe par une des portes-fenêtres du salon et marcha près de lui dans les allées blanches, éclairées par un timide soleil qui suffisait pourtant à rendre somptueuse la parure immaculée des arbres enchevêtrés dans un désordre très pittoresque, ainsi que le disait Joe.

– Oui, il est charmant, votre jardin, Joe. Je l'aime d'ailleurs en toutes saisons... Quelle différence avec celui de Stanville-House !

Le jeune homme se mit à rire.

– Ah ! certes, il est solennellement ennuyeux, comme tout le logis !... Ma pauvre Lilian, comme vous avez souffert là-dedans !

Une ombre passa dans les yeux de Lilian.

– Oui, j’y ai beaucoup souffert... et surtout de la souffrance de ma mère.

– Maintenant encore, vous n’y êtes pas heureuse... Lady Laurence vous déteste...

– Je n’ai plus affaire à elle – plus du tout, Joe.

– Mais lord Stanville vous tient sous sa domination. Vous êtes astreinte à ce travail de bureau...

– Parce que je le veux ainsi... Parce qu’il ne me convient point, à mon âge, de ne pas gagner le pain que je mange. Mais mon cousin me témoigne une grande sympathie et il a même des attentions très délicates. Ainsi, j’ai trouvé ce matin la tombe de ma chère maman garnie de fleurs magnifiques.

Les traits de Joe se crispèrent.

– Ah ! vraiment !... Il devient décidément extraordinaire ! Toutefois, il aurait mieux valu pour la pauvre M^{me} de Sourzy qu’il empêchât sa mère de la faire mourir à la peine.

Lilian riposta vivement :

– Pourquoi dites-vous cela de ce ton méchant,

Joe ?... Certes, lord Stanville a eu de grands torts dans le passé, mais il était fort jeune, alors... et maintenant il fait de son mieux pour les réparer.

Joe saisit au passage une branche d'arbuste et la secoua machinalement. Une poudre humide et glacée couvrit sa joue, fondit en gouttelettes qu'il essuya d'un geste impatient.

– Ce n'est pas trop tôt ! Voilà bien assez longtemps que vous étiez traitée odieusement, dans cette maison ! Mais, chère Lilian, vous n'y resterez plus indéfiniment, désormais.

Lilian secoua la tête.

– Mon cousin ne veut pas que je le quitte avant ma majorité.

– Pourtant, s'il s'agissait d'un mariage ?...

– Un mariage ?... Oh ! je ne pense pas qu'il en soit question jusque-là ! Je suis beaucoup trop jeune et aucunement pressée...

Avec un rire léger, elle ajouta, après un court silence :

– Non, vraiment, je n'y songe pas du tout !

– Mais d’autres y songent, eux !... Lilian, j’ai fait ce rêve si beau !... Voulez-vous que nous nous en allions ensemble dans la vie, chère... si chère Lilian ?...

Elle s’arrêta brusquement. Un peu de rougeur montait à son visage, et ses yeux surpris, sérieux, soutinrent, avec un air de reproche, le regard tendre et suppliant du jeune homme.

– Vous êtes fou, Joe !... Quelle idée avez-vous là ? Nous sommes trop jeunes tous deux, vous gagnez à peine pour vous seul, et, moi, je n’ai aucune situation stable...

– Mais je travaillerai davantage !... Pour vous, je me sens tous les courages !... Ma Lilian, écoutez-moi ! Je vous aime depuis toujours...

Elle l’interrompit, avec une douceur fière.

– Non, je ne vous écouterai pas, Joe. Ce projet est impossible ; oubliez-le, mon ami.

Le fin visage se contracta.

– Impossible ?... Pourquoi donc ?... Si vous ne voulez pas vous marier encore, j’attendrai, tant qu’il faudra. Mais donnez-moi un espoir !

– Ce serait complètement déloyal de ma part, car je ne pourrai jamais le réaliser.

Il dit d'une voix étouffée :

– Je comprends... C'est que vous ne m'aimez pas... que vous ne croyez jamais pouvoir m'aimer.

Un tel chagrin se laissait voir sur sa physionomie que Lilian, profondément émue, lui prit la main en disant doucement :

– J'ai une grande affection pour vous, cher Joe. Mais je ne crois pas que nous ayons, l'un et l'autre, les qualités nécessaires à notre bonheur commun.

– Oh ! vous les avez toutes, vous !... Et, moi, je me laisserai guider, je n'aurais d'autre volonté que la vôtre !

– Mais, mon pauvre Joe, si jamais je me mariais, je voudrais précisément trouver un conseiller, un appui. Vous voyez bien que nous ne pouvons nous entendre !

Il dit entre ces dents :

– Si, vous le pourriez, si vous le vouliez... S'il

n'y avait pas quelqu'un entre nous...

Elle répéta, en le regardant avec surprise :

– Quelqu'un entre nous ?... Qui donc ?

Joe se mordit les lèvres, puis balbutia, gêné par le candide étonnement de ces beaux yeux :

– Rien du tout... Le chagrin me fait dire des sottises...

– Je suis très peinée que vous ayez eu cette idée, mon pauvre ami. Oubliez-la bien vite. Je vous assure que je ne suis pas du tout la femme qu'il vous faut !

Il murmura d'un ton ardent :

– Vous êtes la femme que j'aime !

Lilian se détourna et se dirigea vers le logis. Il lui tardait d'échapper à ce tête-à-tête devenu embarrassant et pénible, après la déclaration que venait de lui faire Joe... Le jeune homme la suivit silencieusement.

Le soleil s'abaissait derrière eux et ses derniers rayons éclairaient la façade élégante de la maison... À l'une des portes-fenêtres du salon,

Mrs. O'Feilgen apparut. Derrière elle surgit une haute silhouette masculine, que reconnurent aussitôt Lilian et Joe.

La jeune fille se tourna vers son compagnon en disant :

– Voilà lord Stanville qui vient, sans doute, visiter la maison, comme il l'avait promis.

Joe serra les lèvres. Son regard, très assombri, se dirigeait vers la fenêtre et rencontra celui de lord Stanville, dur, hautain – sourdement irrité, même. Les sourcils bruns, qui se fronçaient, accentuaient encore cette expression qui impressionna désagréablement Joe.

Le jeune O'Feilgen se montrait assez fanfaron à l'égard de son noble parent tant qu'il ne se trouvait pas en sa présence ; mais il se sentait subitement fort petit garçon en approchant de lui et baissait les yeux, comme écolier craintif.

Quant à Lilian, elle pensait avec inquiétude, en remarquant la physionomie de son tuteur : « Il est mécontent... contre moi, sans doute ?... Pourquoi ?... Il est bien naturel que je me

promène au jardin avec Joe. »

Mrs. O'Feilgen, qui semblait très émue de cette visite, annonça :

– Lord Stanville veut bien venir se rendre compte des réparations à faire ici.

Hugh tendit la main à Joe, d'un geste sans aménité. En même temps, il glissait un rapide coup d'œil sur le visage de Lilian, où demeuraient des traces de la surprise et de la contrariété que lui avait causées la demande du jeune O'Feilgen... Puis il proposa, sur un ton de politesse froide :

– Eh bien ! mistress O'Feilgen, voulez-vous que nous commençons cette visite ?

Tandis qu'il s'éloignait avec son hôtesse et Joe, Lilian entra dans le salon, où Kathleen et Daisy s'affairaient à préparer le thé, au cas où lord Stanville accepterait d'en prendre. Mrs Highton avait disparu... Lilian, tout en aidant ses amies, demanda :

– Où est donc passée votre tante ?...

Daisy répondit en levant les épaules :

– Ah ! je n'en sais rien !... Elle a la spécialité de s'éclipser au moment où sa présence aurait quelque utilité. Fort heureusement, nous nous passerons fort bien d'elle.

Un peu plus tard, en revenant de la cuisine avec une assiette garnie de gâteaux, Lilian vit que Rosetta était revenue. Elle se tenait debout devant la fenêtre, et les dernières clartés du couchant éclairaient son profil régulier, ses cheveux sombres, sa taille fort belle encore, en dépit d'un commencement d'embonpoint. Son élégante robe noire, en crêpe souple, l'habillait fort bien. Elle venait de la mettre en l'honneur de lord Stanville, car Lilian lui avait vu tout à l'heure une toilette plus simple. Autour du cou, un collier de jais faisait ressortir la blancheur mate de l'épiderme.

Daisy, qui entrait derrière son amie, dit à mi-voix :

– J'ai choisi les tasses les moins écornées. Mais cette pauvre vaisselle n'en peut plus !... Je recommande à la personne qui servira lord Stanville de lui donner celle-ci, la seule qui n'ait pas d'ébréchure !

Rosetta eut un dédaigneux sourire.

– Mais, ma chère, au contraire, il faut bien lui montrer notre misère.

– Oh ! il la verra quand même !... surtout en visitant notre logis, comme il le fait en ce moment !

Puis, en jetant un coup d'œil sur la jeune femme, elle ajouta ironiquement :

– Eh ! ma tante, je constate que, pour votre part, vous n'avez pas jugé bon de paraître une pauvre aux yeux de notre auguste visiteur !

Un haussement d'épaules fut la seule réponse de Mrs. Heghton. D'ailleurs, l'entrée de lord Stanville, de Mrs. O'Feilgen et de Joe la dispensait d'en faire une autre.

Le regard de Hugh effleura la belle personne savamment placée sous les derniers rayons du jour, puis se dirigea vers Lilian... La jeune fille avait quitté sa jaquette et son chapeau ; elle allait et venait autour de la table à thé, avec de jolis mouvements souples. L'or de ses cheveux, la délicate blancheur de son visage n'avaient pas

besoin des clartés du couchant pour attirer toute l'attention – et encore moins ces yeux admirables, éclairés d'une pure lumière, qui se levaient sur l'arrivant.

Mrs. O'Feilgen dit avec un accent de timide regret :

– Lord Stanville refuse de prendre une tasse de thé... Nous serions cependant fort heureux...

La voix agréablement timbrée de Mrs. Heghton approuva, sur un ton de souple déférence :

– Bien heureux, en effet, mylord.

La belle veuve s'avançait de quelques pas... De nouveau, un regard distrait se posa sur elle. Hugh dit avec une froide courtoisie :

– Vous êtes trop aimable, mistress Heghton. Si vraiment je ne vous dérange pas trop, je resterai quelques instants et je demanderai à Lilian de me faire entendre sa voix...

Rosetta serra les lèvres, en jetant un coup d'œil malveillant du côté de la jeune fille qui répliquait avec son charmant sourire, un peu

confus :

– Oh ! je crains de vous donner une grosse désillusion !

– Nous allons voir. Je vous dirai franchement mon opinion, comme j'en ai coutume.

Toute trace de contrariété avait disparu de la physionomie de lord Stanville... Il s'assit près de son hôtesse, tandis que Kathleen et Lilian se dirigeaient vers le piano. Mrs. O'Feilgen lui confia :

– Cette chère Lilian a une voix ravissante !... D'ailleurs, elle est incomparablement douée pour tout.

Il répliqua :

– Je m'en suis aperçu.

Rosetta s'était placée en face de lui, sur le canapé, dans une pose élégante. Peine perdue, car il ne la regardait pas. Toute son attention se concentrait sur la jeune fille debout, près de Kathleen, qui accompagnait son amie... Mrs. Heghton notait, avec colère, des signes d'émotion concentrée sur cette physionomie froide, à

mesure que la voix pure, vibrante, devenait plus chaudement expressive. Ah ! cette Lilian, elle possédait toutes les séductions ! Comment lutter contre elle ? Comment espérer lui prendre l'amour de cet homme, qui unissait aux plus remarquables dons physiques les avantages d'une haute situation et d'une opulence dont la seule pensée faisait frissonner d'avidité le désir la belle Rosetta ?

Car, si quelque doute avait subsisté encore chez elle au sujet des sentiments de lord Stanville pour sa pupille, il se serait évanoui aujourd'hui. C'était un homme passionnément épris, qui écoutait, qui regardait la jeune chanteuse... Et Rosetta songea, le cœur gonflé de rage envieuse : « Quel triomphe pour elle !... Un homme de ce caractère, qui a toujours dédaigné de s'occuper des femmes... Ah ! elle a trop de chance, vraiment, cette Lilian ! »

Quand la dernière note expira sur les lèvres de la jeune fille, Hugh se leva et s'approcha d'elle.

– Quelle sottise est la mienne ! Depuis des mois, j'aurais pu jouir de cette voix merveilleuse

et, par ignorance, je m'en suis privé !... Mais je vais, ce soir même, téléphoner à Londres, et vous aurez dans quelques jours un piano, Lilian. Alors, je vous demanderai souvent de me donner ce plaisir incomparable, car rien ne surpasse, pour moi, une voix qui me plaît.

Confuse et rougissante, elle baissait un peu les yeux sous le regard dont la chaleur l'émouvait profondément... Hugh adressa quelques félicitations à l'accompagnatrice ; puis, devenu tout à coup aimable, il demanda à entendre Kathleen, Daisy, dont il déclara le jeu très agréable. Joe s'excusa, en prétextant un enrouement, et lord Stanville n'insista pas. Il se mit à causer musique avec Mrs. Heghton pendant un moment ; après quoi, il s'informa de ce que l'on comptait faire de Pascal et de Trick qui se tenaient silencieux, très intimidés, osant à peine lever les yeux sur le maître de Stanville-House, dont ils avaient toujours entendu parler comme d'un impressionnant personnage.

Mrs. O'Feilgen secoua la tête en regardant Pascal, un mince garçon de seize ans, brun et

distingué, chez qui l'on retrouvait quelque ressemblance avec lord Stanville,

– Celui-ci n'a pas les goûts des autres. Il est d'esprit plus pratique ; il aime les sciences, la mécanique. Mais je n'ai pas eu les moyens de lui faire faire les études nécessaires.

– Je pourrai peut-être le prendre chez moi. S'il est intelligent, je lui ferai une position.

Saisie par cette offre inattendue, Mrs. O'Feilgen balbutia :

– Nous serions trop reconnaissants...

– Nous verrons donc cela... Lilian, je crois qu'il serait temps de rentrer. Je me suis beaucoup attardé... fort agréablement d'ailleurs.

Mrs. O'Feilgen objecta timidement :

– Nous comptons demander à Lilian de rester à dîner avec nous.

– Non, pas ce soir, je vous prie. Demain, oui, peut-être... Mais je désire qu'elle finisse à Stanville-House ce premier jour de l'année.

Joe alla chercher la jaquette de Lilian et l'aida

à s'en revêtir. Ses doigts tremblaient. La jeune fille s'en aperçut et le regarda avec une affectueuse compassion. Mais il détourna la tête et s'écarta d'elle, avec un geste d'impatience.

Dans le hall, Hugh mettait sa pelisse avec l'aide de Pascal. Il prit congé de ses cousines, sans dire mot des réparations demandées, à la grande inquiétude de Mrs. O'Feilgen.

– Il a tout regardé, dit-elle, sans faire de réflexions, sans rien promettre. Pendant cet examen, il avait un air si froid que je n'ai pas osé lui adresser la moindre demande. Mais j'espérais qu'avant son départ il ferait tout au moins allusion à ce qu'il a décidé pour cette maison.

Rosetta leva les épaules.

– Ne vous tourmentez donc pas ! Du moment qu'il a daigné se déranger, ce n'est pas pour rien.

– En effet... Puis Lilian est là, qui lui rappellera... Il ne la quittait pas des yeux, Rosetta !... Avez-vous vu ?

Mrs. Heghton eut un petit rire sec.

– Je crois bien, que j'ai vu !... Maintenant,

vous reconnaissez que mes prévisions étaient justes, Fanny ?

Mrs. O'Feilgen soupira :

– Oui !... mon pauvre Joe !

Son regard cherchait le jeune homme, qui avait disparu du salon.

– ... Il l'aime tant, cette petite charmeuse !

– J'ai idée qu'il a dû lui faire aujourd'hui sa déclaration... laquelle a été accueillie par un refus, comme il fallait s'y attendre.

– Il avait, en effet, l'air triste, préoccupé... C'est un si bon garçon, pourtant, mon Joe !... si aimable, si facile de caractère !

– Oui, mais... voyons, Fanny, sincèrement, que pèse-t-il près de lord Stanville ?

– Au point de vue fortune, au point de vue physique même, oui je vous accorde qu'il ne peut lutter avec lui. Mais comme nature !... Si lord Stanville épouse Lilian, je crains que la pauvre petite ne soit pas heureuse ! Et lady Laurence, que ne ferait-elle pas souffrir à cette belle-fille-là !

Rosetta dit avec son même petit rire sec :

– Oh ! lady Laurence ne serait pas à craindre tant que Lilian serait aimée de son mari !... Après, je ne dis pas... Mais il y aurait toujours la situation, la fortune, comme compensation...

Mrs. O'Feilgen répliqua vivement :

– Oh ! ce serait peu de chose pour Lilian, qui a tant besoin d'affection !

La belle veuve murmura, une flamme d'envie dans le regard :

– Je trouve que ce serait beaucoup, moi !

Dans la rue couverte de neige, Lilian avançait au bras de lord Stanville. La nuit commençait et les lampes électriques venaient de s'allumer. Hugh fit observer :

– Le temps paraît s'adoucir, ce soir. Il ferait presque bon flâner.

Lilian répondit machinalement :

– Oui, en effet.

Hugh la regarda un moment avec attention, puis demanda :

– Vous paraissez bien songeuse, Lilian... ?
Qu'y a-t-il ?

Elle tressaillit et leva sur lui ses yeux émus.

– J'ai dû faire de la peine à quelqu'un, tout à l'heure, et cela m'est très pénible.

– De la peine ?... Comment cela ?

Ils atteignaient en ce moment l'angle que formait Stanville-House, entre la place et la rue. Voyant que la jeune fille hésitait à répondre, Hugh ajouta :

– Je me doute de ce qui est... Nous allons en parler ensemble, Lilian.

Ils entrèrent dans la maison, montèrent l'escalier ; puis, sur l'invitation de lord Stanville, Lilian suivit celui-ci dans son cabinet.

Il fit asseoir la jeune fille sur un divan de cuir et prit place près d'elle. Ses doigts fermes et doux saisirent la petite main tiédie à la chaleur du manchon, tandis qu'il demandait, en se penchant un peu vers sa pupille :

– Et bien ! de quoi s'agit-il, Lilian ?... Racontez cela à votre tuteur.

– Joe m'a demandée en mariage pendant que nous nous promenions dans le jardin. J'ai été stupéfiée... et très peinée aussi de devoir le chagriner par un refus.

– Vous avez refusé ?... sans hésiter ?... sans lui laisser d'espoir ?

Les yeux de Hugh, ardents et un peu anxieux, plongeaient dans le beau regard sincère.

Lilian secoua la tête.

– Oh ! sans hésiter, de façon très catégorique. Je n'aurais pas voulu que le pauvre garçon conservât le moindre doute... Ainsi que je le lui ai dit, j'ai beaucoup d'affection à son égard ; mais jamais, jamais il ne me viendrait à l'idée de l'épouser... Ah, non ! pauvre Joe, si bon, mais si faible, sans fonds sérieux, accoutumé au gaspillage, à la vie un peu bohème... Et, d'ailleurs, je suis trop jeune pour songer encore au mariage. J'ai bien le temps ! Il faut d'abord que je me fasse une situation...

Lord Stanville eut un léger sourire.

– Si je vous le permets.

– Comment cela ?

– Nous en reparlerons... Donc, vous avez évincé Joseph O'Feilgen. Il avait quelque toupet de vous adresser pareille demande, n'ayant aucune situation à vous offrir, car il vit au jour le jour... Et quelle belle protection cette tête folle

aurait été pour vous !... Non, vraiment, il ne doute de rien, ce petit Joe !

Le ton d'ironie dédaigneuse amena une chaleureuse réplique sur les lèvres de Lilian :

– Il n'a pas réfléchi, j'en suis sûre ; il a suivi simplement l'impulsion de son cœur. Les questions pratiques n'existent guère pour les O'Feilgen.

– Oui, ils vivent toujours dans les nuages de l'insouciance. Vous voyez aussi à quel résultat ils arrivent ?

– Certes, ils ne sont pas à imiter sur ce point-là. Mais ils sont tellement bons qu'on oublie facilement leurs défauts !

– Ils l'ont été surtout pour vous, Lilian !... pour vous qui n'étiez pas heureuse ici !

Elle tressaillit un peu et baissa les yeux sans répondre.

Hugh dit, d'une voix basse et frémissante :

– Oui, je sais, vous ne voulez accuser personne. Mais je comprends trop bien, depuis quelque temps, ce que l'existence a été pour vous

dans cette maison.

Elle murmura :

– Oh ! moi, encore, ce n'est rien... Mais ma pauvre maman...

Et, se rappelant soudain qu'elle n'avait pu encore le remercier au sujet de la décoration de la tombe maternelle, elle leva les yeux sur lui en disant avec émotion :

– J'ai vu les fleurs, ce matin... Je vous suis bien reconnaissante d'avoir pensé à elle...

– Que ne l'ai-je fait plus tôt !... Ah ! Lilian, je ne me pardonne pas ce que vous avez dû souffrir ici !

Elle frémit un peu à l'accent passionné de cette voix, et, de nouveau, les cils bruns voilèrent ses yeux troublés par l'ardent regard de lord Stanville.

Pendant quelques instants, ce fut le silence, entre eux. Penché vers elle, Hugh la contemplait avec une sorte de joie enivrée... Une petite toque de velours noir, garnie d'un bouquet de violettes, coiffait délicieusement ses cheveux blonds. La

fourrure de chinchilla frôlait le délicat visage rougissant, qui palpait d'émotion inquiète. Car Lilian, tout à coup, avait peur... Oh ! non plus comme autrefois !

La même voix passionnée dit plus bas :

– Lily aux cheveux d'or, je veux vous faire oublier cela ! Je veux vous donner le bonheur que vous n'avez pas connu jusqu'ici. Car je vous aime, Lilian, et je vous demande de devenir ma femme.

Lilian eut un mouvement de stupéfaction, en attachant sur lord Stanville un regard effaré. Elle ne trouvait pas de paroles, tant était grand son saisissement.

Il sourit, en murmurant :

– Ah ! Lily, quelle âme toute droite, toute pure est la vôtre !

Elle put enfin balbutier :

– Vous désirez... Vous songez vraiment ?...

– Oh ! très sérieusement, je vous l'assure ! Vous m'êtes chère au-dessus de tout au monde et je n'ai pas de plus vif désir que de vous rendre

heureuse.

Elle balbutia encore :

– Vraiment, je ne sais... Je ne m'attendais pas...

– Lilian, voici pourtant des mois que je vous aime !

Il se pencha et ses lèvres se posèrent sur la main de la jeune fille.

Elle la retira d'un geste effarouché, en disant d'une voix un peu tremblante :

– Il faut que je réfléchisse... Je ne puis, ainsi...

– Peut-être avez-vous de moi quelque crainte encore ? Peut-être vous souvenez-vous que j'ai été pour vous si dur, si cruellement sévère, autrefois ?

– Il est vrai que je m'en suis souvenue longtemps...

Et, dans les grands yeux noirs pleins d'émoi, Hugh put voir un reflet de la souffrance autrefois endurée par le cœur délicat et la jeune fierté de la petite Lilian.

Avant qu'elle eût pu prévoir son mouvement, il était à genoux devant elle et, saisissant de nouveau sa main, la couvrait de baisers.

– Pardon, ma Lilian chérie !... Je vous ferai oublier cela, par mon amour, par le dévouement de toute ma vie...

– Hugh !... je vous en prie !

– Non, il est trop juste qu'à mon tour je sollicite mon pardon, comme je vous ai obligée à le faire !

– C'est oublié, maintenant... c'est oublié, Hugh !

Il se releva, s'assit près d'elle de nouveau, sans quitter la main frémissante. Et il demanda sur un ton de prière, étrange dans cette bouche hautaine :

– Vous allez me donner maintenant votre réponse, n'est-ce pas, Lily ?

– Non, je ne puis... Laissez-moi quelques jours de réflexion... Je suis tellement surprise...

La main de la jeune fille tremblait entre celles de lord Stanville, et l'émotion pâlisait

maintenant le joli visage tout frémissant.

– Soit, je ne puis vous refuser cela. Mais ne me faites pas trop attendre, chère Lilian ! J'ai tant de hâte que vous soyez ma fiancée, que nous puissions parler de notre mariage !

Elle objecta, en baissant un peu les yeux sous le chaud regard :

– Mais que dira lady Stanville ?... Elle ne voudra jamais accepter...

– Ne vous inquiétez pas à ce sujet. Tout se passera bien et vous n'aurez aucun ennui sur ce point, ni maintenant ni plus tard...

– C'est que, surtout, je ne voudrais pas être cause de dissentiments entre elle et vous...

– Ne craignez rien, je vous le répète. Rapportez-vous-en à moi là-dessus, sans arrière-pensée.

– Alors, je vous donnerai ma réponse... dans huit jours.

En parlant ainsi, elle se levait.

Hugh protesta vivement :

– Huit jours !.. Y pensez-vous ? Non, je vous la demanderai avant, Lilian !

– Eh bien ! je verrai... En tout cas, je vous remercie d'avoir eu la bonté de songer à moi...

Elle fit un mouvement vers la porte... Mais lord Stanville l'arrêta en posant sur son bras une main un peu nerveuse.

– Lilian, dites-moi franchement quel sentiment je vous inspire.

Elle hésita, rougit, puis détourna les yeux du regard qui interrogeait ardemment, en murmurant :

– Je ne sais trop... Je ne vous connais pas assez... Mais je vous suis reconnaissante de ce que vous avez fait depuis quelque temps...

– De la reconnaissance ? Non, vous ne m'en devez pas, car je ne fais que réparer mes torts... Mais pensez-vous qu'il vous sera possible d'avoir pour moi... de l'affection ?

Elle hésita encore, avant de répondre avec embarras :

– Il me semble que oui...

– Eh bien ! vous réfléchirez, chère Lilian...
Maintenant, je vous rends votre liberté. À tout à l'heure.

Il ouvrit la porte devant elle, et, quand elle fut passée, il suivit des yeux, dans le long corridor, l'élégante silhouette. Lorsqu'elle eut disparu, il resta un moment immobile, le front plissé, avant de refermer la porte. Comme il s'en allait vers son bureau, il vit, sur le tapis, un petit bouquet de violettes que Lilian portait tout à l'heure à sa jaquette. Ses yeux s'assombrirent, ses traits se durcirent, tandis qu'il s'arrêtait pour le considérer. Entre ses dents, il murmura :

– C'est peut-être ce petit pantin de Joseph qui le lui a donné...

Rapidement, il se baissa, prit le bouquet du bout des doigts, dédaigneusement, puis, ouvrant une fenêtre, le jeta au-dehors. Après quoi, il fit quelques pas à travers la pièce, nerveusement, en songeant : « Elle ne m'aime pas... Elle a peur de moi. »

Il y avait bien, en effet, de la crainte dans les sentiments divers qui se partageaient l'esprit de Lilian, tandis que, arrivée dans sa chambre, elle se remémorait l'incroyable chose.

Il y avait aussi une émotion troublante, qui croissait à mesure que la jeune fille, surmontant un peu son saisissement, prenait mieux conscience de la réalité.

L'amour de lord Stanville... pour elle, la jeune cousine pauvre et obscure... l'amour de cet homme si froid en apparence et orgueilleux entre tous...

Orgueilleux ?... Pourtant elle l'avait vu à ses pieds, sollicitant ardemment le pardon de celle qu'il avait autrefois si durement traitée, à cette même place.

Et il souhaitait qu'elle devînt sa femme !

Au souvenir des yeux bleu sombre, éclairés d'une si chaude flamme d'amour, et des baisers dont sa main, lui semblait-il, restait encore toute

palpitante, Lilian eut un long frémissement... Puis elle pensa : « Ô ma chère maman, combien je voudrais vous avoir près de moi, en ce moment, pour me dire ce que je dois faire ! »

Car elle se trouvait dans l'incertitude complète. Quel que fût le changement opéré chez son cousin, elle se souvenait trop encore du lord Stanville d'autrefois et se demandait s'il ne reparaîtrait pas quelque jour. D'autre part, cet Hugh nouveau, dont la virile beauté se nuançait d'un charme inconnu, chez lui, jusqu'à ces derniers temps, ne lui était pas du tout indifférent, elle dut se l'avouer avec émotion. Elle ne pouvait, non plus, rester insensible à la sollicitude qu'il lui témoignait, à son évident souci de lui être agréable, à tout ce qui démontrait son désir de lui faire oublier les mauvais jours.

Il l'avait appelée tout à l'heure « Lily aux cheveux d'or »... Personne ne lui avait plus donné ce nom depuis que M^{me} de Sourzy était morte. Comme la voix brève, impérieuse à l'ordinaire, s'était faite ardente et douce pour le prononcer !

Lilian ferma les yeux, éblouie, frissonnante au

souvenir du regard qui accompagnait l'aveu de lord Stanville. Et elle pensa : « Je ne sais pas... ô mon Dieu, je ne sais pas ce que je dois décider ! »

L'insomnie tint éveillée la jeune fille une grande partie de cette nuit-là. Elle se débattit dans l'incertitude, tantôt attirée vers Hugh tantôt saisie d'effroi à l'idée qu'il serait son maître, pour toujours. La pensée de la situation qui deviendrait la sienne, au cas où elle consentirait à ce mariage, et de l'immense fortune de lord Stanville, lui vint aussi à l'esprit mais elle ne s'y arrêta pas, car ceci ne passait qu'au second rang, pour une âme comme la sienne.

Bien que très fatiguée, au matin, elle se leva comme de coutume et se rendit à l'église pour y entendre la messe et demander l'inspiration du ciel.

En sortant, elle rejoignit Mrs. O'Feilgen, qui s'en allait de son petit pas pressé. L'excellente femme, tandis qu'elle serrait la main de sa jeune amie, dit avec un peu d'inquiétude :

– Qu'avez-vous donc, chère ? Votre figure est celle d'une personne qui a passé une fort

mauvaise nuit.

– Oui, j’ai très peu dormi... Figurez-vous, mistress O’Feilgen, ce qui m’est arrivée hier !

– Quoi donc, mon enfant ?

– Lord Stanville m’a dit qu’il souhaitait que je devinsse sa femme !

Mrs. O’Feilgen, sans paraître très surprise, sourit en regardant le charmant visage empourpré.

– C’était à prévoir, chère petite.

– Comment, vous aviez idée ?...

– Mais oui, en le voyant si occupé de la charmante personne que vous êtes, Lilian.

– Oh ! moi, je ne m’imaginai pas !... Non, non ! songez donc à la différence des situations !... à la façon dont j’ai été traitée si longtemps dans cette maison... et par lui-même !

– La différence des situations ?... Au point de vue fortune, oui, mais, autrement, vous êtes l’égale de lord Stanville.

– Cela dépend. On peut dire aussi que je suis

son employée.

Mrs. O'Feilgen sourit de nouveau.

– J'ai idée, ma chère, qu'il a permis cela pour avoir l'occasion de vous voir plus souvent... et aussi comme prétexte pour mieux vous enlever à la domination de sa mère. D'ailleurs, par la demande qu'il vous a adressée, il vous prouve lui-même qu'il n'attache à ce fait aucune importance... Et que lui avez-vous répondu, ma petite Lilian ?

– Je lui ai demandé le temps de réfléchir... Vous comprenez comme j'étais saisie... Et je ne sais pas du tout que faire, mistress O'Feilgen !

Une vive émotion apparut dans le doux regard de la veuve.

– Lilian, bien peu de femmes, dans la position où vous êtes, auraient cette hésitation... Lord Stanville est un des hommes les plus en vue de l'Angleterre, un des partis les plus recherchés.

– Oui... mais que sera-t-il pour sa femme ?... Et, en admettant même qu'il continuât d'être bon pour moi, je souffrirais tant de le voir dur,

insensible à l'égard de tous ceux qui dépendent de lui, comme il l'a été jusqu'ici !

– Puisqu'il vous aime, Lilian, vous l'amèneriez très probablement à d'autres idées.

Elle secoua la tête.

– Je ne sais... Il est vrai que, pour les Osner, il m'a bien écoutée... Mais, vraiment, j'ai quelque peur de lui, de sa nature, mistress O'Feilgen.

– Et... vous ne l'aimez pas ?

Lilian eut un petit frémissement.

– Non... je ne crois pas... Longtemps, j'ai lutté contre le ressentiment qu'il m'inspirait... Maintenant, j'ai tout oublié, je lui suis reconnaissante de sa bonté pour moi... Certes, il est changé depuis quelque temps, et je reconnais qu'ainsi, avec son caractère sérieux, énergique, il ne me déplairait pas comme mari... si ce n'était la crainte de sa nature autoritaire, inflexible...

– Oui..., mais, mon enfant, songez combien un refus est difficile, pour vous ! Certes, votre devoir vous le commanderait, malgré tout, si lord Stanville était par quelque côté un homme

indigne de vous. Mais il n'en est rien. Vous reconnaissez vous-même ses qualités sérieuses, qui vous promettent un foyer honorable. Quant aux avantages matériels, tout en n'y attachant pas une importance primordiale, ils ne sont pas à dédaigner, ma chère petite. J'en sais quelque chose...

Et Mrs. O'Feilgen soupira.

– ... De plus, vous êtes seule au monde, et, il faut bien le reconnaître, votre beauté serait toujours, pour vous, une grande difficulté – pour ne pas dire un danger – dès que vous quitteriez Stanville-House. Or, si vous répondez à votre cousin par un refus, il vous sera bien difficile d'y demeurer.

Lilian dit vivement :

– Oh ! non, je ne pourrais pas !

– Et puis il vous en voudra, peut-être... Un homme si orgueilleux pardonnerait difficilement, il me semble, à la femme qui repousserait à la fois son amour et une situation aussi enviée – surtout quand cette femme est entièrement

dépendante de lui et qu'il croit naturellement lui faire un très grand honneur en la recherchant... Oui, la situation serait difficile pour vous, ma pauvre enfant... Bien difficile, à votre âge surtout...

Elles firent quelques pas en silence... Puis Lilian demanda, en levant sur sa compagne un regard anxieux :

– Vous croyez donc, mistress O'Feilgen, que je dois accepter ?...

– Je n'ose vous donner un conseil, mon enfant... C'est une question si délicate...

Avec un nouveau soupir, elle ajouta :

– Si mon pauvre Joe était plus sérieux, s'il avait une situation meilleure, je vous dirais : « Puisque vous n'aimez pas lord Stanville, épousez-le, ce Joe, que vous connaissez bien, que vous savez très bon. » Mais je comprends qu'il ne vous inspire pas confiance. Il est insouciant, léger, il n'a pas de gagne-pain assuré...

Lilian saisit la main couverte d'un gant déchiré.

– Oh ! chère mistress O’Feilgen, je suis si désolée d’avoir dû le désappointer ! J’ai tant d’affection pour lui, le pauvre ami !... Néanmoins, il m’était impossible d’agir autrement. Vous-même le reconnaissez...

– Oui, ma petite Lilian. Avec toute sa tendresse pour vous, avec toute la meilleure volonté du monde, il n’aurait pu vous rendre heureuse. Aussi, tout en souffrant du chagrin de mon cher enfant, je ne vous en veux pas le moins du monde... Et lui-même, au fond, se rend compte de tout ce qui lui manque pour être digne de vous.

Lilian serra longuement la main de l’excellente femme.

– Il a du moins la bonté, votre grande qualité à tous, comme je le disais hier à lord Stanville.

– Vous lui avez parlé de nous, Lily ?

– Sur une question qu’il m’adressait, j’ai dû lui apprendre la demande que venait de me faire Joe.

– Avant qu’il vous adresse la sienne ?

– Oui.

– Qu'a-t-il dit ?

– Que Joe n'était pas, en effet, le mari qu'il me fallait, qu'il ne pourrait me donner une protection sérieuse...

– Comme le serait la sienne, au contraire... Évidemment... à considérer le point de vue raison, lord Stanville réunit toutes les qualités désirables. Aussi faut-il bien réfléchir, mon enfant... Quand devez-vous donner votre réponse ?

– J'avais parlé de huit jours... Mais je ne crois pas qu'il attende jusque-là.

– Et... chère petite... vous avez eu vraiment l'impression qu'il vous aime..., qu'il tient beaucoup à vous ?

De nouveau, une chaude montée de sang vint aux joues de Lilian, tandis qu'elle murmurait :

– Oh ! oui !

Mrs. O'Feilgen lui serra doucement la main, en la regardant avec un sourire attendri.

– Vous êtes une telle charmeuse, Lily !... je suis persuadée que c'est à cause de vous, seulement, qu'il s'est ainsi transformé. Aussi pouvez-vous espérer avoir toujours quelque influence sur lui... Allons, mignonne, je vous laisse ici, car j'ai quelques courses à faire. Je prierai bien pour vous, tous ces jours-ci, croyez-le.

– Oh ! oui, faites-le, mistress O'Feilgen !... Mais, s'il vous plaît, ne parlez pas encore, chez vous, de ce que je viens de vous dire.

– Soyez sans crainte, enfant, je n'en dirai mot à personne... Eh bien ! au revoir !... Lord Stanville ne vous a rien dit, au sujet des réparations ?

– Non, rien du tout.

– Il faut espérer qu'il y pense quand même !

– Oh ! certainement !... Et, si l'occasion s'en présente, je le lui rappellerai.

Elles se séparèrent et Lilian revint dans la direction de Stanville-House. Elle ôta ses vêtements de sortie, puis se dirigea vers les

bureaux. Elle souhaitait que lord Stanville ne la demandât pas ce matin, car, après leur entretien de la veille, elle éprouvait un grand embarras à se trouver devant lui. Déjà, hier soir, lorsqu'il était entrée au salon avant le dîner, elle avait rougi violemment quand son regard s'était rencontré avec le sien. Et plus d'une fois, pendant le dîner, tandis que Hugh causait politique avec son secrétaire, elle avait évoqué la scène du cabinet de travail... Ce même homme, qui en imposait à sa mère elle-même, par sa froideur hautaine, agenouillé devant Lilian de Sourzy, la jeune cousine pauvre, jadis humiliée par lui, et à laquelle il offrait maintenant son amour, son nom, avec une des plus magnifiques situations du Royaume-Uni... Ce « glacial lord Stanville », comme on l'appelait à Breenwich, dont les lèvres, pourtant, avaient laissé une singulière impression de chaleur sur la fine et tremblante petite main qu'il retenait entre les siennes.

Mais l'espoir de Lilian ne se réalisa pas. Vers onze heures, elle fut appelée dans le bureau de son cousin. Hugh, déposant la cigarette qu'il fumait, en compulsant des papiers, se leva et vint

à elle, la main tendue.

– Bonjour, Lily... Vous serez très gentille de me mettre en ordre toutes ces factures et de les attacher par catégorie... Venez, que je vous explique cela.

Visiblement, il voulait mettre à l'aise la jeune fille, dont l'émotion, la gêne profonde ne pouvaient lui échapper. Il ne fit, d'ailleurs, aucune allusion à ce qui s'était passé entre eux la veille. Tandis que Lilian, assise à une petite table près du bureau, s'occupait de ranger soigneusement les factures, il parcourait des lettres arrivées par le second courrier du matin... Mais elles ne l'absorbaient pas au point qu'il ne jetât de fréquents et très amoureux coups d'œil vers la tête blonde penchée sur le travail qui n'était qu'un prétexte pour que lord Stanville put jouir tout à son aise, pendant quelque temps, de la présence de celle qu'il aimait avec toutes les forces d'un cœur jeune, concentré jusqu'alors dans un égoïsme implacable, dans une froideur inflexible et qui se découvrait capable de la plus vive passion.

Sur son bureau se trouvait un bouquet de violettes superbes, dont le parfum embaumait toute la pièce. Lilian, en le voyant, s'était souvenue aussitôt de celui qu'elle portait la veille à sa jaquette et dont la disparition était passée complètement inaperçue pour elle, dans l'émotion causée par l'aveu de lord Stanville. Où l'avait-elle perdu ?... Dehors, ou dans le cabinet de son cousin ? Cela, d'ailleurs, n'avait pas d'importance. Ces modestes violettes, aucunement comparables à celles-ci, avaient été achetées à une vieille femme, toute transie par le froid, qu'elle avait croisée en se rendant à la maison des Rossignols.

Lord Stanville aimait donc les fleurs ?... Rien ne l'avait donné à supposer jusqu'ici... Allons, décidément, il y avait, chez lui, tout un monde d'inconnu ! Et, à cause de cela même, sa personnalité apparaissait à la fois inquiétante et pleine d'attrait, pour une femme intelligente, fine et vibrante comme Lilian.

Sa besogne terminée, la jeune fille, pour la première fois depuis qu'elle s'était assise là, leva

les yeux sur lord Stanville, en demandant :

– Avez-vous encore besoin de moi, Hugh ?

– Non, merci, Lilian. D’ailleurs, voici l’heure du lunch.

Il se leva, et Lilian l’imita... Étendant la main, Hugh prit le bouquet et le tendit à sa cousine.

– Vous aimez les violettes, Lily ? J’ai été vous en choisir, ce matin.

Elle prit les fleurs en rougissant et remercia d’une voix un peu troublée. Puis, sans que lord Stanville eût prononcé un mot de plus, tous deux quittèrent le bureau et, par la galerie, regagnèrent Stanville-House. Ils se séparèrent sur le palier du premier étage. Hugh se dirigea vers son appartement, Lilian alla mettre les fleurs dans sa chambre... Mais, comme s’ils se fussent donné rendez-vous, ils se retrouvèrent quelques instants plus tard sur ce même palier, descendirent ensemble le sévère escalier de pierre, entrèrent de même dans le salon, où lady Laurence et Carrie attendaient... La mère eut un regard sourdement hostile vers Lilian. Le trouble de la jeune fille,

hier soir, quand Hugh était entré dans le salon ne lui avait pas échappé. Elle savait, en outre, par Sarah, sa femme de chambre, chargée du rôle d'espionne, que lord Stanville était revenu, la veille, en même temps que sa pupille et avait emmené celle-ci dans son cabinet... « En sortant, miss Lilian avait l'air bien ému, avait ajouté Sarah. J'ai remarqué aussi qu'elle n'avait plus, à sa jaquette, le bouquet de violettes qui s'y trouvait quand elle était rentrée. »

Lady Laurence devait contenir sa colère, son inquiétude maintenant parvenue à l'état aigu. Il lui apparaissait très évident que Hugh n'était pas homme à compromettre l'honneur d'une jeune fille confiée à sa tutelle. En ce cas, une solution unique apparaissait, qui faisait tressaillir d'horreur la femme vindicative et orgueilleuse : Lilian deviendrait lady Stanville, l'épouse très aimée d'un des principaux personnages d'Angleterre, la belle-fille de lady Laurence Stanville, qui serait, à son tour, mise de côté, dédaignée, exilée de Stanville-House, éloignée de son fils, car Hugh, dans les premiers temps du moins, écouterait les désirs de la jeune femme,

triomphante à la suite de cette victoire inespérée, enivrante.

Or lady Laurence était attachée à deux choses au monde : son fils, objet d'une idolâtre affection, et cette vieille, imposante demeure, où des générations de Stanville avaient passé, acquérant sans cesse plus de richesse et plus de considération, où elle avait exercé le pouvoir domestique pendant tant d'années, laissée libre, sur ce point, par son fils, comme elle l'avait été par son mari.

Certes, elle avait bien envisagé qu'il lui faudrait, un jour ou l'autre, s'effacer devant une belle-fille ; mais elle avait escompté, de la part de Hugh, un très brillant mariage, qui formerait compensation pour l'amour-propre maternel. Au lieu de cela, elle avait l'humiliante perspective d'être supplantée par Lilian, l'enfant détestée, la jeune fille sans fortune, et de voir son fils à jamais détaché d'elle, tout occupé de cette jeune femme assez aimée pour qu'il lui fît le sacrifice de son ambition.

Aussi l'apparition des deux jeunes gens, dont l'entente ne faisait plus de doute pour elle, raviva-t-elle, chez lady Laurence, toute cette impuissante colère qu'il lui fallait contenir devant Hugh, devant Lilian, mais qu'elle laissait déborder en présence de Carrie, non moins exaspérée, car elle avait longtemps conservé l'illusion de devenir lady Stanville.

Lilian se trouvait à la maison des Rossignols, trois jours plus tard, quand Hugh y vint donner à Mrs. O'Feilgen sa réponse au sujet des réparations demandées.

À la vive surprise de tous, il déclara :

– J'ai l'intention de faire remettre ce logis en état pour l'habiter moi-même. Aussi louerai-je, pour vous, une autre maison que vous choisirez à votre gré. En outre, je serais heureux de vous faire une pension annuelle de cent cinquante livres, dont vous recevrez, ces jours-ci, le premier trimestre.

Le saisissement de Mrs. O'Feilgen fut tel que, tout d'abord, elle resta sans parole. Quant à Lilian, qui travaillait à une broderie près de son amie Kathleen, elle leva sur lord Stanville des yeux tout brillants de reconnaissance, qui rencontrèrent un regard signifiant clairement :

« C'est pour vous que je le fais... C'est pour vous
plaire, Lilian. »

Elle baissa le front, tandis que s'empourprait
son teint délicat. L'amour dont elle était l'objet,
le soin que prenait Hugh de lui être agréable
l'émouvaient profondément de plus en plus.

Qu'allait-elle décider ?... D'un jour à l'autre, il
lui demanderait sa réponse... Et elle ne savait
encore...

Mais, au fond du cœur, elle sentait bien
qu'elle ne pourrait dire « non ».

Mrs. O'Feilgen, reprenant un peu sa présence
d'esprit, essayait d'exprimer sa reconnaissance.
Mais Hugh l'interrompit d'un ton à la fois
impératif et souriant :

– Laissons donc cela, ma cousine, je vous en
prie !...

« Ma cousine ! »... Mrs. O'Feilgen faillit de
nouveau en demeurer ahurie.

– ... Si vous tenez absolument à remercier
quelqu'un, eh bien ! que ce soit Lilian, qui m'a
appris à vous connaître.

– Oh ! Lilian est une chère enfant que nous aimons tant !

Et Mrs. O’Feilgen embrassa chaleureusement la jeune fille, toute confuse.

Lord Stanville demeura près d’une heure dans le salon décoré de délicates boiseries sculptées, jadis blanches, orné des meubles usés que Mrs. O’Feilgen tenait de sa famille. Chacun s’y installait à sa guise et y apportait son travail. Kathleen avait là son piano, Daisy son violon, leur mère ses raccommodages auxquels toutes deux mettaient parfois la main, Pascal et Trick leurs livres et leurs cahiers d’écoliers ; quant à Rosetta, elle se brodait en ce moment un col, car tous ses actes se rapportaient généralement à sa précieuse personne.

La belle veuve se trouvait sortie pendant la visite de lord Stanville. Elle rentra au moment où il quittait la maison des Rossignols et reçut un froid salut au passage... Dès qu’il se fut éloigné, Mrs. O’Feilgen saisit les mains de sa belle-sœur et l’entraîna dans le salon.

– Venez, Rosetta, que nous vous racontions la

chance qui nous arrive !

– Quoi donc ?... Lord Stanville refait complètement la maison ?

– Oh ! c'est bien mieux !... Il est charmant quand il veut !... Il nous a témoigné beaucoup d'intérêt...

– Et il nous met à la porte de la maison des Rossignols ! conclut gaiement Daisy.

Mrs. Heghton dit d'un ton mécontent :

– Vous vous moquez de moi, je pense ?

– Oh ! ma tante, pas le moins du monde...

Notre cousin – il veut que nous lui donnions ce titre maintenant, figurez-vous ! – compte faire réparer le logis, mais pour son usage. Quant à nous, il va nous louer une autre maison, que nous choisirons...

– Hein, est-il aimable, et l'a-t-on assez calomnié ? interrompit Kathleen.

– De plus, il nous fera une rente de cent cinquante livres !

Mrs. O'Feilgen ajouta :

– Je n'en suis pas encore revenue, Rosetta !

Mrs. Heghton jeta un coup d'œil malveillant vers Lilian qui, un peu à l'écart, souriait, toute joyeuse du bonheur de ses amies.

– Vous connaissiez les intentions de lord Stanville à ce sujet, Lilian ?

– Oh ! pas du tout ! Il ne m'en a pas dit un mot, et j'ai été la première surprise... très agréablement surprise.

Rosetta se tourna vers sa belle-sœur.

– Eh bien ! tant mieux pour vous, ma chère ! Vous profitez des bonnes dispositions de votre parent et l'on ne peut souhaiter que de les voir durer.

Mrs. O'Feilgen eut un discret regard vers Lilian en murmurant :

– Oh ! maintenant, oui, elles dureront !

Il était près de six heures quand Lilian, en quittant la maison des Rossignols, rentra à Stanville-House. Dans l'escalier, elle croisa lady Laurence, qui descendait. Comme elle s'effaçait pour lui laisser le passage, une voix mauvaise

l'interpella sur un ton contenu :

– Eh bien ! quand donc finira cette comédie ?... Soi-disant, vous êtes comptable ; mais votre présence aux bureaux devient de plus en plus fantaisiste. Il ne faut pourtant pas croire que l'on ne saisisse le motif de tout cela !

Lilian considéra d'un air stupéfait le dur visage contracté par la colère.

– Le motif ?... Quel motif ?

Lady Laurence eut un petit ricanement.

– Oui, faites l'innocente !... Vos coquetteries à l'égard de mon fils ne sont un mystère pour personne, petite intrigante ! Mais il a trop de raison pour ne pas voir clair bientôt dans votre jeu... et alors, adieu les beaux rêves !

Lilian eut un sursaut d'indignation.

– C'est odieux, ce que vous me dites là !... Et je suis bien sûre que vous n'oseriez pas le répéter en face de lui !

Lady Laurence, sans répondre, continua de descendre... Et Lilian, le cœur bondissant, gravit les derniers degrés de l'escalier.

Un pas fit craquer les lames du parquet dans le corridor et la lumière éclaira la haute stature de lord Stanville.

– C’est vous, Lilian ?... J’entendais parler dans l’escalier... Mais qu’avez-vous ?

Elle n’avait pas eu le temps de maîtriser l’émotion indignée que venait d’éveiller en elle l’attaque imprévue de lady Laurence. Hugh la discernait aussitôt sur sa physionomie, qui apparaissait en pleine lumière.

Lilian murmura, en détournant les yeux du regard investigateur et inquiet :

– Ce n’est rien...

Et elle essaya de retirer sa main, que lord Stanville venait de prendre.

Mais il répliqua vivement :

– Oh ! je ne vous laisserai pas aller ainsi !... Avec qui causiez-vous ?

– Lady Laurence m’a dit quelques mots au passage... Quelques mots très durs...

– Lesquels ?

– Je ne veux pas vous les répéter.

– Mais, moi, je veux les savoir... Venez, Lilian.

Il faisait le geste de l’emmener dans son cabinet.

Mais elle résista, en protestant d’une voix tremblante :

– Non, non... On dirait encore...

– Quoi donc ?

Comme elle se taisait, tout oppressée par la gêne et l’émotion douloureuse, Hugh répéta, en se penchant vers elle :

– Quoi ?... qu’a-t-elle osé dire à ma petite hermine ?

Elle balbutia :

– Que je suis une coquette, une intrigante... Oh ! Hugh, laissez-moi !... Ne vous occupez plus de moi !... Jamais « elle » ne m’acceptera... et je ne veux pas qu’il y ait rien entre vous, à cause de moi...

Un bras souple et vigoureux l’enveloppa,

l'entraîna vers le grand cabinet somptueux, ce soir embaumé par les délicats arômes s'exhalant de quelques fleurs superbes, toutes blanches, posées sur le bureau... Et, là, Hugh dit ardemment :

– Vous allez maintenant me donner votre réponse, Lilian. Mais je veux qu'elle soit entièrement dégagée de toute crainte, au sujet de ma mère comme de moi-même. Soyez certaine que je saurai toujours garder la stricte déférence filiale et que vous ne serez jamais une cause de conflit. Ma mère ne vous aime pas, je le sais ; elle sera fort mécontente de notre mariage, cela, nous pouvons en être certains. Mais il m'est impossible de m'arrêter à cette malveillance dont vous êtes l'objet sans aucun motif. Et vous, chère Lilian, vous pouvez sans scrupule accepter ce que je vous offre... si toutefois ce terrible lord Stanville ne vous fait pas trop peur.

Il penchait vers elle son visage transformé par l'émotion passionnée... Les beaux yeux noirs s'emplirent de larmes, un sanglot vint à la gorge de Lilian.

Il s'écria :

– Qu'avez-vous, ma Lily ?... Qu'ai-je dit qui puisse vous faire de la peine ?

Ses bras entouraient la jeune fille tremblante ; son regard anxieux considérait le joli visage palpitant.

Elle dit tout bas :

– Oh ! ce n'est pas vous !... au contraire !... Mais quand je pense comme je suis détestée !...

– Que vous importe, puisque, moi, je vous aimerai. Je vous aime, Lilian !

Des lèvres frémissantes baisaient les cheveux légers, soyeux, effleuraient le front satiné... Lilian eut un mouvement pour se retirer. Mais Hugh murmura passionnément :

– Non, non, je ne vous laisserai pas aller, ma chérie, ma fiancée, tant que je verrai des larmes dans vos yeux !... dans vos merveilleux yeux noirs, Lily ! Je veux être certain que je vous ai bien consolée, tout à fait rassurée... Je veux que vous me disiez aussi : « Hugh, j'ai confiance en vous, je crois que je pourrai vous aimer quand je

vous connaîtrai mieux, et j'accepte de devenir votre femme. »

Lilian eut un léger frisson – d'angoisse ou de joie, elle ne savait.

– ... Dites, chérie, pensez-vous m'aimer un jour ?

Le délicieux visage rougissant vint s'appuyer sur l'épaule de lord Stanville, tandis que Lilian murmurait :

– Oui... Certainement... Il me semble que... ce ne sera pas très difficile.

Ils restèrent un long moment silencieux. Hugh baisait amoureusement les cheveux blonds, objet de la réprobation de lady Laurence... Il dit à mi-voix :

– Ma Lily aux cheveux d'or, nous n'habiterons pas Stanville-House, ce logis sévère et sombre, où vous avez tant souffert. Notre demeure, ce sera la maison des Rossignols, qui retrouvera son élégance d'autrefois pour devenir le cadre charmant de votre jeunesse et de votre beauté. Là, vous serez heureuse, ma bien-aimée,

en tout ce qui dépendra de moi, et je ne permettrai à personne au monde de vous causer quelque ennui.

Quand Lilian quitta le cabinet de lord Stanville, quelques instants plus tard, elle emportait les fleurs blanches – ses premières fleurs de fiançailles. Tout le corridor du premier étage en fut parfumé, de telle sorte que lady Laurence, remontant peu après pour gagner sa chambre, sentit encore le délicieux arôme. Elle frémit de colère, en songeant : « Qu'est-ce que cela ?... » Puis elle fit quelques pas, humant l'air, et s'arrêta, le visage contracté...

Quelqu'un venait de passer ici avec des fleurs... Et qui donc, sinon Lilian ?... Mais d'où venaient ces fleurs ?

Lady Laurence avança dans le corridor, au bout duquel se trouvait l'appartement de son fils... Le suave parfum, ici, flottait aussi dans l'air attiédi par les calorifères.

Allons, elle était fixée !... Mais eût-elle jamais pu imaginer que lui, cet homme sérieux, tout pétri, semblait-il, d'orgueil et de froid dédain, se

laisserait aller à de telles folies !...

La porte du cabinet s'ouvrit tout à coup. Lady Laurence eut un brusque mouvement de recul. Mais il était trop tard : son fils l'avait aperçue... Il vint à elle, en demandant avec une ironie sous laquelle se discernait la colère contenue :

– Qu'attendiez-vous donc ici, ma mère ?

Elle balbutia :

– Mais... rien... J'avais senti un parfum... Je me demandais ce que ce pouvait être...

– Rien que de très naturel : quelques fleurs offertes par moi à Lilian.

– Ah !... bien... Mais je...

Elle fit un effort pour continuer, sous le regard glacé de son fils :

– Je m'étonne que tu ne songes pas aux conséquences de... de tes attentions pour elle.

– Les conséquences ?... Eh bien ! ce sera notre mariage. Nous venons de nous fiancer tout à l'heure et je comptais vous en informer demain.

Lady Laurence tressaillit et dit, la voix un peu

rauque :

– Alors, c’est vrai ?... Elle a réussi dans ses manœuvres près de toi ?

Il l’interrompit avec une sorte de violence.

– Je n’entendrai pas un mot de plus sur ce sujet, ma mère ! Lilian a toujours été, de votre part, l’objet d’une injuste malveillance. Je ne puis rien changer à de tels sentiments, par lesquels a déjà tant souffert la pauvre enfant ; mais il est inadmissible qu’ils se manifestent par des accusations de ce genre... Lilian n’a jamais rien fait pour attirer mon attention. C’est moi qui ai voulu me faire aimer d’elle, parce que j’avais résolu qu’elle deviendrait lady Stanville. Que ceci contrarie vos désirs, c’est possible ; mais vous conviendrez qu’en ce point je suis seul juge de mon choix.

Elle se redressa, raidie par la colère.

– Pourtant, si je te disais que je ne veux pas..., que je n’accepterai jamais ce mariage ?

Il répondit avec un calme glacial :

– J’aurais le regret de passer outre, puisqu’il

n'y aurait, à votre opposition, aucun motif raisonnable, mais seulement une injuste animosité contre Lilian.

– Alors, pour elle, tu méprises les conseils, les avertissements de ta mère ?... tu permets que je sois sacrifiée à cette petite créature habile, qui a vu en toi une si belle proie pour son ambition ?

Elle s'interrompt devant la lueur qui traversait le regard de son fils.

Hugh dit avec une dure impatience :

– Vous voulez donc me pousser à bout ?... Tout à l'heure, vous l'avez méconnue, ma chère Lilian à l'âme délicate. Mais il faut que la situation soit bien définie désormais. Je ne vous demande pas d'affection pour elle ; il me suffira que vous ayez à son égard une attitude indifférente et qu'elle n'entende jamais de votre part un mot capable de la froisser. À ce prix seulement, je pourrai oublier votre partialité vis-à-vis de celle qui est maintenant ma fiancée.

Elle jeta un dernier cri de révolte :

– Oui, tu es prêt à lui sacrifier ta mère elle-

même !... Te voilà devenu fou, comme tant d'autres... toi, Hugh !... toi, l'orgueilleux, l'inflexible !

– Je ne sacrifie rien ni personne. Simplement, je veux que Lilian n'ait pas à souffrir de votre hostilité à son égard. En vous conformant à mon désir sur ce point, il vous sera loisible de continuer à vivre ici, comme vous en avez toujours eu coutume.

Lady Laurence dit, la voix oppressée par une colère contenue :

– Comment serait-ce possible ? Car tu voudras qu'« elle » commande, et moi je ne puis accepter.

– Stanville-House n'est pas la demeure qui convient à Lilian. Nous habiterons la maison à côté, que je ferai mettre en état. Vous serez donc libre ici, ma mère, comme auparavant.

Elle bégaya :

– C'est bien... Je réfléchirai...

Puis elle s'éloigna, le front baissé, comme une vaincue.

Dans la journée du lendemain, lord Stanville et Lilian vinrent annoncer aux O'Feilgen leurs fiançailles. Hugh les informa, en même temps, qu'une maison fort agréable se trouvait à louer non loin de là et qu'il était prêt à s'entendre avec le propriétaire, si elle leur convenait.

— Aussitôt que vous serez décidés à ce sujet, ajouta-t-il, je vous demanderai de vous y installer, car je désire que la restauration de ce logis soit mise en train le plus tôt possible, afin qu'il soit prêt à l'époque de notre mariage.

Après quoi, il acheva de stupéfier Mrs. O'Feilgen en lui offrant un de ses domestiques pour l'aider dans son déménagement.

— Je ne sais trop ce que je lui ai répondu et je pense que j'ai eu l'air absolument stupide, dit-elle à ses enfants et à sa belle-sœur quand se furent éloignés les fiancés. Après avoir été mise de côté pendant tant d'années, on ne s'habitue pas, tout d'un coup, à se voir traitée convenablement —

aimablement même.

Kathleen s'écria :

– Cette chère Lilian !... C'est à elle que nous devons ce changement dans les idées de lord Stanville !... Mais, il y a quelques mois, aurions-nous imaginé cela ?... ce mariage !... Lilian, la femme de lord Stanville !

Daisy dit pensivement :

– Elle paraissait très heureuse... Et lui, comme son regard changeait quand il s'attachait sur elle !

Mrs. O'Feilgen déclara :

– Oui, je l'ai remarqué !... J'espère qu'il sera bon pour elle. C'est un homme sérieux et, du moment qu'il l'aime, je pense qu'elle n'aura pas trop à souffrir de son caractère autoritaire.

Rosetta, debout près du piano, en tapotait le couvercle du bout des doigts, sans mot dire. Un pli barrait son front et, sous leurs paupières demi-baissées, les yeux luisaient de colère envieuse.

Kathleen demanda :

– Vous ne dites rien de cela, ma tante ?

Mrs. Heghton répondit nonchalamment :

– Que veux-tu que j'en dise ?... Voici longtemps que je vous ai annoncé l'événement qui se produit aujourd'hui. Quant au bonheur futur de Lilian... peut-être serait-il prudent de se réserver. Lord Stanville est dompté, pour le moment ; mais, quand sa nature reprendra le dessus, Lilian pourra s'apercevoir qu'elle s'est donné là un maître peu facile.

Kathleen eut un léger mouvement d'épaules... Et, entraînant sa sœur hors du salon, elle chuchota :

– Elle est horriblement jalouse de Lilian, Daisy !

– Oh ! tu crois ?

– J'en suis sûre ! Je l'ai bien vu, à la façon dont elle la regardait, tout à l'heure, à un moment où elle ne se croyait pas observée. Elle est amoureuse de lord Stanville... et de sa fortune, naturellement.

Daisy eut un petit rire moqueur.

– Pas gênée, la tante Rosetta !... Mais il n'est pas pour elle, le bel oiseau bleu. Il trouve plus à son gré cette jolie fée de Lilian... et, entre nous, ma chère, il a fameusement raison !

La nouvelle des fiançailles de lord Stanville avec sa cousine et pupille produisit dans Breenwich une vive sensation. Certes, par les soins de quelques bonnes langues, et particulièrement de Mrs. Haig, nul n'ignorait qu'il témoignait à cette jolie personne une sollicitude fort inattendue de sa part et que lady Laurence le considérait comme réellement épris d'elle. Mais, pensait-on, un homme comme celui-là, très ambitieux – lady Stanville avait toujours fait à son fils cette réputation – se gouvernant certainement par la froide raison, ne céderait jamais à un entraînement de ce genre.

Or le fait était là : lord Hugh Stanville venait de se fiancer à Lilian de Sourzy.

Une autre nouvelle courut bientôt. Le maître de Stanville-House faisait restaurer complètement la maison des Rossignols pour s'y installer avec

sa jeune femme.

Cela mit fin à la curiosité des gens qui se demandaient : « Comment cela s'arrangera-t-il, entre la belle-mère et la belle-fille ? » Lord Stanville réglait la situation de telle sorte que sa mère conserverait toutes ses habitudes et continuerait de gouverner Stanville-House, tandis que le nouveau ménage s'organiserait une existence complètement à part.

Refoulant sa rancœur et sa colère, lady Laurence faisait relativement bon visage à Lilian. Elle comprenait trop bien que Hugh ne supporterait plus la moindre chose capable de froisser la fiancée qu'il entourait d'attentions, dont il prévenait tous les désirs avec une sollicitude amoureuse qui exaspérait la mère.

Ainsi ne fallait-il pas qu'elle reçût maintenant les O'Feilgen, dont Hugh, auparavant, paraissait oublier à peu près complètement l'existence ?...

Ils avaient été invités au dîner de fiançailles, et Hugh avait déclaré que, désormais, ils s'assiéraient à sa table deux fois par semaine.

Lady Laurence objecta, en contenant son irritation :

– Ainsi donc, tu es décidé à recevoir ces bohèmes ?

– Ce qualificatif ne leur convient pas, ma mère. Nous avons oublié trop longtemps qu'ils étaient nos parents, et, puisqu'ils ont une existence honorable, nous devons les accueillir, les aider même, si besoin est.

– Pourtant, leurs habitudes de gaspillage...

– Elles sont à déplorer, je vous le concède. Mais ils les rachètent par d'excellentes qualités.

Lady Stanville n'insista pas davantage. Il ne lui restait qu'à subir ces amies de Lilian, comme elle supportait, sans un mot de blâme, la présence, dans l'un des salons, du magnifique piano à queue récemment arrivé de Londres. Chaque soir, Hugh demandait à sa fiancée de lui faire de la musique, et ils passaient leurs soirées dans ce salon, causant longuement quand la jeune fille quittait le piano, après avoir joué ou chanté les morceaux préférés de lord Stanville.

Les jours où les O'Feilgen venaient, il y avait de véritables séances musicales. Rosetta, dont la voix ne se remettait toujours pas, ne pouvait y briller comme elle l'eût voulu. En outre, elle était fort vexée de l'indifférence polie que lui témoignait lord Stanville, en dépit de ses coquetteries discrètes. De plus en plus jalouse de Lilian, elle se rapprochait de celles qui la détestaient, et, très vite, par d'habiles flatteries, par des insinuations témoignant du peu de sympathie que lui inspirait M^{lle} de Sourzy, elle sut entrer dans les bonnes grâces de lady Stanville et de Carrie.

La première dit un jour à son fils :

– Je ne m'étais pas imaginé que Mrs. Heghton fût aussi sérieuse. Je la juge supérieure, sous ce rapport et sous celui de l'intelligence, à Fanny et à ses enfants.

Hugh riposta :

– Vous avez tort, car elle est surtout pleine de ruse, et d'une fausseté rare.

– Oh ! vraiment, peux-tu penser ?...

– J'en suis sûr. En outre, c'est la plus parfaite égoïste que la terre ait portée.

– Qui donc te l'a présentée sous ce jour ?... Lilian, sans doute ?

– Il m'a suffi, pour être édifié à ce sujet, du fait suivant : cette femme bien portante, capable de gagner sa vie en donnant des leçons que lui procureraient volontiers ses relations de Londres, reste depuis des mois ici à la charge de parents très gênés, auxquels jamais elle n'est venue en aide, à l'époque où elle gaspillait l'argent gagné en compagnie de son mari.

Lady Laurence ne trouva rien à répondre pour défendre la belle veuve. Mais elle n'en continua pas moins de la regarder d'un œil favorable, quand, le soir de ce jour, Rosetta vint, comme de coutume, dîner à Stanville-House avec sa belle-sœur et ses neveux.

Mrs. O'Feilgen était mélancolique. Elle venait de recevoir une lettre de Joe, qui déclarait impossible d'oublier Lilian et annonçait qu'il allait signer un engagement avec le directeur d'une troupe partant pour l'Amérique.

En outre, ce matin même, Lilian lui avait appris que lord Stanville comptait prendre Pascal dans ses bureaux et s'occuper de son avenir. La jeune fille avait ajouté : « Il m'a promis de n'être pas trop sévère pour lui. » Mais, en dépit de cette assurance, Mrs. O'Feilgen restait partagée entre la satisfaction de voir le jeune garçon en bonne voie de parvenir et la crainte que son doux Pascal fût traité trop durement.

Par ailleurs, elle et ses enfants étaient enchantés de leur nouveau logis, où il leur était possible de se donner un peu de bien-être, grâce à la rente dont Hugh leur avait remis le premier trimestre... Quant à la maison des Rossignols, les ouvriers s'y trouvaient, et l'on disait que l'architecte choisi par lord Stanville était en train d'en faire une merveille.

Environ trois semaines avant la date fixée pour le mariage, Hugh se rendit à Londres avec sa fiancée, pour choisir le mobilier et la décoration de leur nouvelle demeure. En outre, Lilian devait s'occuper de ses toilettes, de tout ce que nécessitait son nouveau rang... Elle reçut

l'hospitalité chez Mrs. Jallew, la jeune maîtresse de dessin de la pension Welling, dont elle était l'amie. Là, chaque jour, Hugh venait la chercher pour la conduire dans les divers magasins où ils avaient affaire.

En dépit des protestations de sa fiancée, lord Stanville se montrait, à son égard, d'une générosité princière. « Rien ne me paraît digne de vous, disait-il. Puis ne faut-il pas que je compense les privations dont vous avez souffert pendant tant d'années ? »

De plus en plus, Lilian se sentait profondément aimée. De son côté, elle s'attachait chaque jour davantage à ce fiancé, qui l'entourait d'une telle sollicitude, et sur lequel, discrète et puissante, s'exerçait son influence. Toutes ses craintes avaient disparu, et elle pouvait dire sincèrement à son amie :

– J'ai en lui la plus entière confiance et je sens que je ferai fléchir peu à peu ce qu'il y a, en cette nature, de dureté, de volonté trop inflexible à l'égard d'autrui.

– Vous en êtes bien capable, ma belle fée !

ripostait Mrs. Jallew, très fière de son amie, et qui en faisait à lord Stanville mille louanges, dès qu'elle se trouvait seule avec lui.

Un après-midi, en revenant d'une promenade en voiture aux environs de Londres, les fiancés trouvèrent chez Mrs. Jallew, Rosetta, qui était de passage à Londres pour voir une cantatrice de ses connaissances. Or, disait-elle avec son plus aimable sourire, elle n'avait pas voulu repartir sans voir cette chère Lilian, qui manquait tant chez ses amis.

Hugh lui témoigna une grande froideur, et Lilian, qui n'avait jamais pu avoir de sympathie pour elle, n'insista pas quand, au bout d'un quart d'heure, elle se leva pour partir.

— Eh bien ! quand vous reverra-t-on à Breenwich ? demanda la belle veuve, tout en glissant un coup d'œil envieux vers le costume discrètement élégant dont était vêtue Lilian.

— Moi, je pars demain matin. Lord Stanville, après m'avoir conduite à la gare, prendra le train pour Édimbourg, où il a affaire.

– Ah ! tant mieux, chère ! Je vous retrouverai donc là-bas, quand j’y rentrerai, dans quelques jours.

– Vous comptez rester encore à Londres ?

– Oh ! je ne sais... Tout dépendra du séjour de mon amie...

Quand elle eut pris congé, Mrs. Jallew déclara :

– C’est une belle personne, mais je suis comme vous, Lilian : elle ne me plaît pas beaucoup.

Lord Stanville riposta :

– Cela n’a rien d’étonnant, la franchise et la fausseté marchant difficilement d’accord. Quant à sa beauté, bien qu’elle soit réelle, n’en parlons pas devant celle qui les éclipse toutes.

Et, prenant la main de Lilian, il y appuya ses lèvres.

Mrs. Jallew se retira discrètement, laissant les fiancés à cette causerie, qui devait être la dernière avant leur départ.

Car, le lendemain matin, Hugh accompagna Lilian à la gare et l'installa dans le compartiment qu'il avait fait réserver pour elle. Puis il la quitta, après avoir baisé une dernière fois les beaux yeux attristés, en lui promettant de faire tout son possible pour ne pas demeurer à Édimbourg plus de deux jours.

Une fois le train en marche, la jeune fille s'installa commodément et prit un livre. Mais sa pensée retournait vers Hugh, dont elle s'était séparée avec chagrin... Et, lui, quelle émotion difficilement contenue se discernait sur cette virile physionomie, dans ces yeux qui savaient être si doux pour elle !

« Comme il m'aime ! » pensa-t-elle avec un frémissement de joie.

Une demi-heure s'était écoulée depuis le départ de Londres. Lilian songeait, le livre sur ses genoux, quand la porte s'ouvrit, laissant apparaître un jeune homme, en qui M^{lle} de Sourzy reconnut aussitôt Joe.

Elle s'exclama :

– Vous étiez aussi dans ce train, mon ami ?...
Vous allez à Breenwich ?...

Il répondit, en serrant la main qu'elle lui tendait :

– Mais oui... Je vous ai vue monter, mais j'hésitais avant de venir vous trouver...

– Je suis contente de causer un moment avec vous, Joe... Mrs. Heghton ne nous avait pas dit, hier, que vous comptiez aller là-bas... ?

– Non... Elle n'en savait rien... Je... je me suis décidé tout d'un coup...

Il rougissait. Mais Lilian, occupée à chercher son mouchoir égaré derrière un coussin, ne s'en aperçut pas.

– ... J'ai quelques jours de liberté, dont je profite pour faire connaissance avec la nouvelle installation.

– Ah ! c'est vrai, vous n'êtes pas venu les voir depuis qu'ils ont changé de logis !... Une jolie maison, très agréable, dont ils sont enchantés... Mais asseyez-vous, Joe ; nous allons bavarder un peu.

Elle se sentait très à l'aise. Persuadée que Joe se trouvait incapable d'un sentiment durable et que sa nature légère devait facilement trouver des consolations, elle se disait qu'il avait dû oublier déjà ce caprice et qu'elle était redevenue pour lui simplement une amie, comme auparavant. Aussi n'éprouvait-elle aucune gêne à se montrer cordiale et affectueuse à son égard, ainsi qu'elle en avait toujours eu coutume.

– Voyons, comment cela marche-t-il, pour vous ? Daisy m'a dit que vous aviez des succès... Êtes-vous content ?

Le fin visage se contracta. Puis Joe dit brusquement :

– Comment voulez-vous que je le sois ? Ce n'est pas à vous de me poser une question pareille... à vous qui me rendez si malheureux !

– Oh ! Joe, pensez-vous encore à cela ? Je n'imaginai pas que vous seriez si déraisonnable...

Les joues de Lilian s'empourpraient, et les yeux noirs, gênés, mécontents, se détournèrent du

regard tendre et câlin.

– Croyez-vous donc qu'on vous oublie comme cela ?... Ce lord Stanville, je le hais ! Ne pouvait-il se contenter de sa richesse, sans vous prendre encore ?... sans vous enlever à moi ?

– Voyons, Joe !

Elle se redressait, la physionomie sévère. Mais il n'y prit pas garde et, avant qu'elle eût pu s'en défendre, saisit sa main qu'il serra entre les siennes.

– Il ne saura pas vous rendre heureuse, Lilian ! Il sera pour vous un maître jaloux et tyrannique !... Mais il est temps, encore. Rompez ces fiançailles. Acceptez-moi pour mari. Vous verrez comme je travaillerai, comme je...

D'un brusque mouvement, Lilian réussit à retirer sa main... Joe, rencontrant un regard indigné, se tut subitement.

– Que signifie cela, je vous prie ? Comment osez-vous me tenir de tels propos ?... Je veux vous croire atteint d'une folie passagère, car, autrement, je ne comprendrais pas...

Il dit sourdement :

– Je vous aime... Je vous aime tant !... Lui ne saura pas vous aimer comme moi !... Vous vous en doutez bien, Lilian. Vous avez peur...

– J'ai peur ?... J'ai peur de quoi ?

– D'être très malheureuse près de lui !

– Où donc avez-vous été chercher de pareilles imaginations ?

– Oh ! vous ne voulez pas l'avouer !... vous n'osez pas reprendre votre promesse... Et pourtant vous tremblez...

– En vérité !... c'est vous qui me l'apprenez, monsieur O'Feilgen ! Je reste toutefois persuadée que ma profonde affection pour lord Stanville est très bien placée, de même que je suis certaine de n'avoir plus, à son égard, aucune crainte. Cela soit dit une fois pour toutes... Quant à vos paroles, je veux les oublier, par égard pour notre amitié.

Il se leva en chancelant, la physionomie toute bouleversée.

– Alors vous l'aimez ?... Que m'avait-elle

donc dit ? Elle m'a trompé...

– Qui cela ?

– Je ne puis le dire... Je lui ai promis de ne pas parler d'elle... Mais je vous demande pardon, Lilian. Adieu.

Il alla vers la porte... Au moment d'y atteindre, il se détourna.

– Un conseil : méfiez-vous de ma tante Rosetta. Elle cherche à se faire remarquer de lord Stanville et prétend y avoir réussi. Aujourd'hui, elle part pour Édimbourg par le même train que lui. C'est une habile coquette et une femme très ambitieuse... Or je ne voudrais pas qu'elle soit pour vous une cause de chagrin.

Il disparut dans le couloir, et Lilian se trouva seule.

Elle resta là, immobile, stupéfaite, pendant un long moment... Qu'avait-il voulu dire ?... Quelle nouvelle invention était-ce là ?

Pas une minute, elle ne pouvait y arrêter sa pensée !... En admettant que Joe eût dit vrai, au sujet de sa tante, Hugh, en tout cas, dédaignerait

les avances qu'oserait tenter Mrs. Heghton pour laquelle, toujours, il se montrait si froid, et dont la nature flatteuse, sans franchise, lui était visiblement antipathique.

Lilian songea : « Ce pauvre Joe, le chagrin lui donne beaucoup d'imagination !... Qui donc a pu lui faire croire que je regrettais mon engagement avec Hugh ?... Eh ! mais sans doute « elle » ?...

Oui, toute une intrigue se dessinait, aux yeux de la jeune fille !... Joe, tout à l'heure, avait menti, en disant que sa tante ignorait son départ pour Breenwich, puisqu'il venait de la voir là, à la gare, où elle prenait le train pour Édimbourg. Il y avait un arrangement entre eux, quelque louche manœuvre...

Pourquoi ?

Lilian pensa : « Pour me séparer de Hugh... Oh ! jamais je n'aurais cru cela de Joe ! »

Cette idée lui était très pénible... Puis, quelque raisonnement qu'elle se fît, une sourde inquiétude se glissait en elle...

Rosetta était bien belle... Ses yeux avaient

parfois de caressantes lueurs... Et tout particulièrement quand ils se posaient sur lord Stanville, Lilian s'en souvenait maintenant... Elle était hier très en beauté, dans ce costume gris qui faisait valoir sa belle taille, dont elle combattait efficacement la tendance à l'embonpoint...

Pourtant, après son départ, Hugh l'avait jugée très sévèrement, en quelques mots.

Lilian eut un mouvement d'impatience et passa la main sur son front, comme pour écarter ces pensées ridicules...

Elle s'absorba pendant un moment dans le souvenir des paroles prononcées par son fiancé, au moment de la quitter : « Ma chérie, je voudrais être de deux jours plus vieux pour reprendre le chemin de Breenwich et vous retrouver ! »

Quel amour et quelle loyauté dans son regard, dans l'accent de sa voix !... Non, elle n'avait rien à craindre ; il était bien à elle, uniquement à elle, cet Hugh dont seule elle avait pu vaincre la glaciale indifférence.

Bercée par le mouvement du train, elle finit

par s'endormir. Mais bientôt elle rêva que la belle Rosetta, vêtue de son costume gris, entra dans le compartiment où se trouvait lord Stanville et s'asseyait près de lui. Hugh l'accueillait aimablement, l'écoutait avec intérêt, en la considérant avec complaisance... Lilian s'éveilla toute frissonnante, et un pénible malaise persista chez elle pendant le reste du trajet, si bien qu'elle avait une physionomie un peu défaite quand le train s'arrêta en gare de Breenwich.

Comme elle descendait, Joe passa près d'elle, en la saluant, mais sans oser la regarder. Elle pensa : « Pauvre garçon ! sa tante l'a persuadé de faire cette sottise ! Il est si faible ! »

En approchant de la sortie, elle eut un mouvement de surprise à la vue de lady Stanville, près de qui se tenait Mrs. Haig.

– Je viens d'accompagner Carrie, qui va passer un mois chez sa cousine Jane, expliqua-t-elle. Sachant que vous deviez arriver par ce train, je vous ai attendue, car il était inutile d'envoyer une seconde fois la voiture.

– En effet, ma cousine. Je vous remercie.

– Au retour, nous mettrons chez elle Mrs. Haig, qui a voulu aussi venir conduire Carrie... N'est-ce pas Joseph O'Feilgen que je vois là-bas ?

– Oui, c'est lui, ma cousine.

Et Lilian, en répondant ainsi, ne put s'empêcher de rougir, au souvenir de son entretien avec Joe.

– Vous avez voyagé en sa compagnie ?

Le ton de lady Laurence était ironique et malveillant. Lilian répondit avec vivacité :

– Mais aucunement ! J'avais d'ailleurs un compartiment réservé.

Lady Stanville répliqua, entre haut et bas :

– Ce n'est pas une raison.

La réflexion ne fut pas perdue pour Mrs. Haig, à en juger par le mouvement de lèvres annonçant qu'elle se délectait d'avance à la pensée de lancer quelque sensationnelle calomnie ou médisance.

Lilian reçut, le surlendemain, une lettre de lord Stanville. Il l'informait que ses affaires le retiendraient, à son grand regret, vingt-quatre heures de plus qu'il ne le pensait.

« J'ai tant de hâte de vous revoir, ma bien-aimée ! ajoutait-il. Loin de vous, loin de vos chers beaux yeux, je me sens triste et sans vie. »

Lilian relut deux fois les pages couvertes de la grande écriture ferme qui lui apportait le souvenir amoureux de son fiancé. Toutes les craintes vagues, demeurées en son esprit depuis l'avant-veille, s'évanouissaient complètement.

Au déjeuner, elle fit part à sa cousine de ce retard apporté dans le retour de Hugh... Lady Laurence ne fit aucune observation à ce sujet. Mais, un peu après, elle dit d'un ton paisible :

– Sans doute a-t-il rencontré là-bas cette

charmante Mrs. Heghton ?... Elle devait s'y rendre après avoir passé quelques jours à Londres, paraît-il.

Lilian répliqua froidement :

– Elle ne nous en a cependant rien dit lors de sa visite qu'elle m'a faite, la veille de mon départ, chez mon amie Mrs. Jallew.

– Pourtant, c'est elle-même qui me l'a appris, quand je l'ai rencontrée dans High Street, le matin du jour où elle a pris le train pour Londres... Il faut donc penser qu'elle avait une raison de ne pas vous en informer.

Lilian ne releva pas cette parole. Mais, à nouveau, la sourde inquiétude se glissa en elle.

Dans l'après-midi, elle se rendit chez les O'Feilgen. La veille, quand elle était allée un moment près de ses amies, Joe avait eu le bon esprit de se trouver absent, et elle savait qu'il avait pris le train de nuit pour Londres. Ainsi donc, elle ne craignait plus de le rencontrer aujourd'hui.

Mrs. O'Feilgen et ses filles ignoraient

visiblement la tentative faite par lui près de Lilian, et celle-ci s'était gardée de leur en souffler mot, car il y avait fort à penser que, cette fois, le jeune homme se le tiendrait pour dit... Quant à Mrs. Heghton, Lilian éprouvait une répugnance à s'informer d'elle, de ce qui l'appelait à Édimbourg. Et pourtant elle avait comme un désir secret de le savoir.

Kathleen, à son arrivée, s'empara d'elle et l'entraîna vers le piano pour déchiffrer une partition. Tout en cherchant un cahier dans une armoire fort mal rangée, l'aînée des misses O'Feilgen demanda :

– Alors, c'est demain qu'arrive lord Stanville ?

– Non, après-demain seulement. Il est obligé de retarder son retour, pour terminer les affaires qui l'ont appelé là-bas.

– Cela vous semble long, chère Lilian ?... Mais patience, voici que la date de la cérémonie se rapproche... Quelle délicieuse mariée vous serez, Lily !... Nos robes de demoiselles d'honneur seront très jolies, vous savez ! Miss

Hetton a tant de goût !... Voyons, où donc est passé ce cahier ? Ma tante a tout mêlée, la veille de son départ, et elle ne se donne guère la peine de ranger... Elle est à Édimbourg aussi, le saviez-vous ?

– Oui... À quel propos, ce voyage ?

– Il y a là-bas une vieille tante de son mari, dont elle ne faisait pas grand cas, la brave dame étant sans fortune. Or, par le mot que nous avons reçu ce matin, elle nous informe que Mrs. Bughen, malade, l'ayant demandée, elle s'est rendue près d'elle. Mais, comme il n'y a pas de place dans son petit logement, elle est obligée de se loger à l'hôtel... Je me demande avec quoi elle va solder les frais de ce séjour, par exemple ! Bah ! on viendra encore taper ces bons O'Feilgen !

Elle se mit à rire, puis ajouta, en étendant la main vers une table :

– Tenez, voilà sa lettre, là... cette enveloppe avec l'en-tête de l'hôtel... Vous pouvez la lire, si vous le voulez, d'autant plus qu'elle dit quelques mots très aimables pour vous.

Lilian se pencha, jeta les yeux sur l'enveloppe et dit, la voix un peu changée :

– C'est l'hôtel où est descendu lord Stanville.

Kathleen se redressa, en laissant échapper le cahier qu'elle tenait.

– L'hôtel où... ? Un très grand hôtel, alors ?

– Le premier d'Édimbourg.

– Voyons, est-elle folle ?... C'est inimaginable !... Eh bien ! j'espère que maman la recevra comme elle le mérite quand elle viendra encore mendier de l'argent, comme elle l'a fait pour ce voyage à Londres !... Ah ! c'est qu'elle a des goûts de grande vie, ma belle tante, et elle a voulu sans doute se donner, en passant, l'illusion d'être riche. Mais c'est de la sottise pure... Et elle se moque de nous en agissant ainsi !

Tout à son vif mécontentement, Kathleen, du reste peu observatrice, ne s'apercevait pas de la mine altérée de son amie. D'ailleurs, Lilian, très vite, dominait son émotion. Elle causa, fit de la musique comme de coutume... Et, une fois seule dans sa chambre, un peu plus tard, elle s'interdit

sévèrement de ramener sa pensée vers ce fait singulier : Mrs. Heghton choisissant le même hôtel que lord Stanville.

Non, elle ne ferait pas à Hugh cette injure de le croire capable d'accorder la moindre attention aux coquetteries de cette Rosetta... Mais quelle hâte elle avait de le voir, de rencontrer la tendresse ardente de son regard !

Elle dormit fort mal, cette nuit-là, et la journée du lendemain lui parut interminable. Les repas en tête à tête avec sa cousine étaient, en outre, une corvée, bien que lady Stanville s'abstînt d'être désagréable autrement que par son froid silence... Dans l'après-midi, Lilian n'alla pas chez ses amies, dans la crainte qu'on parlât de Rosetta, dont elle essayait d'oublier l'existence. Elle demeura donc dans sa chambre, ornée de précieux bibelots offerts par Hugh, et travailla jusqu'à l'heure où devait arriver lord Stanville.

Elle guetta cette arrivée du palier. Bientôt elle entendit la porte qui s'ouvrait, puis la voix de Hugh parlant à lady Laurence :

– Bonsoir, ma mère. Tout va bien ici ?

– Mais... oui.

– Quoi donc ?... Vous me dites cela en hésitant... Lilian ?

– Oh ! Lilian se porte parfaitement !... Ce n'est pas cela... Mais je désirerais te dire un mot...

– Eh bien ! je serai à votre disposition dans une demi-heure.

– C'est cela... j'irai te trouver dans ton cabinet... Tu as fait un bon voyage ?

Il répondit brièvement, puis quitta sa mère et gravit l'escalier d'un pas vif... Lilian n'avait pas fait un mouvement pour descendre. Elle aimait mieux le revoir là, plutôt que sous les yeux malveillants de lady Laurence.

Il lui saisit les mains en attachant son regard plein d'amour sur la physionomie émue et souriante.

– Ma chérie !... enfin, me voici !

Et il mit un long baiser sur le front de la jeune fille.

– Comme le temps m'a paru long, Hugh !

– J’ai pourtant fait diligence !... Même, pour ne pas me retarder encore, j’ai traité une affaire un peu trop rapidement. Mais qu’importe ! J’avais trop de hâte de revoir ma Lilian pour m’arrêter à ces considérations-là !

Comme toute l’inquiétude secrète s’enfuyait maintenant que Lilian se trouvait entre les bras de son fiancé, qu’elle rencontrait ce regard où, de nouveau, elle lisait ce qu’elle était pour cet orgueilleux lord Stanville !

– ... Mais il me semble que vous n’avez pas bonne mine, Lily ?... Et ce cerne autour des yeux ?... Êtes-vous fatiguée, ma Lilian ?

– Un peu, oui... J’ai mal dormi...

– Pourquoi donc ?... Avez-vous eu quelque ennui ?... Avec ma mère, peut-être ?

– Oh ! non, pas avec elle... Je vous dirai cela demain.

– Eh bien ! j’y compte. À tout à l’heure, ma bien-aimée.

Quand, une demi-heure plus tard, lady Stanville entra dans le cabinet de son fils, elle vit

celui-ci debout, occupé à examiner le contenu d'un écrin qu'il tenait à la main. Il le posa sur le bureau, mais lady Laurence avait eu le temps d'apercevoir l'éclair des gemmes précieuses, dans l'entrebâillement du couvercle qui se refermait.

D'un geste déférent, Hugh indiqua un fauteuil à sa mère. Celle-ci, en s'asseyant, jeta un coup d'œil sur la grande photographie de Lilian posée sur le bureau. Cette vue excita encore sa colère... Brusquement, elle étendit la main vers l'écrin...

– C'est encore pour elle, cela ?... Pour elle qui se joue de toi ?

– Que voulez-vous dire ?

Elle se pencha en couvrant d'un regard suppliant le visage tout à coup durci.

– Écoute-moi, Hugh... De Londres ici, elle a voyagé avec Joseph O'Feilgen... Et, aujourd'hui, tout le monde en parle dans Breenwich.

Rien ne bougea sur l'impassible physionomie. Lord Stanville dit froidement :

– Comment pouvez-vous accorder crédit à de

tels racontars ?... Et surtout juger bon de me les rapporter ?

– Des racontars ?... Mais j'étais à la gare où je venais de conduire Caroline, et j'ai vu moi-même Joseph descendre du même train qu'elle.

– Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ?

– Peu de chose, il est vrai... Mais, quand j'ai demandé à Lilian, presque machinalement : « Vous avez voyagé en sa compagnie ? » elle a beaucoup rougi, tout en me répondant négativement. Des personnes qui se trouvaient près de moi l'ont fort bien remarqué...

Hugh l'interrompt avec impatience.

– C'est assez, ma mère ! Dans ce que vous me dites, je ne vois rien, rien qui puisse motiver la moindre critique à l'égard de Lilian.

– Toi, c'est possible... Mais d'autres le voient. Ce petit Joseph s'est vanté, près de ses amis, d'être amoureux d'elle.

– Je le sais ; elle-même m'a appris qu'il l'avait demandée en mariage.

Lady Laurence eut un rire sourd.

– Et elle l’a refusé, car elle visait plus haut !... Mais, sans doute, trouve-t-elle agréable, quand même de flirter avec lui...

Hugh l’interrompit de nouveau, cette fois avec une violence à peine contenue :

– Brisons là, ma mère !... Et permettez-moi de vous dire : j’ai en ma fiancée la plus entière confiance, je sais que jamais il ne se passera rien qu’elle ne puisse me redire le front haut, sans réticences.

Lady Stanville se leva, le visage contracté.

– Allons ! je vois qu’elle t’a complètement aveuglé !... Il n’empêche qu’on jase là-dessus, dans tout Breenwich, d’autant plus que ce Joseph a une réputation de grande légèreté... puis aussi que Lilian paraît, à beaucoup, un peu coquette...

– Vous n’avez pas autre chose à me dire, ma mère ?

La question, faite d’un ton glacial, acheva de déconcerter lady Laurence. Elle balbutia :

– Mais... non... Je voulais seulement te prévenir...

– C’était une chose bien inutile.

Il l’accompagna jusqu’à la porte. Puis il revint au bureau et s’assit, les yeux attachés sur le portrait de Lilian... Pendant un long moment, il resta immobile, réfléchissant, les sourcils froncés...

« Qu’est-ce qu’il y a là-dessous ? murmura-t-il pensivement. Quelque intrigue de ma mère ?... En tout cas, rien de sa part à elle, ma chère, ma délicate Lilian ! »

Il se leva, fit quelques pas à travers la pièce, puis sonna pour qu’on allât prier M^{lle} de Sourzy de venir lui parler, si cela ne devait pas trop la déranger.

Quelques instants plus tard, Lilian entra dans le cabinet... Hugh vint à elle et lui prit la main.

– Chérie, j’ai pensé qu’il valait mieux que vous me disiez, dès ce soir, le motif de votre souci.

– Comme vous le voudrez, mon cher Hugh.

Il la fit asseoir dans le fauteuil occupé tout à l’heure par lady Laurence ; puis il prit place près

d'elle et se pencha pour baiser longuement la main qu'elle lui abandonnait.

– Lily, je n'ai cessé de penser à vous, pendant notre séparation !

– Et moi, j'appelais de tous mes vœux votre retour... Oh ! oui, ces trois jours m'ont paru bien longs !

– Mais nous voici réunis de nouveau, Lilian très aimée... Voyons, racontez-moi maintenant l'ennui que vous avez eu.

Elle rougit, mais son regard sincère et pur ne se détourna pas de celui de lord Stanville.

– Un ennui, oui... rien de plus, comme vous allez en juger.

Et elle lui fit le récit de son court entretien avec Joe, dans le compartiment réservé.

À mesure qu'elle parlait, la plus vive irritation se reflétait dans ses prunelles bleues, qui devenaient presque noires... Quand Lilian se tut, lord Stanville dit sourdement :

– Je lui ferai payer sa sottise, à ce jeune coquin-là !

– Oh ! non, Hugh, je vous en prie !... Ce n'est qu'une sottise, en effet... et, je le crains, elle a dû lui être inspirée dans un dessein que je ne m'explique pas...

– Inspirée ?... par qui ?

Alors, en rougissant plus fort, Lilian lui répéta les paroles énigmatiques du jeune O'Feilgen et l'avertissement qu'il lui avait donné au sujet de sa tante.

Lord Stanville eut un brusque mouvement et laissa échapper une exclamation :

– Mrs. Heghton !... Ah ! mais !... oui, tout s'éclaire !

– Vous comprenez, Hugh ?

– Oui, ma chère Lily. Figurez-vous que cette charmante veuve s'est trouvée dans le même train que moi en route pour Édimbourg et a commencé, là, de me faire des avances qu'elle a continuées à l'hôtel, car elle était également descendue au même hôtel que moi, bien qu'une telle dépense ne soit pas précisément compatible avec les moyens que je lui connais. Je l'ai

d'ailleurs découragée de telle sorte qu'elle n'aura plus l'idée d'y revenir... Mais voyez cette coïncidence : pendant que la tante s'attaquait à moi, le neveu agissait près de vous. Il y avait là tout un petit plan pour nous séparer, Lilian, en jetant la suspicion entre nous.

– Oh ! le pensez-vous vraiment ?

– J'en suis sûr. Mais, comme vous, à la réflexion, je crois que Joe a joué là, très sottement, le rôle d'un pantin entre les mains de sa tante.

– Aussi, Hugh, ne faudra-t-il pas trop lui en vouloir ?

Lord Stanville entoura de son bras les épaules de la jeune fille et mit un baiser sur les beaux yeux qui le priaient.

– Non, Lily très chère, nous oublierons cela, puisque, très certainement, ce jeune fou n'est qu'un comparse dans la machination de cette intrigue. Mais je lui en veux surtout de vous avoir causé un tel désagrément... bien qu'à la vérité il ait été peu raisonnable de vous tourmenter à ce

sujet.

– Oh ! je le sais bien !... Mais, que voulez-vous ? l'imagination ne peut toujours être maintenue...

– L'imagination ?... À propos de Mrs. Heghton, alors ?... Je pense pourtant que vous ne vous êtes pas arrêtée à cette supposition que je pourrais me laisser prendre au piège ?

– Oh ! non, Hugh ! Si cette idée m'a traversé l'esprit malgré moi, je puis vous assurer qu'elle s'est éloignée aussitôt, n'ayant pu trouver en moi que la plus entière confiance à votre égard.

Et la tête charmante s'inclina sur l'épaule de lord Stanville, tandis que Lilian ajoutait :

– On ne nous séparera pas ainsi, mon cher Hugh !

– Non, certes !... Et l'on s'en apercevra !

Une lueur passait dans le regard de lord Stanville... Après un court silence, le jeune homme demanda :

– Ma mère était là, paraît-il, à votre arrivée ?

– Oui, elle venait de conduire miss Bairn au train de Liverpool. Sachant que je devais arriver à peu près vers cette heure, elle m’a attendue, pour éviter que la voiture eût à revenir. Au retour, nous avons laissé chez elle Mrs. Haig qui l’accompagnait.

– Ah ! Mrs. Haig était là !

– Oui.

Et, regardant son fiancé avec surprise, Lilian ajouta :

– De quel ton vous dites cela, Hugh !

Il répondit évasivement :

– C’est une personne que je ne puis souffrir, et je ne comprends pas que ma mère l’admette dans son intimité... Mais, pour en revenir à notre sujet, je vous préviens, Lily, que je mettrai Mrs. O’Feilgen au courant des intrigues de sa belle-sœur, car je ne pourrais supporter que ni vous ni moi nous rencontrions désormais avec cette personne.

– Faites comme vous l’entendrez, Hugh. Mais ne soyez pas trop dur au sujet de Joe, car elle en

aurait beaucoup de peine.

– Non, je n’insisterai pas là-dessus, et je lui ferai comprendre que je ne la tiens pour responsable de rien. Allons, ne parlons plus maintenant de tout cela, ma chère Lilian, et ne pensons plus qu’à notre mutuelle confiance, qu’à notre amour auxquels personne au monde ne pourra nuire.

... Le lendemain, vers deux heures, comme lady Stanville descendait tout habillée pour sortir, elle vit venir à elle son fils, qui demanda :

– Pouvez-vous me donner quelques minutes d’entretien ?

Elle acquiesça, tout en pensant, avec un frisson d’inquiétude : « Que me veut-il ?... » Car il avait, en ce moment, sa physionomie la plus dure.

Ils entrèrent dans le salon. Et là, Hugh, sans préambule, déclara :

– Je vous avise que j’irai dans un instant chez Mrs. Haig pour lui imposer l’obligation de

rétracter les mensonges qu'elle a répandus par la ville.

Lady Laurence demeura d'abord sans parole... Puis elle bégaya :

– Les mensonges ?... Que veux-tu dire ?

– Vous le savez mieux que moi, car ce n'est pas sans dessein que vous aviez emmené avec vous cette vipère, à l'arrivée de Lilian. Mais la conspiration a échoué, n'obtenant d'autre résultat que de fortifier notre attachement réciproque. L'aimable Mrs. Heghton ne franchira plus le seuil de Stanville-House... et, pas davantage, cette Mrs. Haig dont vous aviez fait votre amie. Quant à une autre personne, dont le rôle principal dans cette affaire m'apparaît malheureusement évident, je ne veux chercher à rien approfondir... à la condition que jamais, fût-ce pour la moindre chose, elle ne cherche à s'attaquer à Lilian.

Avant que lady Laurence eût pu reprendre quelque peu sa présence d'esprit, Hugh avait quitté le salon.

Alors elle se laissa tomber sur un siège, au

hasard. Son teint blêmissait ; le manchon qu'elle tenait à la main tomba sur le tapis sans qu'elle s'en aperçût.

Comment Hugh avait-il tout deviné ?.. Maintenant, il ne lui pardonnerait jamais. Elle serait tolérée ici, rien de plus... à condition de plier devant « elle », la triomphatrice, l'ensorceleuse, dont, pas un instant, Hugh n'avait douté. Ah ! elle avait bien vu à leur physionomie, à leur manière de se parler, hier soir et ce matin, qu'ils étaient toujours d'accord... plus que jamais !

Oui, elle devait s'avouer vaincue... Et une larme de rage glissa lentement le long de sa joue, jusque sur le velours de son vêtement...

Mrs. Haig ne révéla jamais à personne l'objet de la très courte visite que lui fit ce jour-là, pour la première fois, lord Hugh Stanville. Mais, après son départ, elle avait une physionomie défaite, que remarquèrent aussitôt ses domestiques.

Dès ce jour même, elle commença une tournée de visites chez ses connaissances et remit au point l'incident sur lequel, depuis trois jours, elle brodait avec délices. Maintenant, elle ne trouvait plus assez de mots pour célébrer les louanges de M^{lle} de Sourzy « cette parfaite jeune personne qu'on avait indignement calomniée devant elle ».

Mais on fit bientôt la constatation que la femme du banquier Haig n'était plus reçue à Stanville-House – d'où l'on conclut que l'auteur des calomnies susdites et celle qui les avait rétractées ne formaient qu'une seule et même personne.

Bien des gens comprirent ce qui s'était passé et, désireux de faire leur cour à lord Stanville, s'écartèrent d'elle assez ostensiblement pour qu'on les remarquât parmi ses autres relations. Ainsi, Mrs. Haig put apprendre à ses dépens ce qu'il en coûtait de toucher à la future lady Stanville. Encore lui fallait-il s'estimer bien heureuse que lord Stanville n'eût pas nui aux intérêts de la banque, ainsi qu'il pouvait facilement le faire, ainsi qu'il l'aurait fait d'ailleurs, sans hésitation, comme il l'avait déclaré à la coupable, si elle n'avait pas accepté de rétracter ses mensonges.

Le mariage se célébra dans une atmosphère d'admiration déférente. L'église catholique ne put contenir la foule des invités et des curieux – c'est-à-dire à peu près toute la ville. Ce fut une cérémonie magnifique, telle qu'il convenait à la situation de lord Stanville. On admit d'ailleurs unanimement qu'il était difficile de voir deux plus beaux mariés.

« Vraiment, lord Stanville a changé, en quelques mois, à un point inimaginable ! disait-

on. Il faut que cette jeune fille ait sur lui une bien grande influence... N'assure-t-on pas qu'il lui permet d'intercéder pour ses ouvriers, quand ceux-ci ont une faveur à lui demander ? »

Le fait s'était produit récemment, en effet. Hugh, en outre, venait d'informer Billy Folken qu'il lui donnait dans la fabrique un emploi peu fatigant et bien rémunéré.

Le brave garçon était là, tout joyeux dans son vêtement neuf, acquis grâce à la générosité de lord Stanville. Au passage, en descendant la nef au bras de son mari, Lilian sourit aux bons yeux brillants, qui la considéraient dans une extase d'admiration.

Quant aux O'Feilgen, ils exultaient de ce mariage, d'abord à cause du bonheur de Lilian, ensuite parce qu'il leur procurait une manne providentielle. En effet, Hugh s'était montré fort généreux à leur égard et avait même laissé entendre qu'il favoriserait pécuniairement le mariage de Kathleen avec Frank Dulton, un jeune organiste de bonne famille, qui faisait vivre sa mère du produit de ses leçons... Seul le souvenir

de Joe jetait un nuage sur leur satisfaction. Le jeune homme venait de partir pour l'Amérique, en déclarant qu'il ne se consolait jamais. Toutefois, la première lettre écrite en cours de route apprenait à sa mère qu'une jeune et blonde passagère avait fait sur lui une assez vive impression et que, s'il n'avait tant aimé Lilian, il serait peut-être capable de s'éprendre d'elle.

« Voilà bien ce qui pourrait lui arriver de plus heureux ! » conclut Kathleen après avoir lu, en fin de lettre, que la personne en question était une Française, professeur de piano, qui se rendait avec sa mère dans une ville américaine, où des amis lui promettaient beaucoup de leçons.

*

La maison des Rossignols ne devait pas perdre son nom en devenant la demeure de lord Stanville et de sa femme. Bien souvent, la voix de Lilian s'y fit entendre, au cours de cette année-là, généralement pour le seul plaisir de Hugh, car les

étrangers n'avaient guère cette faveur, à moins que ce ne fût à l'église. Le délicieux logis, revenu à son élégance passée, décoré avec un luxe sobre et délicat, voyait peu de grandes réunions mondaines. Mais la charmante maîtresse du logis y recevait le plus gracieusement du monde un cercle choisi, où l'on considérait comme un grand privilège d'être admis. Tout marchait impeccablement dans son intérieur, où elle dirigeait avec fermeté la domesticité nombreuse et bien stylée. Ainsi, une fois de plus, se trouvaient déjouées les secrètes espérances de sa belle-mère, qui avait pensé : « Elle ne saura pas conduire une maison comme celle-là, cette petite pauvre. »

Les rapports entre Stanville-House et la maison des Rossignols restaient corrects et froids. Le jeudi, lady Laurence dînait à la table de son fils, et, le dimanche, elle recevait à son tour le jeune ménage. Des phrases banales s'échangeaient ; puis l'on se séparait, et lady Laurence se retrouvait seule dans sa maison sombre, dont Carrie aussi était partie, mariée à un

propriétaire qu'avait tenté sa fortune et qui la rendait déjà fort malheureuse.

Quand ses relations venaient lui rendre visite, il lui fallait entendre célébrer sur tous les tons la beauté, le charme irrésistible de lady Lilian, sa charité inépuisable, qui obtenait tout de lord Stanville. La jeune femme devenait une puissance à Breenwich et il n'eût tenu qu'à elle de voir, autour de sa personne, une cour de thuriféraires occupés à l'encenser... Sa belle-mère s'en rendait bien compte, et cette constatation n'était pas pour atténuer l'animosité, l'amertume dont débordait son âme vindicative.

Mais il existait aussi, chez elle, une souffrance, due à la froideur, au glacial détachement de Hugh à son égard.

La nouvelle de la prochaine venue d'un petit enfant, à la maison des Rossignols, ne parut pas l'attendrir, ni même lui causer un sensible plaisir... L'enfant de Lilian... Il lui serait indifférent, toujours, si même elle ne le détestait, comme la mère.

Un matin de printemps, elle vit apparaître un domestique de la maison des Rossignols. Lord Stanville faisait informer sa mère que lady Lilian avait mis au monde un fils.

Lady Laurence dit seulement :

– Ah ! très bien !

Quand le domestique fut sorti, elle resta un long moment immobile, toute droite dans son fauteuil, les traits tirés par une réflexion pénible... Puis elle se leva lentement, traversa le vestibule et sortit dans le jardin, maintenant réuni à celui de la maison des Rossignols, et tous deux formant un ravissant petit parc.

Ce changement, Hugh l'avait fait pour le plaisir de Lilian, et cela suffisait pour que lady Laurence le désapprouvât secrètement, s'en irritât chaque fois qu'elle passait entre les pelouses garnies d'admirables corbeilles fleuries. Mais, aujourd'hui, une seule préoccupation paraissait absorber toute sa pensée, tandis qu'elle avançait d'un pas lourd, avec une sorte d'hésitation.

Elle entra dans la maison des Rossignols par

une des portes-fenêtres du petit salon de Lilian, monta l'escalier, dont la balustrade était une merveille de ferronnerie... Au seuil d'une pièce du premier étage, Hugh apparut. Dans son regard brillait une lueur de joie.

Il dit à mi-voix :

– Tout s'est très bien passé ! L'enfant est superbe !

– Je viens le voir.

Hugh ouvrit la porte, en disant sur le même ton assourdi :

– Vous entrerez doucement, n'est-ce pas ? Lilian dort dans la chambre à côté.

Lady Laurence fit un signe d'assentiment et s'avança vers le berceau. Pendant un moment, elle contempla le petit être rouge et grimaçant. Puis elle se pencha, le prit, le soupesa...

– Oui, il est très beau, pour un nouveau-né !

Son regard se leva sur Hugh.

– ... Tu es heureux que ce soit un fils ?

– Très heureux.

Une porte s'ouvrit, la garde apparut.

– Lady Stanville vient de s'éveiller ; elle demande Votre Seigneurie.

Hugh alla vivement vers la pièce voisine.. Lady Laurence demeura seule dans la nursery, avec l'enfant entre ses bras. Elle ne le quittait pas du regard et ses doigts effleuraient délicatement les mains minuscules, les joues plissées.

Elle murmura :

– Le fils de Hugh..., mon petit-fils...

Les petites paupières ridées se soulevaient, les yeux apparurent : des yeux noirs. L'aïeule songea : « Ce sont les yeux de Lilian... J'aurais voulu qu'il ressemble à son père... »

Au seuil de la chambre de sa femme, Hugh apparut...

– Lilian demande le baby. Voulez-vous le lui apporter, ma mère ?

Un sourire anima le visage pâli de la jeune femme et ses yeux alanguis, à l'apparition de lady Laurence, portant précieusement son petit-fils.

– Vous êtes contente, ma mère ?

– Très contente, oui. C'est un fort bel enfant...

Et vous, Lilian, comment vous trouvez-vous ?

Tandis que la jeune femme lui répondait, Hugh les considérait en silence. Lady Laurence, après que Lilian eut embrassé l'enfant, l'avait repris dans ses bras, et, tout en parlant, l'une et l'autre ramenaient sans cesse vers lui leur regard vigilant et attendri... Quand lady Laurence s'éloigna, emportant le petit Réginald vers la nursery, Lilian dit à son mari, qui se penchait pour l'embrasser :

– Elle aimera notre enfant, Hugh... Et peut-être, à cause de lui, arrivera-t-elle à ne plus me détester autant.

– Je souhaite de toute mon âme que le cher petit opère ce miracle, car il est trop affreux de penser qu'elle conserve à ton égard ce ressentiment aveugle, Lilian bien-aimée !

Dans la nursery, lady Laurence couchait l'enfant avec précaution ; puis elle s'assit près de lui et le contempla longuement, tandis qu'elle se

répétait avec une orgueilleuse tendresse :

– C'est le fils de Hugh..., mon petit-fils.

Cet ouvrage est le 225^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.